VALERIAN GRIBAYÉDOFF

L'INVASION DES FRANÇAIS EN IRLANDE EN 1798

L'histoire méconnue d'une tentative héroïque et d'une occasion perdue de secouer le joug anglais



Publishroom Factory
www.publishroom.com

ISBN : 979-10-236-2158-7

VALERIAN GRIBAYÉDOFF

L'INVASION DES FRANÇAIS EN IRLANDE EN 1798



L'INVASION DES FRANÇAIS EN IRLANDE EN 1798

L'HISTOIRE MÉCONNUE D'UNE TENTATIVE HÉROÏQUE ET D'UNE OCCASION PERDUE DE SECOUER LE JOUG ANGLAIS

PAR

VALERIAN GRIBAYÉDOFF

NOTE DU TRADUCTEUR

Valerian Michaelovich Gribayédoff (1858-1908) est un journaliste et illustrateur russe, qui étudia en Angleterre et travailla une grande partie de sa vie aux Etats-Unis et en France, où il se fit particulièrement remarquer en illustrant journaux et magazines. Trois des illustrations figurant dans ce livre – le seul ouvrage qu'il publia au cours de sa vie – sont d'ailleurs de sa propre main.

La liste originale d'illustrations de ce livre comprenait aussi une carte de la région irlandaise du Connaught. Les noms de lieux étant trop difficiles à déchiffrer sur la reproduction disponible, j'ai remplacé cette carte par quelques autres réalisées par mes soins (à l'exception de la carte représentant les contours de l'île d'Irlande, qui provient de D-maps.com).

Les cartes que j'ai ajoutées mentionnent les noms de lieux selon leur graphie actuelle et non selon celle utilisée dans l'ouvrage original : j'ai donc indiqué Swinford et non Swineford, Tobercurry et non Tubbercurry, etc. Dans le corps du texte, en revanche, j'ai conservé la graphie originale utilisée par l'auteur (Swineford, Tubbercurry, etc.), mais en mentionnant la graphie moderne dans une note de bas de page.

En plus de ces notes et de celles de l'auteur, j'ai également ajouté quelques autres notes là où des éclaircissements ou précisions m'ont paru nécessaires.

Henri Dehollain

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I 21
Les événements qui débouchèrent sur une invasion française de l'Irlande . 21
Tentatives d'invasion précédentes 21
Intrigues des Irlandais Unis 21
Déclenchement de l'insurrection. .21

CHAPITRE II 33
Humbert débarque à Killala avec mille hommes 33
Carrière du héros et composition de son armée 33
Témoignage de l'évêque Stock sur les envahisseurs. 33

CHAPITRE III 57
Proclamation au peuple irlandais 57
Étonnement des envahisseurs devant le zèle religieux de leurs alliés irlandais. 57
Position particulière du clergé irlandais 57
Les Français rejettent son intolérance.. 57

CHAPITRE IV 69
Le théâtre des opérations 69
État moral des forces anglaises 69
Engagement près de Ballina 69
Incidents lors de la prise de cette ville. 69

CHAPITRE V 83
Le théâtre des opérations 83
Marche pénible des Français et des Irlandais 83
Scènes dans Castlebar 83
La bataille 83
Panique et fuite des Anglais. 83

CHAPITRE VI 111
Un incident lamentable 111
Pertes des deux côtés 111
Les Français s'adonnent aux plaisirs de la musique et de la danse. 111
Résultats généraux de la bataille 111
Un gouvernement républicain pour le Connaught. 111

CHAPITRE VII 127
Humbert reprend les opérations sur le terrain 127
Le plan de campagne anglais 127
Bataille de Collooney. 127
Bataille et reddition à Ballinamuck. 127
Le cas de Bartholomew Teeling. 127

CHAPITRE VIII 157
Une seconde bataille à Castlebar 157
Défaite des insurgés 157
Les trois officiers français laissés à Killala 157
Leurs efforts pour empêcher la persécution religieuse 157
Émeutes et pillage à l'ordre du jour. 157
Progression des armées royales 157
Bataille de Killala. 157

CHAPITRE IX 187
Carrière d'Humbert après son retour d'Irlande. 187
Son rôle durant la campagne contre les Autrichiens et l'expédition
à Saint-Domingue 187
Son intrigue amoureuse avec Pauline Bonaparte 187
Fuite en Amérique 187
Sa participation à la bataille de La Nouvelle Orléans 187
Expédition au Mexique. 187

ANNEXE 195
I. Lettre de Thomas Paine au Directoire Exécutif de la République Française 197
II. État officiel des forces françaises faites prisonnières à Ballinamuck 199
III. Lettre du général Humbert au Ministre de la Marine 200
IV. Lettre du général Humbert à l'évêque de Killala 201

CARTES 203
I. Le Connaught 203
II. Région de Killala, Ballina, Castlebar, Foxford 205
III. Marche de Humbert de Foxford à Ballintra (4 – 7 septembre 1798). . .206
IV. Fin de l'expédition française (7 septembre 1798). 207

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Arrivée des vaisseaux français par *Edw. Siebert*

Portrait du général Sarrazin par *V. Gribayédoff*

Portrait de Lord Cornwallis par *V. Gribayédoff*

Sarrazin embrasse le cadavre d'un patriote par *Edw. Siebert*

La marche vers Castlebar par *W. C. Fitler*

Castlebar par *Harry Ogden*

Portrait du Général Hutchinson par *V. Gribayédoff*

La fuite de Lake après Castlebar par le *Baron C. de Grimm*

Le bal après la bataille par *Thomas Mc Ilvaine*

Portrait du colonel Charles Vereker par *Comerford*

Retraite des Français par *Edw. Siebert*

Les collines ensanglantées de Ballinamuck par *Charles Graham*

La bataille de Killala par *Edw. Siebert*

SOURCES

- *Rapports et lettres des généraux Lake, Trench, et Hutchinson.* 1798.
- *Rapports officiels du général Humbert au Directoire et au Ministre de la Marine,* 1798. Archives Nationales.
- *Le Moniteur Universel.* Ans VI et VII.
- *Saunders' Newsletter and Daily Advertiser.* Dublin, 1798.
- *A Narrative of what Passed at Killalla, in the County of Mayo, and the Parts Adjacent, during the French Invasion in the Summer of 1798. By an Eye-witness. [Récit de ce qui s'est passé* à *Killala, dans le comté de Mayo, et dans les régions voisines, lors de l'invasion française durant l'été 1798. Par un témoin oculaire].* Londres, 1800.
- *Notice historique de la descente des Français en Irlande, au mois de Thermidor an VI.* L. O. Fontaine. Paris, 1801.
- *Memoirs of the Rebellion in Ireland in the Year 1798 [Mémoires sur la rébellion en Irlande en 1798*]. Sir R. Musgrave. Dublin, 1801.
- *History of the Rebellion in Ireland [Histoire de la rébellion en Irlande*]. Rév. J. Gordon. Londres, 1801.
- *Personal Narrative of the Irish Rebellion of 1798 [Relation personnelle de la rébellion irlandaise en 1798].* C- H. Teeling. Belfast, 1832.
- *An Historical Review of the State of Ireland.* Francis Plowden. Dublin, 1805.

- *Jones' Narrative of the Insurrection in Connaught [Récit de Jones sur l'insurrection dans le Connaught].* Reprint. Carlisle, Pa., 1805.
- *Pieces of Irish History.* W. J. McNevin. New York, 1807.
- *Dissertations on the History of Ireland.* C. O'Connor. Dublin, 1812.
- *Parochial Survey of Ireland.* M. W. Monk. Dublin, 1814.
- *Rise and Fall of the Irish Nation.* Sir Jonah Barrington, 1815.
- *Resumen Historico de la Insurrection de Nueva Espagna, desde su origen hasta el desembarco del Senor E. X. de Mina.* Mexico, 1821.
- *Annuaire Nécrologique. Mahul.* Année 1823.
- *Histoire du Consulat et de l'Empire.* Adolphe Thiers.
- *Views of South America and Mexico.* New York, 1826.
- *Dublin Penny Journal.* Dublin, 1833-34.
- *Topographical Dictr. of Ireland.* S. Lewis. London, 1837.
- *Nouvelle Biographie Universelle.* Didot. Paris, 1852.
- *Biographie Universelle.* Michaud. Paris, 1843.
- *A New Biographical Dictionary.* H. J. Rose. London, 1848.
- *Correspondance du Marquis de Cornwallis.* Londres, 1859.

PRÉFACE

Cet ouvrage se propose de tirer d'un relatif oubli l'un des nombreux épisodes extraordinaires des guerres de la France Révolutionnaire. Cortez, Pizarre, et maints autres conquérants secondaires – et même des pirates, comme Morgan – ont trouvé leurs hérauts, mais l'histoire reste presque muette sur la descente du général Humbert en Irlande, en 1798. Il y a à peine plus de deux ans, un général anglais – Lord Wolseley, si je ne me trompe – a mis en avant lors d'un discours public « le fait glorieux qu'aucun envahisseur armé n'a jamais foulé le sol du Royaume-Uni depuis l'époque de Guillaume le Conquérant ». L'ignorance de l'orateur était excusable, si on considère que la majorité des livres d'histoire anglais mentionnent à peine le nom d'Humbert. Aucun d'entre eux ne rend justice à l'ampleur de ce qu'il est parvenu à accomplir, ni ne dépeint comme ils le mériteraient les exploits qui ont conduit sa petite armée jusqu'au cœur même de l'Irlande.

Maxwell, dans son *Histoire de la révolte irlandaise*, rendue célèbre par les illustrations de Cruikshank, consacre un chapitre et demi à l'histoire de l'expédition ; mais d'un point de vue strictement historique, son récit laisse beaucoup à désirer car il s'appuie exclusivement sur les rapports officiels et sur la version extrêmement partiale de Sir Richard

Musgrave, auteur Tory (Dublin, 1801).[1] Pour la même raison, le récit de la descente d'Humbert que donne James Froude dans son *Histoire de l'Irlande*, récemment publiée, s'avère superficiel et inexact. Le brave Français n'a d'ailleurs pas été mieux traité par ses propres compatriotes. Thiers l'expédie en six lignes, et Guizot par ces mots : « Une invasion française sous les ordres du général Humbert remporta dans un premier temps quelques succès, grâce à l'incompétence et à la complicité des milices irlandaises, mais fut bientôt repoussée. »

Deux années de recherches, portant notamment sur des documents et archives qui avaient dormi pendant près d'un siècle au British Museum et à la Bibliothèque de France et sentaient passablement le renfermé, m'ont convaincu qu'il s'agit là d'une véritable omission historique. Si l'expédition d'Humbert n'avait pas eu lieu au moment où l'attention de l'Europe était fixée sur Bonaparte et ses projets de conquête orientale, cet épisode aurait sans doute figuré dans les livres d'histoire aux côtés du « Pont d'Arcole », du passage du Grand-Saint-Bernard, de la « Charge de la Brigade légère », et d'autres faits bien connus du grand public.

Car enfin, quelle était la situation des Français lorsqu'ils ont débarqué en Irlande ? Leur effectif ne dépassait pas 1'100 hommes en tout et pour tout, et lorsqu'ils débarquèrent à Killala, le pays était occupé par 150'000 soldats anglais, parfaitement préparés à faire face à toute éventualité. Pendant trois semaines, l'envahisseur parvint à se maintenir

1 Note du traducteur : historiquement, les positions du parti Tory sont conservatrices, favorables à l'ordre établi – et donc en l'espèce peu suspectes de sympathie pour les rebelles irlandais.

malgré toutes les difficultés, défit plusieurs fois des forces ennemies sur le terrain – dont l'une était au minimum *sept ou huit fois supérieure en nombre* – et se rendit maître d'une province entière. Il ne capitula, face à la supériorité écrasante de l'ennemi, qu'après une marche sans répit d'une semaine au cours de laquelle tous les efforts des chefs anglais pour l'intercepter furent mis en échec. A ce moment, les Français avaient parcouru 150 milles en s'enfonçant à l'intérieur du pays. Comme on le montrera, le comportement d'Humbert n'était pas aussi donquichottesque qu'on pourrait le penser à première vue. Un regrettable retard de quelques heures l'empêcha de faire sa jonction avec une troupe nombreuse d'Irlandais insurgés. S'il avait pu les rejoindre, la route de Dublin lui aurait été grande ouverte, et l'histoire de l'Irlande aurait pu connaître un autre cours.

Il convient de dire quelques mots au sujet de plusieurs des sources que j'ai consultées, dont on trouvera la liste aux pages 13 et 14. Les chroniqueurs des événements de 1798 qui prennent parti contre les Anglais ont tous coutume de considérer les *Mémoires* de Sir Richard Musgrave comme totalement indignes de confiance. Certes, ce document est imprégné par les préjugés partisans et les convictions religieuses de son auteur, qui appartenait à la faction Tory du parlement irlandais et s'opposait à l'émancipation des catholiques. Il s'en prend violemment aux rebelles et au clergé catholique, les dénonçant à longueur de pages. Néanmoins, si on compare les *Mémoires* avec d'autres œuvres contemporaines sur la révolte – y compris celles d'auteurs pro-irlandais – on n'y trouve selon moi aucune déformation ou invention délibérée. En raison de ses liens avec le gouvernement, il a eu accès à de nombreuses sources d'information inaccessibles

au commun des mortels, et son ouvrage reproduit en annexe les nombreux témoignages sous serment sur lesquels il fonde ses attaques contre les rebelles. Si Musgrave a péché, c'est surtout par omission et non par action, car il prend toujours soin de passer sous silence les cruautés commises au nom du roi et de la constitution. Dans ces conditions, on peut légitimement considérer que son manuscrit, une fois débarrassé de son parti pris, mérite d'être considéré comme une source historique. Malgré tous ses défauts, il jette une lumière abondante sur les événements de cette époque, si bien que je n'ai pas hésité à m'y référer très souvent.

Mes sources les plus précieuses sont d'une part un petit ouvrage intitulé *Récit de Jones sur l'insurrection dans le Connaught*, réédité à Carlisle (Pennsylvanie) en 1805,[2] et d'autre part la *Notice historique de la descente des Français en Irlande* de Louis Octave Fontaine (Paris, 1801). Le premier ouvrage contient les récits de plusieurs participants – actifs et passifs – de ces événements tumultueux. Leurs récits, écrits dans un style simple mais éloquent, comportent souvent des détails frappants. Exempts de toute recherche d'effet littéraire et d'intention partisane, ils semblent marqués du sceau de la vérité. Je ne m'étendrai pas pour le moment sur la relation de Fontaine, car je reviendrai sur cet auteur dans le cours du récit. A ma connaissance, aucun de ces ouvrages n'a jamais été consulté jusqu'ici par un historien de la rébellion, et on peut d'ailleurs se demander s'il en existe encore plus d'un ou deux exemplaires.

Pour le pittoresque, l'invasion française de l'Irlande soutient la comparaison avec la conquête du Mexique

2 Un exemplaire de cet ouvrage très rare se trouve en possession de l'auteur.

par Cortez. Du point de vue américain, en particulier, cet épisode est d'autant plus intéressant que le héros achève sa vie en tant que citoyen américain, sur le sol américain, et après avoir vaillamment servi son pays adoptif durant la guerre de 1812. Mais en dehors de ces considérations, l'histoire de l'aventure d'Humbert a une signification morale qui, dans une république comme la nôtre, ne manquera pas d'être appréciée. Elle montre à la fois combien les libertés récemment acquises peuvent élever une population opprimée par des siècles de régime féodal et de tyrannie monarchique, et combien l'intolérance religieuse et politique peut au contraire avilir aussi bien le tyran que sa victime. C'est la raison principale pour laquelle je me suis aventuré dans un domaine qui appartient en principe aux historiens militaires.

L'auteur.

New York, le 15 avril 1890.

CHAPITRE I

Les événements qui débouchèrent sur une invasion française de l'Irlande

Tentatives d'invasion précédentes

Intrigues des Irlandais Unis

Déclenchement de l'insurrection.

L'écho de la glorieuse révolution américaine ébranla en profondeur les anciennes monarchies d'Europe. Celle de la France ne tarda pas à y succomber, et l'année 1789 vit l'abolition de l'Ancien régime, avec ses nombreux abus, et l'aube d'une ère nouvelle porteuse de grandes promesses pour l'Ancien Monde. Les excès des démagogues et d'une populace excitée qui ont terni ces perspectives sont trop connus pour qu'il faille y revenir ; cependant, il n'est pas exagéré de dire qu'en dépit des folies et des crimes qui ont assombri cette époque, elle fut la plus grande qu'ait jamais connue la France en tant que nation. Cinq cent mille de ses fils, mal vêtus, affamés et mal entraînés, se levèrent contre les monarchies coalisées de toute l'Europe pour défendre leur patrie et l'idéal républicain. L'appel de la patrie en danger et les accents exaltants du chant de guerre de Rouget de l'Isle façonnaient des héros à partir de la glaise la plus ordinaire. Des hommes qui n'avaient jamais senti l'odeur de la poudre de toute leur vie marchaient d'un cœur léger et d'un pas ferme contre un ennemi bien discipliné. Sur la frontière du nord, c'était l'Anglais et l'Autrichien, à l'est le Prussien, et au sud l'Espagnol : tous entendirent leur cri de guerre enflammé et sentirent la pointe de leurs baïonnettes. Ces sans-culottes mal vêtus, non contents de bouter l'ennemi hors de leurs frontières, le poursuivirent jusque chez lui. Submergeant la rive gauche du Rhin et la Belgique, ils franchirent en plein hiver les canaux hollandais gelés, balayant les Anglais devant eux comme des fétus de paille ; et pour la première fois dans l'histoire du monde, on vit un détachement de cavalerie capturer une flotte entière de puissants vaisseaux de guerre, bloqués par la glace.

Mais en dépit de ses nombreux succès sur le champ de bataille, la jeune République restait confrontée à d'énormes défis. La puissance maritime de l'Angleterre se faisait sentir à un degré alarmant. Un cordon de vaisseaux anglais, allant de Dunkerque à La Rochelle et bordant tout le littoral méditerranéen, imposait un blocus efficace à chaque grand port, enlevant aux Français toute possibilité de renflouer des finances pratiquement épuisées. Chaque tentative pour briser ce cordon, ou même forcer le blocus, se solda par un désastre car malgré toute leur bravoure et leur bonne volonté, les marins de la République n'arrivaient pas à la cheville de leurs homologues britanniques. De fait, leur infériorité sur le plan technique, jointe au manque de discipline, avaient presque entièrement anéanti la marine française.

C'est dans ces circonstances que le Directoire Exécutif de la République Française tourna son attention vers l'Irlande, alliée potentielle. L'histoire des maux de l'Irlande a été tellement ressassée de nos jours, surtout en Amérique, qu'elle a cessé d'intéresser la plupart des gens. On pardonnera donc à l'auteur s'il s'attarde quelque peu sur la situation de cette malheureuse île, en proie aussi bien aux exactions de l'oppresseur qu'aux passions contradictoires des opprimés. Quoiqu'on puisse dire aujourd'hui pour excuser les méthodes des Anglais en Irlande, on ne saurait nier qu'à la fin du siècle dernier les griefs de ce pays étaient assez nombreux pour justifier le mécontentement qui y régnait – un mécontentement que la France encouragea dans son propre intérêt. Les catholiques étant privés de droits politiques, la majeure partie de la population n'avait aucune raison de soutenir des lois à l'élaboration desquelles elle n'était pas

associée, et qui ne lui apportaient ni avantage, ni protection. Les protestations des personnes ainsi exclues, accompagnées trop souvent par des actes de violence, ne servirent qu'à déclencher les mesures répressives les plus sévères ; de sorte que le pays finit par connaître une période de terreur qui rappelait presque le martyre des Pays-Bas espagnols sous le régime sanguinaire du duc d'Albe. La population de districts entiers était contrainte de rester cloîtrée chez elle du coucher au lever du soleil, et pour s'en assurer, elle faisait l'objet de visites domiciliaires après la tombée du jour. Malheur à l'infortuné qui s'était absenté de chez lui : il retrouvait souvent son foyer réduit en cendres. Pire encore : dans certains cas, des personnes simplement soupçonnées de rébellion ou de complot furent tirées de leurs lits, et sans autre forme de procès, exécutées de sang-froid ou vouées à dépérir sur des pontons pestilentiels. Le tristement célèbre « Insurrection Act » punissait de la peine capitale le simple fait d'être affilié à une société secrète ; mais bien loin de briser la détermination des patriotes, qui s'étaient organisés au sein de la puissante « Société des Irlandais Unis », il ne servit qu'à leur faire prendre toute la mesure de leur sort

misérable, leur insufflant le courage de fournir un effort décisif pour secouer ce joug humiliant.[3]

Le résultat tout naturel fut que le Conseil Exécutif de la Société s'empressa d'accepter les offres d'alliance du Directoire, en y mettant cependant comme condition expresse qu'aucune armée française débarquant en Irlande ne devrait dépasser dix mille hommes, et que ce pays, une fois libéré, devrait pouvoir choisir ses propres lois et sa propre forme de gouvernement sans ingérence étrangère. Le Directoire s'étant engagé à respecter ces conditions, une flotte fut armée peu de temps après dans le port de Brest sous

3 On pourra se convaincre que ces affirmations ne sont nullement exagérées en se référant aux débats à la Chambre des Lords, le 22 novembre 1797, sur une motion déposée par Lord Moira auprès du roi pour que la Couronne intervienne dans les affaires d'Irlande. « My Lords », déclara l'orateur, « J'ai vu en Irlande la plus absurde et la plus écœurante tyrannie qu'une nation n'ait jamais eu à endurer. Il n'y a en Irlande pas un seul homme qui ne soit susceptible d'être arrêté chez lui à toute heure du jour et de la nuit, détenu dans des conditions rigoureuses, empêché de correspondre en aucune manière avec les personnes en charge de ses affaires, traité sans ménagement et humilié, sans pour autant savoir de quel crime on l'accuse, ni d'où proviennent les informations ayant conduit à son arrestation. Vos Seigneuries ont jusqu'à présent tenu l'Inquisition en horreur. En quoi cette affreuse institution diffère-t-elle du système appliqué en Irlande ? Il est vrai que nul n'a été soumis au supplice du chevalet en Irlande, car cet horrible instrument n'existait pas. Mais je connais en Irlande des cas d'hommes soumis à l'épreuve du piquet jusqu'à ce qu'ils perdent connaissance ; puis de nouveau soumis au même traitement après avoir repris leurs esprits, jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent encore ; et de même une troisième fois ; tout cela dans le but d'extorquer des personnes ainsi torturées soit des aveux, soit une dénonciation de leurs voisins. Mais je peux même aller plus loin : des hommes ont été à moitié pendus puis ramenés à la vie, afin de les amener à avouer les crimes dont on les accuse plutôt que de risquer d'être soumis à nouveau au même traitement ... Quiconque affirme de telles choses devrait être en mesure de les prouver. Je dispose de ces preuves ». ...

le commandement du général Lazare Hoche, le héros de Weissenberg et de Quiberon, et sans contredit l'un des chefs les plus prometteurs des armées de la République. N'ayant pas encore trente ans, cet homme perspicace et réfléchi, à la volonté de fer, semblait promis par la destinée à une grande et glorieuse carrière. Fervent partisan des institutions démocratiques, il était en même temps hostile aux actes de sauvagerie qui avaient accompagné leur introduction dans son propre pays. Il convient d'ajouter que la libération de l'Irlande avait été son rêve; il l'avait chaudement recommandée aux membres du Directoire et en avait longuement parlé à ses compagnons d'armes. Son argumentation était d'ordre à la fois sentimental et politique. L'Irlande, soutenait-il, avait fourni tant de braves régiments aux armées de la France, qu'on devait lui permettre de prendre sa part des avantages de la nouvelle ère républicaine. En décembre 1796, la flotte française appareilla de Brest et prit la direction de Bantry Bay, au sud de l'Irlande. Forte de 43 voiles, elle transportait une armée de 15'000 hommes, 40'000 fusils, un formidable train d'artillerie de campagne, et de puissants canons. Il est facile d'imaginer comment les choses auraient tourné si cette force imposante avait débarqué. L'impréparation des défenses anglaises est évidente au vu de ce qui s'est passé lorsque les Français débarquèrent pour de bon dix-huit mois plus tard. Il suffit de dire que l'Angleterre fut protégée une fois de plus par la Providence qui, pour le meilleur ou pour le pire, veille tout spécialement sur ce pays depuis le jour où l'Invincible Armada espagnole fut mise en pièces au milieu des vagues de la Manche. Après avoir subi tempête sur tempête, et avoir échoué complètement dans ses tentatives pour s'approcher des côtes irlandaises, la flotte

française, quelque peu malmenée, mais sans avoir subi de pertes sérieuses, retourna à son mouillage au port de Brest.

Si l'échec de l'expédition de Bantry Bay doucha dans l'immédiat les espoirs des Irlandais Unis, il ne les découragea nullement. Leurs émissaires en France continuèrent à réclamer une nouvelle tentative, soulignant la force croissante et la cohésion de leur Société, dont les ramifications s'étendaient jusqu'aux plus lointains villages. Ces efforts furent en partie couronnés de succès, car au mois de juin suivant, la république batave, à la demande du gouvernement français, entreprit d'armer une flotte pour mener à bien le projet du général Hoche. Malgré le piètre état de ses finances et le désordre de son armée et de sa marine, la Hollande fut bientôt en mesure de rassembler au Texel seize vaisseaux de ligne et de nombreuses frégates, sous le commandement de l'amiral De Winter, ainsi qu'un corps de débarquement de treize mille hommes aux ordres de l'intrépide Daendels, commandant-en-chef de l'armée batave. Cette force représentait pratiquement la totalité des ressources disponibles du pays : des commentateurs enthousiastes ont décrit ces efforts pour libérer une nation sœur opprimée comme un cas extraordinaire de sacrifice national, sans précédent dans les annales de l'histoire moderne. Les attentes étaient élevées en Irlande, où bien des regards chargés d'espérance se tournaient vers la côte. Mais les patriotes étaient voués à une nouvelle déception. Les semaines puis les mois se succédèrent sans que les voiles des libérateurs n'apparaissent. Les éléments s'étaient à nouveau interposés en faveur de l'Angleterre : toutes les tentatives pour quitter le Texel avaient échoué à cause des vents contraires, et après être

restées inactives pendant deux mois, les troupes durent débarquer, par manque de ravitaillement, et tout le projet fut abandonné.[4]

Sur ces entrefaites, les Irlandais Unis apprirent coup sur coup la mort du général Hoche, leur ami fidèle, et l'expulsion du Directoire de Carnot, qui avait organisé avec compétence l'expédition de Bantry Bay – de sorte que la réalisation de leur rêve semblait plus éloignée que jamais. A ce stade, toutefois, leurs espoirs furent à nouveau ranimés par la conclusion soudaine de la paix entre la France et l'Autriche, ainsi que par les assurances données en privé par le Directoire à leurs émissaires : un nouvel effort serait fait sous peu pour arracher l'indépendance de l'Irlande. Cette information, tout en inspirant confiance à la grande majorité des membres de la Société des Irlandais Unis, avait aussi le mérite de contenir leur impétuosité : un soulèvement prématuré aurait en effet nui durablement à leur cause. La période retenue pour concrétiser la promesse du Directoire était le printemps 1798, et le commandement du corps expéditionnaire devait être confié à Bonaparte, le sauveur de Toulon et le conquérant de l'Italie.

Pour la troisième fois, le gouvernement britannique s'alarma, et les Irlandais Unis se réjouissaient. Chaque Anglais capable de porter les armes fut appelé par son souverain à participer à la défense du pays. Une activité fiévreuse régnait dans les arsenaux et les chantiers navals, tandis que les boutiquiers bien nourris et les propriétaires terriens tremblaient pour leurs

4 La flotte hollandaise devint la proie de Lord Duncan et de ses lourds canons de « soixante-quatorze » lors du combat mémorable livré au large de Camperdown, le 11 octobre 1797.

maisons et pour leurs bourses. Mais pour la troisième fois, le Destin se montra bienveillant envers la Grande-Bretagne. Bonaparte ne se souciait pas d'une mission aussi peu exaltante que de faire campagne dans les tourbières irlandaises. Son ardente imagination latine lui avait inspiré des rêves de splendeur orientale. L'Orient tout entier exerçait sa séduction sur lui : en premier lieu l'Egypte avec ses pyramides et ses sphinx, puis la Palestine et la Syrie avec leurs ruines antiques, et plus loin encore l'Inde aux richesses fabuleuses. Tels étaient les royaumes qui séduisaient sa fantaisie, et vers lesquelles il faisait voile avec la plus belle flotte jamais armée par la France depuis bien des années !

Le gémissement de déception et de désespoir qui jaillit des poitrines irlandaises, lorsque la flotte française appareilla pour l'Egypte, ne pouvait pas échapper aux dirigeants anglais : c'était un prémice des événements à venir. Un autre fait acheva de leur ouvrir les yeux : grâce à ses espions, le gouvernement britannique s'aperçut que des émissaires des Irlandais Unis avaient délibérément fait obstacle aux négociations de paix entamées à Lille par Lord Malmesbury, ambassadeur d'Angleterre. Il s'avéra que ces hommes étaient en contact étroit avec les chefs de l'armée française, dont Bernadotte, Desaix et Kilmaine, et qu'ils utilisaient leur influence pour s'opposer aux ouvertures de paix anglaises. L'exposé de ces faits à la chambre des pairs irlandaise par le Lord Chancellor[5] lui-même ne fit qu'exacerber la crise. La politique de coercition redoubla de

5 Note du traducteur : ce titre désignait le premier personnage de l'Etat en Irlande, à la fois Président de la Chambre, Garde du Grand Sceau de l'Irlande, et juge suprême. Il s'agissait à l'époque de John FitzGibbon, connu pour ses positions anticatholiques et pour son rôle dans la répression impitoyable de la rébellion de 1798.

vigueur, l'objectif du Cabinet – selon ce qu'on en a dit – étant de pousser le pays à la rébellion armée, afin d'avoir un prétexte pour le dépouiller de ses derniers vestiges d'indépendance. Ce plan, s'il a réellement existé, ne fonctionna que trop bien. Poussés à bout par les actions arbitraires des chefs militaires, qui, au mépris de toute légalité, n'hésitaient pas à se substituer aux tribunaux ordinaires, faisant passer en cour martiale des citoyens accusés de simples infractions, les membres de la Société abandonnèrent finalement toute retenue, et au mois de mai 1798, entrèrent en rébellion ouverte, d'abord aux environs de Dublin, puis dans les comtés de Kildare, de Wexford et de Wicklow, et enfin en Ulster.

Il n'entre pas dans mon propos de s'étendre sur les horreurs qui ont suivi. Les deux camps rivalisèrent de barbarie et d'inhumanité. Mais en toute justice, il convient de faire cette distinction : les rebelles étaient en majorité des paysans ignorants et fanatiques, ne voyant que les injustices dont on les accablait : leurs actes étaient donc excusables dans une certaine mesure. Tel n'était pas le cas des troupes disciplinées de Sa Majesté, ni, surtout, de la milice protestante anglo-irlandaise, qui ont largement mérité un opprobre éternel par leur comportement sanguinaire, sans égal dans l'histoire de la guerre moderne. Pendant des mois les provinces révoltées furent livrées à la vindicte du conquérant, et des scènes de dévastation et de pillage se produisaient tous les jours. La Société des Irlandais Unis avait pratiquement cessé d'exister, et la main de fer du despote semblait tenir le pays terrifié plus étroitement que jamais sous sa poigne mortelle. C'est à cette heure suprême de misère qu'une nouvelle électrisante se répandit à toute vitesse de colline en vallée, et de ville en hameau : une armée française

avait débarqué à Killala, dans la province de Connaught, et était en marche pour délivrer l'Irlande de l'oppresseur !

CHAPITRE II

Humbert débarque à Killala avec mille hommes

Carrière du héros et composition de son armée

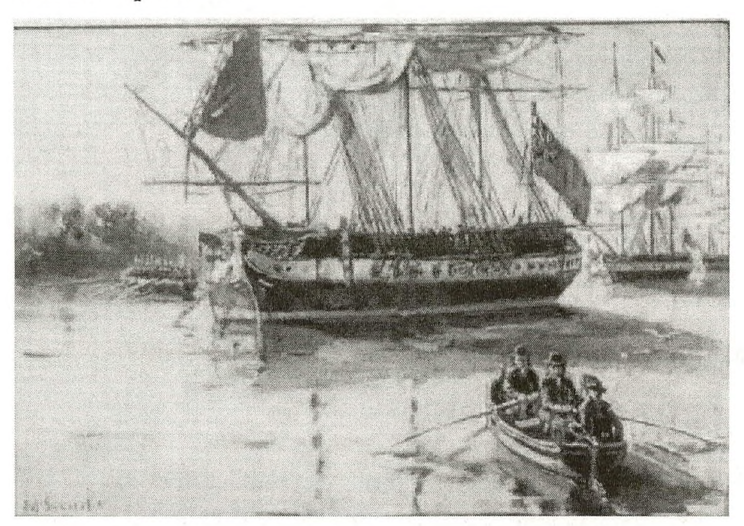
Témoignage de l'évêque Stock sur les envahisseurs.

La ville de Killala se trouve dans la baie du même nom, sur la côte du comté de Mayo. Ancien siège épiscopal, elle fut fondée à une époque quasi préhistorique par un prince local nommé Amhley. Selon la tradition, ce dernier et sept-cent de ses sujets furent convertis par Saint Patrick en un seul jour. En 1798, quelques vestiges subsistaient de cette époque révolue. Parmi elles se trouvaient les ruines d'une « tour ronde », érigée au sixième siècle sur un monticule au centre de la ville par l'éminent architecte et homme d'église irlandais Gobhan. Du pied de ce monticule partaient trois routes.

La route principale prenait la direction de l'est en sinuant le long d'une colline en forte pente, au-delà du mur du cimetière de l'église, jusqu'au château épiscopal. Ce château était lui aussi un édifice vieux de plusieurs siècles, qui se serait écroulé depuis longtemps si on n'avait pris soin de le réparer constamment. Une deuxième route courait vers le sud en direction de « l'Acres », une hauteur éloignée, en lisière de la ville. Enfin, une troisième route menait vers l'ouest jusqu'aux rives de l'Owenmore, à deux milles de là. Cette rivière est enjambée dans le village de Parsontown par un majestueux pont de pierre comportant onze arches, d'où la route bifurque vers l'est, en suivant les méandres du cours d'eau sur presque un mille ; de là elle s'incurve vers le nord-ouest parallèlement à la baie de Rathfran – un prolongement de la baie de Killala vers l'intérieur des terres – puis rejoint la grand-route de Foghill. Sur les rives d'une crique dans la partie occidentale de la baie de Rathfran se dressent les ruines couvertes de mousse de l'ermitage de Kilcummin, édifié au septième siècle par Cumin.

C'est en vue de cet endroit romantique que, tôt dans l'après-midi du 22 août 1798, plusieurs pêcheurs occupés à réparer leurs filets eurent la surprise de voir brusquement surgir trois grands navires de guerre au détour d'un promontoire voisin, lesquels jetèrent l'ancre à deux cent pieds du rivage. Depuis quelques jours, de vagues rumeurs circulaient, selon lesquelles une flotte française aurait quitté La Rochelle et ferait route vers la côte irlandaise. Aussi, les hommes jugèrent d'abord que ce devait être l'ennemi. Mais en regardant de plus près, ils aperçurent le pavillon britannique flottant à la proue. Dans l'espoir de gagner quelques sous, ils laissèrent là leur travail et traversèrent d'un pas alerte le terrain élevé qui masquait la vue de la baie depuis la ville de Killala. Une fois sur place, ils se rendirent directement chez le révérend Joseph Stock, évêque protestant de Killala, et à tous égards la personne la plus en vue de cette partie du pays. Malgré son protestantisme fervent et sa loyauté envers le gouvernement, cet excellent homme arborait un profond ressentiment envers les ultra-loyalistes, dont les manœuvres fournissaient une bonne raison aux papistes de manifester défiance et hostilité envers leurs frères protestants en général. L'évêque s'opposa de toutes ses forces aux loges orangistes qui se multipliaient dans le Connaught dans le but avoué d'en découdre avec les catholiques. Ce jour-là, il était d'ailleurs occupé à rédiger une lettre pastorale dans laquelle il protestait contre la première phrase du serment qui liait entre eux les Orangistes, à savoir : « Je ne suis pas catholique ». Pour un esprit aussi ouvert que le sien, ce genre d'attitude rappelait trop celle des Pharisiens. Cela

sonnait un peu comme : « Éloigne-toi de moi, car je suis meilleur que toi ! »[6]



« Les trois vaisseaux majestueux au premier plan et les coteaux verdoyants qui ondulaient le long du rivage formaient un tableau charmant »

Les nouvelles apportées par les pêcheurs comblèrent de satisfaction le révérend et ses invités – des ecclésiastiques du voisinage. La présence d'une flotte anglaise dans la baie signifiait que tout danger de la part des Français était écarté. Cela mettait un terme à l'incertitude dans laquelle la population protestante était plongée depuis que des rumeurs persistantes s'étaient répandues de toutes parts. Même les domestiques de l'évêque s'étaient convaincus que quelque chose d'inhabituel se préparait. Une servante protestante, mariée à un catholique soupçonné de liens avec les rebelles,

6 *Récit de ce qui s'est passé à Killala. Par un témoin oculaire.*

avait colporté cette information. Le magistrat de l'endroit, un certain William Kirkwood, avait pris la chose suffisamment au sérieux pour maintenir sous les armes, à titre de précaution, la totalité du corps de « yeomanry »[7] sous son commandement, ainsi que les *Prince of Wales' Fencibles*[8] du lieutenant Sills – fort de cinquante hommes, selon les auteurs loyalistes, mais de bien davantage selon d'autres sources.[9]

Poussés par le désir de présenter leurs respects aux officiers de la petite escadre – et peut-être aussi d'offrir l'hospitalité du château – les deux fils de l'évêque, Edwin et Arthur Stock, coururent vers le quai et sautèrent dans un bateau de pêche. L'inspecteur du port, James Rutledge, se joignit à eux et quelques minutes plus tard tous trois glissaient sur les eaux paisibles de la baie vers les navires de guerre. Il était presque trois heures, et le soleil faisait briller l'eau d'une blancheur éclatante. Les trois vaisseaux majestueux au premier plan et les coteaux verdoyants qui ondulaient le long du rivage formaient un tableau charmant. Tandis que la petite embarcation arrivait à portée de voix, Rutledge remarqua que la construction des vaisseaux était assez particulière, et que tous trois semblaient être des frégates. Sa surprise augmenta encore à la vue de plusieurs petites embarcations faisant la navette avec le rivage, chargées de soldats en uniforme bleu, qui se mettaient en ligne à une faible distance du bord de l'eau. Ne soupçonnant

7 Note du traducteur : ce terme désigne une sorte de milice ou garde nationale montée, recrutée parmi les petits propriétaires protestants.

8 Note du traducteur : il s'agit de milices anglaises ou écossaises servant hors de leur pays d'origine.

9 L'adjudant-général Louis Octave Fontaine, par exemple, estime les effectifs anglais à deux cent hommes. – *Notice Historique*, p. 7.

toujours rien, les trois hommes s'approchèrent du vaisseau le plus proche, tandis que de nombreuses têtes hirsutes les dévisageaient avec intérêt depuis la proue.

– « Sacrée allure pour des gaillards de la Royal Navy ! » observa Rutledge, d'un ton sarcastique.

Une voix de basse profonde, avec un accent irlandais caractéristique, répondit à son appel. On descendit une échelle de corde, et les trois hommes furent hissés à bord. Quel ne fut pas leur étonnement de se trouver en présence, non pas d'un équipage anglais à la tenue impeccable, mais d'une rangée d'hommes maigres et blafards en uniforme de l'armée française. L'un d'eux s'avança et, dans un parfait anglais de Dublin, leur annonça au nom de son supérieur, le général Jean-Joseph Humbert, ici présent, qu'ils se trouvaient à bord de la frégate française *Concorde*, en tant que prisonniers de guerre.

L'absence prolongée des fils de l'évêque et de l'inspecteur ne tarda pas à éveiller les soupçons des loyalistes de Killala. Vers quatre heures l'excitation était à son comble. Les habitants s'étaient rassemblés sur la colline de Steeple Hill, où le capitaine Kirkwood et ses hommes, revêtus de leurs uniformes, attendaient la suite des événements. Tous les regards se tournaient vers deux officiers de la garnison de Ballina, à huit milles de là, qui avaient servi au Cap de Bonne Espérance et étaient des experts en matière navale et militaire. Mais ces derniers n'arrivaient pas à se faire une opinion claire sur la nature des vaisseaux.

– « Dites-moi », dit le capitaine Kirkwood, tendant sa longue vue à un vieil indigène de la ville qui avait combattu

sous les ordres de Howe et de Rodney, « de quelle sorte de vaisseaux s'agit-il donc ? ».

– « Ils sont français, monsieur, répondit le vieux loup de mer. Cela se voit à la coupe et à la couleur de leurs voiles »

– Se détournant pour quitter la foule, le capitaine Kirkwood fut interrogé par Neal Kerugan (un mécontent notoire, qui devint par la suite l'un des chefs rebelles) sur la nationalité des frégates.

– « Ah, Neal », répondit le capitaine de façon significative : « tu le sais aussi bien que moi ».

A peu près au même moment, un paysan couvert de sueur et de poussière entra au galop à Parsontown, avec la nouvelle extraordinaire que des troupes en uniforme bleu étaient en train de débarquer des navires, et de distribuer des armes à une grande partie des habitants qui les avaient rejoints. Le fait fut confirmé derechef quand on aperçut une troupe nombreuse d'hommes en marche le long de la route menant à Killala. Tantôt cachés par les creux, tantôt se détachant nettement sur le ciel, leurs armes brillant sous les rayons du soleil couchant, ils marchaient lentement mais sûrement, précédés d'un seul cavalier – grand, robuste, vêtu d'une longue redingote verte de chasse, et coiffé d'un énorme chapeau de fourrure conique. En rencontrant des groupes de citadins, il s'arrêta et les salua en patois de Leinster : « *Go de mu ha tu* » (Comment allez-vous ?). Sur ses talons chevauchaient un général français – Sarrazin – et son aide-de-camp, un certain Matthew Tone, tous deux apparemment fort amusés de voir leur compagnon manier si bien la langue irlandaise. Une fois qu'ils eurent traversé le

pont de Parsontown, le général Humbert arriva en voiture et ordonna à trois cent de ses hommes de bivouaquer sur l'esplanade verte devant le village, tandis que les autres étaient dirigés sur Killala.

Le crépuscule étendait son ombre sur le monde, et les insectes du soir chantaient une berceuse à la terre assoupie, lorsque les robustes grenadiers et fantassins de Sarrazin descendirent de la colline de Mullaghern et s'avancèrent vers la petite ville. Le capitaine Kirkwood, maintenant fixé sur la situation, rassembla hâtivement la milice et les *Fencibles*, et leur ordonna de prendre position sur une crête dominant les environs ; mais il se ravisa bientôt et jugea préférable de s'installer à l'intérieur de la ville, au sommet de la pente menant au château. C'était là une sage décision, car on n'aurait pu choisir meilleur endroit pour une retraite. Sarrazin, en arrivant à portée de canon de l'ennemi, prit ses dispositions. Il envoya un détachement sous les ordres de Neal Kerugan – maintenant un rebelle déclaré – pour occuper la route de « l'Acres » et prendre les Anglais à revers, s'ils étaient en position, ou sinon leur couper la retraite. Après avoir posté une poignée de tireurs d'élite sur la crête désertée, il envoya en reconnaissance le cavalier à la redingote verte. Ce dernier fonça à travers les rues sinueuses. Echappant aux balles, il parvint à la place du Marché indemne. Là, il fut interpellé par un jeune homme de l'endroit, en uniforme de la milice : « Que cherches-tu, l'espion ? » A la guerre, le sifflement des balles tient lieu d'argument, et la réponse, expédiée au moyen d'un pistolet, fut si convaincante que son destinataire fut réduit au silence. Après avoir bravé une nouvelle fois la mort pour inspecter la position ennemie, ce moderne Achille (au talon en l'occurrence bien botté) était

de retour parmi ses compagnons, auxquels il raconta à qui voulait l'entendre « qu'ayant été présent à vingt batailles, il n'avait jamais encore eu l'honneur d'essuyer le feu de toute la ligne ennemie ».[10]

Entretemps le combat avait commencé. Tandis que les tireurs d'élite montraient leur trempe, les grenadiers, en tête de la colonne d'attaque, se déployaient sur la rue principale, au centre de la ville. Ils furent accueillis par un feu timide de la part des Anglais. Le capitaine Kirkwood, alarmé par l'indécision de ses hommes, leur ordonna sur un ton excité de charger. Son ordre resta sans réponse. La ligne hésita, flotta, puis se rompit – et en un instant la troupe entière courut vers les portes du château. Dans la bousculade le pharmacien de la ville, un citoyen respectable du nom de Smith, fut abattu par une balle française. Le révérend Ellison, clergyman anglican de Castlebar invité par l'évêque, qui avait vaillamment rejoint les rangs des combattants, fusil à la main, fut blessé au talon. Le combat reprit aux portes du château, avec quelque ardeur cette fois. Les défenseurs entreprirent de barricader l'entrée, mais malgré la bravoure incontestable de leurs chefs, dont l'un, le lieutenant Sills, blessa un officier ennemi, la porte fut enfoncée et ce qui restait des Anglais déposa les armes. Ils étaient dix-neuf: le reste était mort, blessé, ou en fuite. Parmi ces derniers se trouvaient deux officiers de Ballina, qui apportèrent la nouvelle à leur chef.

10 Cet épisode intéressant provient du récit d'un témoin oculaire, publié en 1833 dans le *Dublin Penny Journal*. Le nom du héros n'est malheureusement pas mentionné, mais il s'agit probablement d'Henry O'Keon, l'un des principaux membres irlandais de l'expédition.

Une scène intéressante se déroula une fois que la fumée emplissant la cour se fût dissipée. Un homme de grande taille, à la mine résolue et arborant les épaulettes d'un officier général, arriva à la fin du combat avec un entourage nombreux. D'une voix de stentor, il ordonna soudain aux troupes de déposer les armes : ce n'était autre qu'Humbert lui-même. Puis, se tournant vers les trois prisonniers – Rutledge et les fils Stock, qui avaient été amenés avec la colonne – il demanda par le biais d'un interprète où on pourrait trouver l'évêque. Naturellement, les intéressés, très effrayés, furent incapables de lui fournir cette information ; mais l'attente fut de courte durée, car le bon prélat émergea bientôt des buissons de son jardin voisin. Il reçut aussitôt l'assurance du même interprète – un certain Bartholomew Teeling, dont nous aurons l'occasion de reparler – qu'il ne lui serait fait aucun mal ; et lorsqu'il s'avança, Humbert lui tendit la main. Les choses furent facilitées par le fait que l'évêque maitrisait le français. Cette circonstance, jointe à son apparence honorable, fit bonne impression sur le général. En tout cas, les premiers mots d'Humbert respiraient la gentillesse et la bienveillance.

– « Vous avez ma parole », assura-t-il, « que ni vos gens ni vous-mêmes n'avez rien à craindre. Nous ne sommes pas venus dans votre pays en conquérants, mais en libérateurs, et nous ne vous prendrons que ce qui nous est absolument nécessaire. Vous êtes aussi en sécurité sous notre protection que vous l'étiez sous celle du roi d'Angleterre ».

Tous les témoins de l'époque, qu'ils soient anglais ou irlandais, loyalistes ou rebelles, s'accordent sur le fait que, pour l'honneur du nom français, cette promesse fut tenue

scrupuleusement. L'histoire fournit peu d'exemples d'une observation aussi exacte des règles de la guerre civilisée, ni d'un respect aussi complet des droits des vaincus, que ceux qui caractérisèrent les opérations du général Humbert et de sa petite armée.

Il est temps de dire quelques mots sur l'origine et l'organisation de cette expédition, qui menaça pendant une courte période de briser la suprématie anglaise dans l'île d'Emeraude. On a évoqué au chapitre précédent les diverses tentatives isolées du Directoire pour débarquer une armée d'invasion sur la côte irlandaise. La dernière avait été contrariée par les vues de Bonaparte sur l'Egypte. Par la suite, les demandes d'assistance des émissaires irlandais à Paris s'étaient faites toujours plus pressantes et fréquentes. L'expédition d'Egypte ayant pratiquement tari les ressources de la République en argent, en navires et en approvisionnements, plusieurs mois s'écoulèrent avant qu'une nouvelle expédition puisse être mise sur pied. Cette fois, on décida d'envoyer deux petites avant-gardes dans un premier temps, puis de les renforcer ultérieurement avec un corps principal. A cette fin, le général Humbert fut détaché à La Rochelle avec environ 1'000 vétérans, tandis que le général Hardy prenait ses quartiers à Brest avec 3'000 soldats, principalement d'anciens bagnards. Le gros du corps expéditionnaire, fort de 10'000 hommes, fut placé sous les ordres de « Kilmaine le brave » comme ses compagnons d'armes aimaient l'appeler. Cet officier distingué, qui s'appelait en réalité Jennings, était irlandais de naissance et avait pris le « nom de guerre » de Kilmaine lorsqu'il entra au service de la France. Ses magnifiques exploits sur la frontière des Pays-Bas autrichiens lui avaient valu le grade de lieutenant-général.

De ces trois forces séparées, seule la plus petite, sous les ordres d'Humbert, parviendrait à destination. A en croire certains de ses biographes, ce dernier était loin de correspondre à l'idéal du guerrier romantique. Si sa personnalité présentait de nombreux aspects brillants, il avait aussi des vices qui lui auraient interdit toute position honorable si les temps n'avaient été aussi troublés. Entourée d'ennemis sur toutes ses frontières à l'époque, la France avait besoin de tous ses citoyens aptes à contribuer au salut de la patrie. La moralité n'était pas la préoccupation majeure, et un individu capable, si dépourvu de scrupule fût-il, avait de meilleures chances d'avancement qu'un homme honnête mais médiocre. Les auteurs ne s'accordent ni sur le lieu de naissance d'Humbert, ni sur sa date de naissance.[11] Selon une des sources, il naquit à Rouveroye, le 25 novembre 1755; selon une autre, il vit le jour en 1767 à Bouvron (Meurthe). Mais cela importe peu. Ce qui paraît indiscutable, c'est que le jeune Jean-Joseph Amable Humbert se montra une «forte tête» dès le début, causant beaucoup de chagrin à sa grand-mère, à qui échut le soin de l'élever après la mort prématurée de ses deux parents. Après avoir mené une existence misérable, il partit à l'âge de dix-sept ans pour entrer au service d'un marchand de tissu dans une ville voisine. Très tôt, il avait eu tendance à s'intéresser de trop près au beau sexe, bien servi dans ce domaine par son visage avenant et engageant. Une fois hors de chez lui, la tentation devint plus forte, et il ne tarda pas à être renvoyé pour immoralité grave. Le jeune homme revint à

11 Voir la *Biographie Universelle* de Didot, Paris, 1852 ; la *Biographie Universelle* de Michaud, Paris, 1848 ; l'*Encyclopédie Biographique* de Le Bas, Paris, 1853.

Rouveroye,[12] mais sa réputation l'avait précédé, et toutes les portes se fermèrent devant lui.

Pour la seconde fois, il quitta son foyer pour chercher fortune ailleurs, mais de nouveau, sa mauvaise conduite lui valut de perdre brutalement un emploi stable dans une usine de chapeaux de Lyon. Le jeune homme devint alors un pestiféré. L'époque était encore prérévolutionnaire, et un *employé*[13] renvoyé avait beaucoup de mal à se faire accepter où que ce soit. Notre héros était au bord de la famine. Au milieu de ces difficultés, une bonne idée lui vint à l'esprit. Il s'était aperçu par hasard que les peaux de certains animaux, tels que les lapins, les jeunes chèvres, etc., étaient très demandées dans les fabriques de gants et de jambières de Lyon et de Grenoble. Avec quelques francs en poche, il se mit donc à errer parmi les villages reculés des Vosges, achetant à bas prix autant de marchandise que ses moyens le lui permettaient. Ayant réalisé un bénéfice confortable sur sa première tournée, il se lança dans une seconde puis une troisième, et après un certain temps, son visage devint familier dans une large partie du pays.

C'est alors que sonna le tocsin de la grande Révolution en France. Pour une fois, le cœur du vagabond semble s'être enflammé. Le feu de l'ambition, qui sommeillait en lui, jaillit de toute sa puissance. Délaissant ses activités maintenant prospères, il se lança dans ce grand mouvement. Les paysans qui avaient marchandé ou fait du troc avec lui, les jeunes filles qui avaient connu en lui un séducteur toujours sur les routes,

12 Les arguments penchent en faveur de Rouveroye comme lieu de naissance d'Humbert.

13 En français dans le texte.

furent électrisés par la force de ses exhortations. Il s'engagea dans l'un des premiers bataillons de volontaires formés dans les Vosges, dont il devint rapidement le chef par son ardeur révolutionnaire non moins que par ses qualités militaires. Avec le grade de maréchal-de-camp, il accompagna l'armée commandée par Beurnonville qui fit irruption en 1793 dans la région de Trèves. C'est là que se manifesta une autre facette sombre de sa personnalité. Sur le champ de bataille, il se montrait excessivement courageux, sans aucun égard pour sa propre personne et toujours prêt à se lancer dans l'entreprise la plus périlleuse ; mais dans les camps, il se révéla être un intrigant consommé. En quête d'avancement, il demanda secrètement au Directoire l'autorisation de lui rapporter les faits et gestes de ses camarades, affirmant que beaucoup d'entre eux étaient coupables de tiédeur envers la cause de la République. Cependant, Beurnonville eut vent des machinations de son subordonné, qu'il dénonça violemment dans une lettre adressée aux autorités militaires à Paris. Décrivant son comportement comme « *le comble de la scélératesse* », il demanda son rappel immédiat.

Considérant que la confiance était définitivement rompue entre les deux hommes, le Directoire accéda à contrecœur à la demande de Beurnonville. Dans l'attente d'un nouvel emploi, Humbert fréquenta pendant quelques mois le club des Jacobins à Paris, où il sut se rendre populaire par son éloquence persuasive et l'apparente fermeté de ses convictions républicaines. En avril 1794, il fut promu général de brigade et reçut un commandement à l'Armée de l'Ouest. Parmi toutes les armées envoyées contre les ennemis de la République, celle qui était opposée aux féroces chouans de la Vendée se heurtait aux plus grands périls et obstacles. Victor Hugo, dans sa *Légende des Siècles*, a décrit à juste titre cet affrontement

comme un combat « entre les soldats de la lumière et les héros des ténèbres » ; et de fait, si ce n'étaient les atrocités commises par les deux camps, cette campagne pourrait figurer en bonne place dans les annales de la chevalerie. Aucun des deux camps ne faisait quartier ni n'en escomptait. C'était une guerre sans merci, sans trêve ni répit. Humbert se montra à la hauteur de toutes les situations, même les plus critiques. Il pourchassa résolument l'ennemi jusque dans les marais et les forêts qui lui servaient de refuge, et fit l'admiration de toute l'armée par son courage personnel et son mépris du danger. Après plusieurs mois de durs combats, la Convention décida d'adopter une attitude plus modérée envers les insurgés. Un traité fut signé à Nantes le 7 mars 1795, aux termes duquel les Vendéens acceptèrent de reconnaître la République en échange de certaines concessions. Cet arrêt des hostilités ne dura malheureusement pas longtemps. Le chef chouan Cormatin-Desoteux ayant violé à de nombreuses reprises plusieurs dispositions du traité, Humbert le fit arrêter et l'envoya enchaîné à Cherbourg. Ce geste, ainsi que la découverte d'une correspondance secrète entre les chefs vendéens et le gouvernement anglais, attisa les braises rougeoyantes de la haine partisane, et au début de l'été la guerre civile reprit de plus belle, avec une férocité accrue.

En sa qualité de second du général Hoche, Humbert prit part à toutes les opérations qui se déroulèrent à Quiberon contre l'armée anglo-émigrée débarquée par une flotte anglaise. Depuis ses retranchements à Saint-Barbe, il infligea le 16 juillet une écrasante défaite aux envahisseurs, et le 20 il prit d'assaut le fort de Penthièvre, détruisant ou capturant la totalité de l'armée émigrée. Le massacre des prisonniers qui s'ensuivit restera toujours une tache sur le drapeau de la République, mais Hoche n'en porte pas la responsabilité.

Cet acte horrible fut commis sur l'ordre des représentants en mission dépêchés par la Convention, Blad et Tallien, contre la volonté de Hoche et d'Humbert. Pendant son séjour à Paris, ce dernier s'était attiré l'hostilité des Modérés, si bien que les journaux du parti de Clichy profitèrent de cette occasion pour attirer sur lui l'opprobre publique. On lui reprocha sa vocation première, et l'ancien marchand de peaux de lapin devint la cible de moult écrits satiriques en prose et en vers. Cependant, toutes ces attaques restèrent vaines. Elles servirent même plutôt à renforcer son influence auprès du Directoire. Quoiqu'il en soit, il fut nommé général de division et désigné, un an plus tard, pour accompagner Hoche lors de l'expédition en Irlande. Nous avons déjà mentionné cet événement, et l'échec de la tentative de débarquement française. L'un des navires, le *Droits de l'Homme*, vaisseau de soixante-quatorze canons, fut intercepté au retour par deux bâtiments anglais. Sous leur feu croisé, et se débattant de surcroit au milieu d'une terrible tempête, le bâtiment fut totalement détruit. Parmi les 1'800 hommes à bord, à peine 400 en réchappèrent : le général Humbert était l'un d'entre eux.

Tel était le parcours de l'homme auquel incombait la tâche de défier le lion britannique dans son antre. Pour compléter le tableau, on ne saurait faire mieux que de citer la description suivante de son caractère, extraite d'une relation anonyme publiée en 1800 et attribuée à l'évêque Stock, de Killala :[14]

« Humbert, le chef de cette singulière troupe », dit l'auteur, « était lui-même un personnage tout aussi extraordinaire que n'importe quel autre dans son armée. De bonne taille et bien

14 *Récit de ce qui s'est passé à Killala. Par un témoin oculaire.*

constitué, dans toute la force de l'âge, prompt à décider, rapide dans l'exécution, connaissant apparemment bien son métier, on ne pouvait nier qu'il soit un bon officier. Cependant, sa physionomie interdisait d'aimer l'homme en lui. Ses yeux étaient petits et ensommeillés (probablement à cause d'une veille prolongée), son regard oblique et insidieux, voire cruel : on aurait dit un chat prêt à bondir sur sa proie. Son éducation et ses manières étaient celles d'une personne issue des couches inférieures de la société, bien qu'à l'instar de la plupart de ses compatriotes, il sache au besoin affecter l'air d'un gentilhomme. Pour ce qui est des études, c'est tout juste s'il savait écrire son nom. Ses colères étaient impressionnantes, et tout son comportement semblait marqué du sceau de la brutalité et de la violence. En l'observant plus attentivement, cependant, on se rendait compte qu'il s'agissait surtout d'une posture adoptée dans le but d'obtenir l'obéissance par la crainte ».

Avant d'embarquer à La Rochelle, Humbert dut faire face à des difficultés non négligeables. Comme on l'a vu, les ressources de la France avaient été lourdement mises à contribution par l'expédition d'Egypte, et ni l'argent ni même le ravitaillement des troupes ne pouvaient être assurés. Et pourtant, aucun obstacle ne pouvait saper le moral indomptable des soldats. Hoche n'était plus, mais son ami et successeur était habité par la même détermination à frapper l'Angleterre là où le coup serait le plus sensible. S'impatientant devant les retards, et se refusant à attendre plus longtemps que les autres soient prêts, Humbert et ses maigres troupes appareillèrent dans la matinée du 4 août, à sept heures. Cet événement déchaina un grand enthousiasme à La Rochelle, dont les quais étaient envahis de citoyens s'époumonant à souhaiter bon voyage à « l'Armée d'Irlande ». Une puissante flotte anglaise croisait à moins d'un

mille du port, et il fallut tout le savoir-faire du commandant de la division navale, Daniel Savary, pour éviter un engagement. Il ne réussit qu'en venant résolument au vent. Il avait été convenu à l'avance que les trois vaisseaux s'échoueraient sur la côte espagnole plutôt que d'accepter un combat pratiquement perdu d'avance.[15]

La flottille d'Humbert se composait de trois frégates: la *Concorde* et la *Médée*, armées chacune de 44 canons tirant des boulets de dix-huit livres, et la *Franchise*, avec 38 canons de douze. Son corps de débarquement se limitait à 1'060 hommes de troupe et 70 officiers, avec deux pièces d'artillerie de campagne de quatre. Il amenait aussi 5'500 fusils pour armer les paysans irlandais.[16] Ses troupes se composaient principalement d'infanterie de ligne, avec deux compagnies de grenadiers et un escadron du troisième régiment de chasseurs. Tous étaient des vétérans ayant servi sous Jourdan et Moreau sur le Rhin, ou sous Bonaparte en Italie.

Les officiers, dont certains portaient les stigmates de maints combats sanglants, méritent une mention préalable. Citons d'abord Sarrazin, un personnage remarquable à sa façon, dont la carrière, comme celle d'Humbert, illustre parfaitement les changements apportés par la Révolution au sein de l'armée française. Né en 1770, il était déjà capitaine d'infanterie trois ans après le début de la Révolution.

15 *Notice Historique* de Fontaine.

16 Ces chiffres proviennent des *Mémoires* de Sir Richard Musgrave et d'autres sources authentiques. Cependant, selon Fontaine, l'adjudant-général d'Humbert, l'effectif total était de 1'032 hommes, à savoir : le deuxième bataillon de la 70ème demi-brigade, 45 chasseurs à cheval du 3ème régiment, 42 canonniers garde-côtes, et 50 officiers. Voir la *Notice Historique* de Fontaine, page 2.

En 1794, il fut transféré dans le Génie, mais peu de temps après, ses prouesses sur le champ de bataille lui valurent d'être nommé colonel du 14ème régiment de dragons. En 1796, il était déjà adjudant-général, et comme on va le voir, la « Campagne d'Irlande » lui valut une nouvelle promotion.



Le général SARRAZIN

Autrement dit, Sarrazin était le type même du soldat français sous la Révolution : le produit d'une époque difficile et tourmentée, durant laquelle le succès signifiait un avancement rapide, et l'échec le souffle glacial de la guillotine.[17] Après Sarrazin, le plus gradé était l'adjudant-général Louis Octave Fontaine, auquel l'auteur est redevable d'un remarquable compte-rendu de l'expédition. Ce livre, ou plutôt cette brochure, a été publié à Paris deux ans après les faits et constitue un précieux témoignage, même s'il fourmille d'erreurs de toutes sortes : géographiques, chronologiques, et autres. Il s'agit en effet de la seule source française authentique, en dehors des maigres rapports du général Humbert au Directoire. Son auteur parle toujours de lui-même à la troisième personne, se désignant comme « *le brave Général Fontaine* », et voudrait nous faire croire que le succès partiel de l'invasion serait dû à sa propre clairvoyance et à son énergie. Avec une *naïveté*[18] presque touchante, il se présente comme un *Deus ex machina*, apparaissant toujours au bon moment pour tirer ses compagnons de situations inextricables et leur montrer le chemin de la victoire. Cette naïveté atteint son sommet lorsqu'il explique à la fin de son ouvrage, comme une réflexion après coup, qu'il s'est délibérément abstenu de mentionner les noms de ses compagnons d'armes de peur d'omettre l'un d'entre eux et de lui causer injustement de la peine. La sotte vanité de l'auteur, et sa fâcheuse habitude d'écorcher les noms de lieux et de personnes irlandais, ne l'empêchent cependant pas de combler maintes lacunes dans notre connaissance de cette

17 Ces détails proviennent d'une revue intitulée « The Philosopher », publiée par Sarrazin lui-même durant son exil à Londres quelques années plus tard.
18 En français dans le texte.

période extraordinaire de l'histoire moderne. Pour cela, au moins, la postérité doit lui être reconnaissante.

Plusieurs Irlandais accompagnaient Humbert à divers titres. Bartholomew Teeling, de Lisburn, était l'un d'entre eux. Ce jeune homme avait quitté son pays natal encore presque adolescent, pour s'engager dans les armées de la République française. Il s'était battu aux côtés d'athées militants et d'ennemis déclarés de l'Eglise, sans que ces expériences ne l'éloignent de la religion de ses ancêtres. A la fois érudit, patriote et observateur, avec une bonne dose d'enthousiasme, il n'avait pas laissé ses idées politiques interférer avec ses convictions religieuses. La douceur de ses manières et son allure patricienne contrastaient de façon plaisante avec le comportement rugueux et tout militaire d'Humbert, qui l'avait choisi comme aide-de-camp. L'interprète officiel d'Humbert était un autre Irlandais, un certain Henry O'Keon, fils d'un vacher de Lord Tyrawley. Il était né dans les environs de Kilcummin, le point de débarquement des Français près de Killala – ce qui fait justice de l'affirmation souvent entendue, suivant laquelle cet endroit aurait été choisi par le seul effet du hasard. Ayant appris un peu de latin à l'école, O'Keon se rendit à Nantes, en Bretagne, où il étudia la théologie et entra dans les ordres. Lorsque la République fut proclamée, il perdit soudain la vocation (si tant est qu'il l'ait jamais eue), s'engagea dans l'armée comme simple soldat, et gravit progressivement les échelons jusqu'au grade de major. Il était robuste physiquement et ses traits lourds et rugueux étaient caractéristiques des couches populaires de son pays. L'éclat joyeux de son regard et son visage rougeaud et jovial faisaient complètement oublier ce que ses épais sourcils broussailleux pouvaient avoir de

repoussant. Il parlait couramment irlandais et français, aussi bien que l'anglais. Son rôle durant la campagne lui aurait valu une place honorable dans l'histoire s'il n'avait pas été entaché par un acte de malhonnêteté envers l'évêque de Killala et par un manquement à la morale avant son départ définitif pour la France.[19]

Deux autres Irlandais accompagnaient l'expédition : Matthew Tone (déjà mentionné), frère du célèbre Theobald Wolfe Tone, et un certain O'Sullivan, originaire du sud de l'Irlande et l'un des très rares chefs rebelles qui eurent la bonne fortune d'échapper à la main vengeresse du gouvernement britannique. Bien qu'il ait été capturé par les loyalistes, il ne fut pas reconnu, et put regagner ensuite le continent.

19 Il escroqua Monseigneur Stock de douze guinées et quitta Dublin avec la femme d'un autre homme. – *Récit de ce qui s'est passé à Killala. Par un témoin oculaire.*

CHAPITRE III

Proclamation au peuple irlandais

Étonnement des envahisseurs devant le zèle religieux de leurs alliés irlandais

Position particulière du clergé irlandais

Les Français rejettent son intolérance.

Tandis que les derniers rayons du soleil couchant illuminaient la ville et la baie de Killala en ce jour mémorable du 22 août 1798, un soldat français monta sur le toit du palais épiscopal et amena les couleurs britanniques qui y flottaient depuis des temps immémoriaux. Le mât ne resta pas longtemps nu, car on vit bientôt s'élever lentement un drapeau vert au centre duquel était brodé une harpe, avec la devise « *Erin go Bragh* »[20]. Cet événement fut salué par une triple salve et par les applaudissements des nombreuses personnes assemblées. Les habitants de Killala avaient pleinement réalisé ce que signifiait la nouvelle situation, et comme la grande majorité d'entre eux était mécontente, l'armée d'invasion avait été entourée de foules enthousiastes, désireuses d'offrir aide et coopération.

Selon un habitant loyaliste, plusieurs chefs insurgés revêtirent dès le début des uniformes fournis par leurs « *nouveaux* amis », signe qu'ils s'attendaient à l'arrivée d'Humbert. Dans un langage quelque peu coloré, il ajoute ce qui suit :

– « Rien ne saurait surpasser la consternation qui s'abattit sur toute la ville – les loyalistes s'attendant à être massacrés de sang-froid à tout moment. Des hommes, des femmes et des enfants en pleurs tentèrent de s'échapper, mais en vain. Toutes les issues de Killala étaient envahies de rebelles venus recevoir l'accolade fraternelle, dont les yeux trahissaient la méchanceté de leurs cœurs. Personne n'était autorisé à s'en aller, sauf si c'était pour le compte des envahisseurs ».[21]

20 Note du traducteur : cette expression signifie « L'Irlande pour toujours »

21 *Récit de Jones* (Am. reprint), page 282.

Humbert ne perdit pas de temps pour organiser l'approvisionnement de ses troupes. Ses vivres étaient épuisés en raison de la précipitation du départ de La Rochelle, et il n'avait aucune raison d'espérer recevoir des secours supplémentaires de France dans l'immédiat.[22] Le soir même de son arrivée, il ordonna donc qu'on lui amène les prisonniers, et les interrogea attentivement au sujet des ressources du district. Il informa l'évêque que les besoins de la guerre l'obligeraient à réquisitionner un certain nombre de chevaux et du bétail, mais l'assura que les propriétaires seraient indemnisés plus tard. Ces derniers recevraient en attendant des reconnaissances de dettes, à présenter au Directoire Irlandais qui serait prochainement mis en place dans le Connaught. Les réponses données par le juge Kirkwood lors des différents interrogatoires, telles que traduites par Teeling, étaient apparemment si franches et véridiques qu'Humbert fut bien disposé à son égard et le libéra sur parole. Il assura le juge qu'il serait laissé en paix et libre de vaquer à ses affaires privées, à condition de rester dans les limites de la ville. Malheureusement pour le juge, son épouse invalide s'était enfuie entretemps dans les montagnes voisines : très inquiet, il se mit à sa recherche dès le lendemain. Bien entendu, son attitude fut considérée comme une violation flagrante de la parole donnée, et en représailles les Français se servirent à volonté dans sa maison. Ils permirent aussi aux révolutionnaires irlandais de la piller de fond en comble, si bien qu'à son retour, Kirkwood la retrouva complètement dévastée.

22 L'adjudant-général Fontaine commente la situation en ces termes (voir sa *Notice Historique*, page 6) : « Nous avions à bord des provisions de bouche, c'est-à-dire quelques sacs de biscuits, et une pipe d'eau-de-vie. On jugera par ce détail exact que nous nous étions plus occupés de la gloire que des moyens d'assurer notre existence. »

Durant tout le séjour des Français en Irlande, ce fut l'unique circonstance qui pourrait leur valoir le reproche d'une certaine rigueur – si on met de côté la mauvaise humeur d'Humbert lorsqu'il découvrit le lendemain du débarquement que l'évêque n'avait pas exécuté les ordres de fournir chevaux et bétail. Si l'on en croit l'évêque lui-même – et il n'avait aucune raison d'exagérer les vertus des envahisseurs de son pays – les troupes d'Humbert se montrèrent parfaitement disciplinées de bout en bout. Il note que « le palais épiscopal offrait toutes les tentations de pillage, compte tenu du temps et du nombre d'objets de valeur à leur portée : une crédence contenant de la vaisselle et des verres, un hall rempli de chapeaux, de fouets, et de capotes, appartenant aussi bien aux hôtes qu'à la famille. Pourtant, lorsque les propriétaires, une fois passée la frayeur initiale, vinrent chercher leurs affaires un jour ou deux après le débarquement, ils constatèrent que rien n'avait disparu. En entrant dans la salle à manger, un officier français fit immédiatement appeler le majordome de l'évêque pour le prier de rassembler les cuillères et les verres, et de les mettre à l'abri dans le cagibi. Bien que les Français aient entièrement réquisitionné les autres appartements durant leur séjour à Killala, la partie de la maison située sous le toit – qui abritait une bibliothèque et trois chambres à coucher – resta un sanctuaire inviolable pour l'évêque et sa famille. Les Français mirent un tel soin à ne pas déranger la gent féminine de la maisonnée, qu'on ne vit aucun d'entre eux monter plus haut que l'étage du milieu, sauf le soir de leur succès à Castlebar, lorsque deux officiers demandèrent la permission d'informer la famille du résultat de la bataille, et parurent quelque peu mortifiés que ces nouvelles aient été accueillies avec une

mine contrariée». Le matin du 23, le commandant en chef français publia une proclamation qu'il avait soigneusement préparée avec les officiers irlandais qui l'accompagnaient. Rédigée dans le langage fleuri de l'époque, et, traduite en irlandais, elle était bien faite pour émouvoir le tempérament celtique, si ardent. En voici le texte :

LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE, UNION !

Irlandais !

Vous n'avez pas oublié Bantry Bay – Vous savez quels efforts la France a fourni pour vous venir en aide. Rien ne peut entamer l'affection qu'elle vous porte, ni son désir de venger les injustices dont vous êtes victimes et d'assurer votre indépendance.

Après plusieurs tentatives infructueuses, voici que les Français sont parmi vous.

Ils viennent soutenir votre courage, partager vos dangers, joindre leurs armes et mêler leur sang aux vôtres pour la cause sacrée de la liberté ! Ils sont l'avant-garde d'autres Français, que vous serrerez bientôt dans vos bras.

Braves Irlandais, notre cause est commune. Comme vous, nous détestons un gouvernement cupide, sanguinaire et oppresseur ; comme vous, nous regardons comme imprescriptible le droit de toutes les nations à la liberté. Comme vous, nous sommes persuadés que la paix du monde sera toujours troublée tant que le Cabinet anglais pourra trafiquer impunément de l'industrie, du travail et du sang du peuple.

Mais en dehors des intérêts communs qui nous unissent, nous avons de puissants motifs de vous aimer et de vous défendre.

N'avons-nous pas servi de prétexte à la cruauté exercée contre vous par le Cabinet de Saint-James ? L'intérêt si profond que vous avez montré envers les grands événements de notre Révolution ne vous a-t-il pas été imputé comme un crime ? Ceux d'entre vous sur lesquels pèse le moindre soupçon d'être nos amis ne risquent-ils pas continuellement les tortures et la mort ? Unissons-nous donc et marchons vers la gloire.

Nous jurons de respecter de la façon la plus inviolable vos biens, vos lois, et toutes vos opinions religieuses. Soyez libres ! Soyez maîtres en votre pays. Nous ne cherchons d'autre conquête que celle de votre liberté – ni d'autre succès que le vôtre.

Le moment de briser vos chaines est arrivé ; nos troupes triomphantes sont maintenant en marche jusqu'aux extrémités de la terre pour arracher les racines de la puissance et de la tyrannie de nos ennemis. Ce colosse apeuré croule de toute part. Y a-t-il un Irlandais assez vil pour ne pas épouser dans des circonstances si heureuses les grands intérêts de son pays ? Braves amis, s'il se trouve un tel homme au milieu de vous, qu'il soit chassé du pays qu'il trahit, et que ses biens soient livrés en récompense aux hommes généreux qui savent se battre et mourir !

Irlandais, rappelez-vous les récentes défaites que les Français ont infligées à vos ennemis ; rappelez-vous d'Honschoote, de Toulon, de Quiberon, d'Ostende ;

souvenez-vous de l'Amérique, devenue libre dès lors qu'elle l'a voulu.

La lutte entre vos oppresseurs et vous-mêmes ne peut être longue.

Union! Liberté! République irlandaise! Tel est notre cri. Marchons. Nos cœurs vous sont dévoués, notre gloire est dans votre bonheur.

Humbert.

La matinée du 23 se passa à transporter les munitions et le matériel militaire des navires vers la ville de Killala. Après s'être occupé du transfert et avoir confié ses prisonniers à Savary, Humbert se soucia de l'ennemi. Il envoya Sarrazin – promu général de brigade pour sa conduite ardente la veille – avec une petite force dans la direction de Ballina pour reconnaître le pays. Ballina, ville de pêcheurs sur la rivière Moy, était aux mains de plusieurs unités de carabiniers et de yeomanry sous les ordres du colonel Thomas Chapman et du major Kerr. La majeure partie de ces troupes avait été dépêchée de Foxford – une localité située encore plus au sud – dès qu'on eut vent de l'arrivée d'Humbert : elle avait effectué tout le trajet de nuit, à marche forcée. Les mouvements de Sarrazin furent si rapides et inattendus qu'il tomba à l'improviste sur un détachement ennemi occupé à nourrir ses chevaux, et réussit presque à l'encercler. Il s'ensuivit un vif engagement, qui se termina par la fuite des Anglais. Après les avoir poursuivis sur deux lieues, Sarrazin, considérant qu'il avait accompli sa mission, retourna au cours de l'après-midi à Killala.

A ce stade, les préparatifs en vue d'une campagne active furent poussés avec la plus grande vigueur. Humbert se proposant de mettre sur pied une armée régulière composée d'Irlandais, il assembla les principaux agitateurs du voisinage, afin d'obtenir leur aide et leurs conseils. Ce fut à ce moment, déjà, qu'il découvrit l'abîme séparant le Français, républicain et libre penseur, de l'Irlandais, patriote et catholique. Humbert, soldat d'une nation qui avait chassé le pape d'Italie, se retrouva, à son grand étonnement, dans le rôle de libérateur potentiel de tout un peuple aux yeux duquel le souverain pontife ne le cédait qu'à Dieu. La situation était aussi déconcertante qu'inattendue, non seulement pour lui, mais pour chacun de ses hommes – enfants de la grande Révolution, ne vouant d'autre culte qu'à la Liberté et à la Raison, pour qui les vieilles religions, sans distinction, faisaient partie d'un système conçu pour l'asservissement de l'esprit et du corps humain. Une pièce de tissu brun carrée avec les lettres I.H.S.[23] pendait au cou de chacun des robustes paysans qui s'assemblaient par centaines devant le château, réclamant des armes pour marcher contre l'ennemi commun. Il s'agissait de scapulaires destinés à leur donner du courage et à les protéger à l'heure du danger. Certains portaient des bannières avec l'effigie brodée de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus, d'autres brandissaient des crucifix destinés à la vénération de leurs compagnons. Tous saluèrent les Français comme des défenseurs de la vraie religion, réclamant la confiscation de toutes les propriétés protestantes. Les plus sanguinaires exigeaient même que l'éradication complète des hérétiques commence sans délai.

23 *Jesus Hominum Salvator.*

Pour Humbert, la situation était extrêmement embarrassante. S'il rejetait les exigences des insurgés, il risquait de perdre leur soutien, dont il avait grand besoin ; mais s'il les acceptait, il violerait les lois de la guerre et s'exposerait ainsi avec ses hommes à la vengeance de l'ennemi en cas de défaite. Il se rappela le refus de Moreau d'obéir au décret sanguinaire du Directoire, ordonnant l'exécution des prisonniers de guerre anglais et hanovriens, et décida d'en faire autant. Les insurgés furent informés dans les termes les plus clairs que toute tentative de faire du mal à un loyaliste entrainerait la punition sommaire du coupable.

S'adressant à ses auditeurs par le truchement d'un interprète, Humbert leur tint en substance ce discours, sur le ton grandiloquent qui convenait dans ces circonstances : « Citoyens, mes frères, comprenez bien que nous sommes des soldats, et non des brigands de grand chemin. Nous sommes venus ici pour nous battre contre les armées du roi d'Angleterre et sauver votre malheureux pays – et non pour faire la guerre à des civils. En France, nous ne reconnaissons aucune religion qui prêche l'intolérance envers une autre. Nous ne croyons pas plus dans votre pape que dans votre église anglicane – Les catholiques et les protestants ne font qu'un à nos yeux. Nous croyons seulement en la justice et en la charité pour toute l'humanité ».

Cette harangue, claire et sans appel, produisit dans l'immédiat l'effet recherché. On entendit des murmures pendant un moment, mais la sagesse prévalut et le recrutement se poursuivit sans autre obstacle. Par un étrange paradoxe, ce sont les prêtres qui, dans un certain sens, firent le plus pour les intérêts français, alors qu'Humbert avait

indirectement critiqué leur mission. Non pas que ces prêtres eussent placé le patriotisme au-dessus de leurs préjugés religieux : l'attitude des envahisseurs ne pouvait en aucun cas les surprendre, car ils étaient parfaitement renseignés sur le traitement réservé au clergé par la République. Au fond de leur cœur, ces serviteurs de Rome détestaient les libres penseurs aussi cordialement qu'ils abhorraient leurs compatriotes protestants. Cependant, animés par l'esprit machiavélique de l'Eglise, ils saisirent avidement l'occasion d'annihiler un de leurs ennemis en se servant d'un autre. Du début à la fin, plusieurs d'entre eux usèrent insidieusement de leur influence dans le but d'opprimer, voire même de détruire totalement les « Orangistes », terme appliqué sans distinction à tous les non-catholiques. Sans l'intervention énergique des Français, les massacres de Scullabogue et de Wexford[24] auraient, selon toute vraisemblance, trouvé leurs pendants dans la province de Connaught. Les efforts déployés au début – tout spécialement par les curés de paroisse – pour augmenter le nombre des rebelles, sont indéniables. Leurs services étaient appréciés à leur juste valeur par le commandant français, mais à aucun moment ce dernier ne leur reconnut pour autant le droit de maltraiter ou de piller leurs ennemis sans défense. Pour ne citer qu'un exemple, un prêtre nommé Sweeney, qui s'était joint aux envahisseurs avec un certain nombre de ses paroissiens, vint trouver le lieutenant-colonel Charost pour lui demander de s'approprier la bibliothèque de Monseigneur Stock, car il aimait beaucoup les livres.

24 Deux villes du comté de Leinster où les rebelles commirent les pires atrocités durant le soulèvement de 1798.

– « La librairie de l'évêque », rétorqua Charost sur un ton méprisant, « lui appartient tout autant aujourd'hui que jadis ».[25]

Un autre valeureux représentant de l'Église Militante était le Père Owen Cowley, de la paroisse de Castleconnor, dans le comté de Sligo. A en croire les témoignages de ses victimes, il ne ménagea aucun effort pour faire massacrer en bloc tous les prisonniers anglais retenus à Ballina. Bien qu'il échouât dans ce pieux dessein, il les traita avec la plus extrême cruauté.

Mais nous reviendrons sur cette phase de la campagne dans un autre chapitre. Pour l'instant, il suffit de dire que l'incongruité des divers éléments rassemblés à Killala n'avait d'égale que la nature sans précédent de la situation elle-même. Pour la première fois peut-être dans l'histoire du monde, les passions de factions religieuses antagonistes étaient freinées par l'intervention d'éléments neutres parfaitement athées. Plus extraordinaire encore : moins de deux ans auparavant, beaucoup de ces derniers avaient pris part à une lutte mortelle contre un élément très semblable, pour l'essentiel, aux gens qu'ils venaient maintenant délivrer de l'oppression. Durant la lutte sanglante en Vendée, les troupes de la République avaient trouvé en face d'eux des hommes d'origine celtique et profondément catholiques – des hommes qui abhorraient toute forme de gouvernement qui ne soit sanctifiée par la bénédiction du Saint-Père et de son serviteur, le roi. Maintenant, les rôles étaient renversés : le scapulaire, la bannière de l'Eglise, l'encensoir et le crucifix devaient marcher côte à côte avec le drapeau tricolore de l'athéisme et de la Révolution. La guerre a décidément ses raisons, que la politique ne connait pas !

25 *Récit de ce qui s'est passé à Killala. Par un témoin oculaire.*

CHAPITRE IV

Le théâtre des opérations

État moral des forces anglaises

Engagement près de Ballina

Incidents lors de la prise de cette ville.

Ayant présenté la situation des envahisseurs, penchons-nous à présent sur le théâtre des opérations et sur les dispositions défensives adoptées du côté britannique. A la fin du premier chapitre, on a fait allusion aux soulèvements rebelles dans les comtés de Wexford et de Wicklow et dans la province d'Ulster en mai et juin 1798, et à leur répression sanglante par les troupes royales. Ces troubles avaient abouti à concentrer en diverses parties de ce malheureux pays 150'000 hommes de troupes régulières et de milice, sous le commandement suprême de Lord Cornwallis, le valeureux adversaire de Washington.



Lord CORNWALLIS

Les troupes régulières constituaient la fleur de l'armée anglaise, et avant d'arriver en Irlande, elles avaient servi aux Pays-Bas, en Inde et ailleurs. La milice ou « yeomanry » se composait de volontaires recrutés parmi les protestants – descendants des colons anglais et écossais venus s'installer jadis. Ce corps fut créé à l'automne 1796, à la demande du gouvernement. Conscient que les abus perpétrés chaque jour risquaient d'avoir des conséquences néfastes, ce dernier désirait ériger une digue solide contre la montée de l'indignation populaire. Malgré l'opposition catholique, le Parlement d'Irlande décréta la création d'une force de 20'000 hommes, et ce nombre augmenta à 36'000 avant la fin des six premiers mois. Durant la rébellion, les effectifs de la milice dépassèrent 50'000 hommes de toutes les armes.

Pour ce qui est de la discipline et de la valeur morale de l'armée considérée dans son ensemble, il suffit de citer ici l'opinion de Sir Ralph Abercromby, qui démissionna de son commandement après une courte période pour ne pas être associé à des actes qu'il jugeait indignes d'un soldat. Le 26 février 1798, ce vaillant officier déclara dans un rapport officiel qu'il avait trouvé l'armée dans « un tel état de relâchement et d'indiscipline qu'elle constitue un danger pour toute personne à l'exception de l'ennemi ! » En ce qui concerne le cas particulier de la milice, Lord Cornwallis se prononça en termes cinglants dans une lettre à Lord Portland datée du 8 juillet, soit moins de trois semaines après avoir été nommé Lord Lieutenant d'Irlande :

– « La milice irlandaise est totalement indisciplinée ; pitoyable devant l'ennemi, pour peu qu'il offre une résistance sérieuse, elle se montre d'une férocité et d'une cruauté

extrême envers les malheureux qui tombent en son pouvoir, qu'ils soient armés ou non ; en résumé, le meurtre semble être son passe-temps favori. »

Dans une lettre au général Ross, le Lord Lieutenant déclara en outre que l'Angleterre était engagée dans « une guerre de pillage et de massacre ». Après avoir mentionné des exécutions en cour martiale, il poursuivit en ces termes :

– « Mais tout ceci n'est rien au regard des meurtres innombrables qui sont commis à chaque instant par nos gens sans la moindre forme de procès ».

Rien de ce que peut écrire un historien, aussi impartial soit-il, ne peut avoir le même poids que le témoignage des deux officiers britanniques les plus chevaleresques du moment.

Le premier chef anglais à être informé du débarquement français à Killala fut le major-général John Hely Hutchinson, qui se trouvait dans la ville de Galway avec une force imposante. Sans attendre les instructions de son supérieur, le marquis de Cornwallis, il résolut de marcher vers le nord avec toutes ses troupes disponibles, laissant les autres se débrouiller comme elles pourraient, à la fois contre une éventuelle rébellion et contre un autre débarquement français. Ses forces se composaient de la milice du Kerry, recrutée à Galway, de quelques éléments de la milice de Kilkenny provenant de Loughrea, d'un corps de la milice de Longford originaire de Gort, d'un détachement des *Royal Roxburgh Fencible Dragoons* sous les ordres de Lord Roden, de plusieurs compagnies d'un régiment des Highlands connu sous le nom de *Fraser Fencibles*, de quatre

canons de six livres, et d'un mortier servi par les hommes du *Royal Irish Artillery*.

Ce mouvement de troupes venues du sud se fit presque simultanément avec un autre, plus considérable encore, en provenance de l'ouest. Lord Cornwallis fut informé de l'invasion le 24 août. Avec son énergie habituelle, il prit immédiatement des mesures pour y faire face, en commençant par envoyer le général Gerard Lake à Galway pour conduire les opérations entreprises à cet endroit. Puis, rassemblant toutes les troupes qu'on pouvait prélever à l'est, il se rendit en personne dans le Connaught. Il arriva le 26 à Phillipstown avec le 100ème régiment d'infanterie royale, les 1er et 2ème régiments d'infanterie légère, et les compagnies de flanc-garde des milices de Buck et de Warwick. Deux jours plus tard, l'armée avait déjà atteint le village de Kilbeggan, 44 milles plus à l'ouest – ce qui témoigne de l'endurance des troupes et de la détermination de leur chef. Quant à Humbert, une fois achevés ses préparatifs pour passer à l'offensive, il quitta Killala le matin du 24 août avec la plus grande partie de son armée – si tant est qu'on puisse appeler ainsi sa poignée d'hommes – et partit vers le sud. Son premier objectif était de chasser l'ennemi de Ballina, après quoi il avait l'intention de marcher sur Castelbar, capitale du comté de Mayo, où il avait appris qu'une concentration de troupes était envisagée. En marchant vers l'intérieur, il espérait rallier tous les catholiques à la cause de la liberté irlandaise et ainsi augmenter son faible effectif. En vérité, le résultat des deux premiers jours de recrutement l'avait amèrement déçu : lorsqu'elles comprirent que leurs libérateurs étaient bien décidés à empêcher le pillage des biens protestants, un grand nombre de recrues firent tout simplement défection :

en attendant de voir la suite des événements, elles se tinrent prudemment à distance.

Il ne s'écoula pas longtemps avant que l'avant-garde française aperçoive les troupes anglaises, qui occupaient une situation avantageuse à quelques milles au nord de Ballina. Le major Kerr avait reçu des renforts considérables, dont des cavaliers expérimentés, et s'était avancé hardiment à la rencontre de l'ennemi. Comme les deux fois précédentes, Sarrazin mena les Français à l'attaque. Son détachement se composait de grenadiers (environ 200 vétérans aguerris) et d'un bataillon d'infanterie de ligne. Descendant de cheval, il se plaça en tête de la colonne de pointe, et d'un geste théâtral, calculé pour impressionner ses hommes (car les soldats français ont toujours été impressionnés par des broutilles) ordonna d'avancer au pas de charge.

– « A la baïonnette ! » s'écria-t-il. Comme en écho, ce cri fut repris tout le long de la ligne, et les soldats habillés de bleu s'élancèrent avec leur agilité coutumière sur le sol inégal. Dans un élan irrésistible, ils se jetèrent sur les premiers rangs ennemis. Cependant, le major Kerr était prêt : le feu de peloton rapide mais régulier de la milice et des carabiniers aurait pu tenir en échec les Français – et même leurs valeureux grenadiers – si l'adjudant-général Fontaine n'avait pas contourné les lignes anglaises. Prises à revers, celles-ci essuyaient des volées de balles tirées presque sur leurs arrières. Voyant qu'il risquait d'être encerclé, le major Kerr sonna la retraite, mais celle-ci se transforma en déroute désordonnée lorsque Humbert apparut en personne avec

un détachement du 3ème régiment de chasseurs, monté sur des chevaux pris à Killala.[26]

Lorsque les troupes défaites arrivèrent à Ballina, couvertes de sang et de crasse, cette ville était en proie à la confusion la plus totale. Les habitants se refugièrent tous chez eux : les catholiques par crainte des fuyards, et les protestants par crainte des Français. Un certain Walsh, qui avait été arrêté par le passé parce qu'on le soupçonnait de déloyauté, mais qui avait ensuite été relâché faute de preuves, eut le malheur de se

26 L'auteur de cette description tient à souligner qu'il existe des divergences considérables entre les différents comptes rendus des opérations militaires qui se sont déroulées dans la foulée du débarquement français. Humbert, par exemple, mentionne dans son rapport au Directoire deux accrochages distincts au nord de Ballina, l'un le 6 fructidor (23 août), et l'autre le lendemain, comme on vient de le lire. En revanche, Fontaine parle de trois engagements différents entre la prise de Killala et l'occupation définitive de Ballina. Le premier combat eut lieu lors d'une reconnaissance menée par le général Sarrazin et le capitaine Huet avec un détachement de grenadiers. L'ennemi était « fort de quatre-cent hommes et fut aisément dispersé ». Le second engagement se produisit le 7 fructidor (24 août), et les détails donnés par Fontaine recoupent le rapport d'Humbert. Le troisième engagement eut lieu dans la matinée du 25 sous les murs de Ballina, les forces anglaises se composant de « 1'300 fantassins et 700 cavaliers ! » Ce dernier engagement est de toute évidence le produit de l'imagination fertile de l'auteur. Selon Monseigneur Stock, il n'y eut qu'un seul engagement, qu'il décrit ainsi : « le lendemain matin (23 août), il (Humbert) envoya en direction de Ballina un détachement qui se heurta à des loyalistes en mission de reconnaissance ou de surveillance. Battant en retraite, le détachement mena les loyalistes vers un pont sous lequel était dissimulé un groupe de soldats français commandés par un sergent. D'une volée de balles, ces derniers tuèrent un ecclésiastique qui s'était porté volontaire pour l'occasion, et blessèrent deux carabiniers. L'ecclésiastique était le révérend George Fortescue, recteur de Ballina. Les Français progressèrent vers la ville, dont ils prirent possession durant la nuit. La garnison se retira à Foxford, laissant un prisonnier (un milicien) entre les mains de l'ennemi ». Devant ces divergences, l'auteur a pris le parti d'accepter le rapport officiel d'Humbert comme étant la version correcte, d'autant plus qu'il est corroboré pour l'essentiel par Sir Richard Musgrave, du parti Tory.

faire prendre en train d'inciter ses concitoyens à la révolte. Une fois amené devant le major Kerr, on trouva dans ses poches un ordre d'Humbert l'autorisant à recruter pour le compte de la République irlandaise. Sans autre forme de procès, il fut conduit à une potence sur la place du Marché et pendu haut et court sous les huées de la soldatesque et les appels pitoyables de ses amis[27]. Ce fut le début d'une longue série d'actes de représailles perpétrés par les troupes du roi aux dépens des malheureux rebelles du Connaught. Ces troupes n'en étaient pas à leur coup d'essai : leurs mains avaient déjà trempé dans le sang des insurgés des comtés de Wexford, d'Ulster et d'ailleurs. Ils étaient devenus insensibles à toute notion d'humanité.

Les conséquences immédiates du second engagement au nord de Ballina furent l'évacuation de la ville par les troupes royales, et l'incorporation dans les rangs français d'un autre petit corps de recrues irlandaises. Le corps de bataille d'Humbert se composait donc d'un peu plus de 800 Français et de 1'000 ou 1'500 auxiliaires irlandais. Le reste de l'armée d'invasion, soit 200 hommes du rang et cinq officiers, sous les ordres du lieutenant-colonel Charost, avait été laissé à Killala pour différentes raisons. On en avait besoin sur place pour garder une grande quantité de munitions débarquées par la flottille la veille de son départ pour la France,[28] et aussi pour assurer la sécurité de la population protestante, menacée chaque jour par les plus forcenés des Irlandais Unis. En outre, on craignait qu'une force anglaise partie de Sligo tente de débarquer à Killala afin de couper les communications d'Humbert, si la ville n'était pas protégée convenablement par

27 *Mémoires* de Musgrave, page 577, et *Récit* de Jones, page 289

28 Savary, dans une lettre au Ministre de la Marine rédigée un mois plus tard, déclara que son départ soudain de Killala avait été causé par la crainte d'une tempête imminente.

un corps de troupes disciplinées. Humbert ne se remit pas en marche avant le 25. A trois heures de l'après-midi, il fit mouvement vers le village de Rappa,[29] où il resta jusqu'à deux heures du matin : ce retard était principalement dû aux difficultés rencontrées avec ses nouveaux alliés, qui comme on l'a dit plus haut, n'avaient aucune formation militaire.

Pendant ce temps, Sarrazin avait continué à talonner les Anglais en retraite. L'après-midi de son escarmouche avec Kerr, il pénétra sabre au clair dans les rues désertées de Ballina, à la tête de ses grenadiers et de ses chasseurs. Tandis qu'ils approchaient de la place du marché, ils distinguèrent les contours d'une silhouette suspendue, qui se détachait sur le mur blanc d'un bâtiment. C'était le corps du malheureux Walsh. Lorsque la colonne toute entière eût rejoint, et qu'on eût établi l'identité de l'homme mort, Sarrazin, pris d'une heureuse inspiration, s'approcha de la potence, jeta ses bras autour de la forme inanimée, et déposa un baiser sur le front livide.

– « *Voilà, Messieurs* » s'écria-t-il en se tournant vers les alliés irlandais, « comment nous honorons les martyrs de notre cause sacrée ».

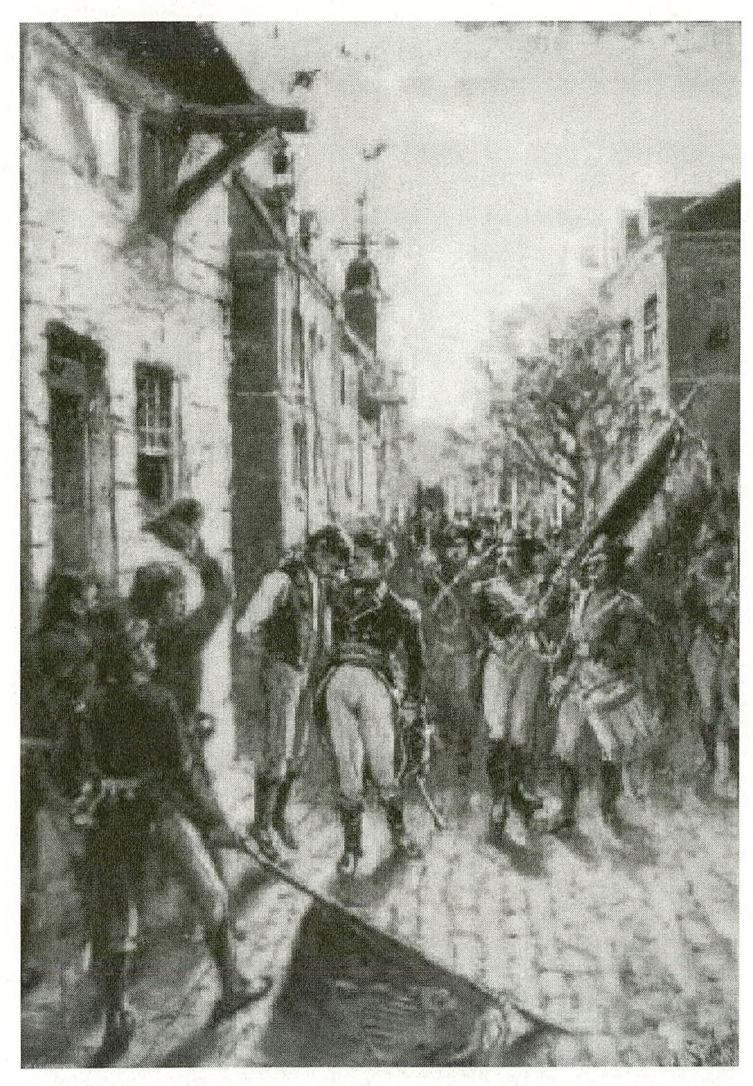
Le major O'Keon traduisit ces paroles dans le dialecte de la région, ce qui déclencha un tonnerre d'applaudissements parmi les personnes présentes, dont les rangs avaient grossi jusqu'à inclure les deux tiers de la population de la ville. En passant devant le corps qui se balançait, chaque compagnie inclinait son fanion et présentait les armes, tandis que les chefs s'approchaient du corps et lui donnaient « l'accolade citoyenne ». Si une telle comédie avait été combinée à l'avance, au lieu d'être

29 *Rapports officiels au Directoire* du général Humbert, datés de Castlebar.

le fruit d'une improvisation avisée, elle n'aurait pu produire un meilleur effet, ni frapper davantage ceux qui en furent témoins.

L'expérience des derniers jours avait appris aux Français que les sentiments religieux des Irlandais locaux étaient profondément enracinés et devaient être respectés. Avec cette faculté d'adaptation aux circonstances si propre aux Français, les envahisseurs décidèrent de tirer le meilleur parti profit possible de ces sentiments. Aussi, après s'être livré à la petite scène qu'on vient de décrire, Sarrazin donna l'ordre de détacher le corps de Walsh et de le transporter à la chapelle catholique la plus proche. Là, il fut revêtu d'un uniforme français, placé dans un cercueil élégant, et exposé au milieu des cierges allumés et d'une assistance endeuillée portant crucifix et encensoirs. Le tout au son de la « Marseillaise » et du « Ça ira », sans oublier les plaisanteries sacrilèges des soldats français républicains – dont les cibles ne comprenaient heureusement pas la signification.

Les Français ne s'en tinrent pas là dans leurs efforts pour se concilier la partie catholique de la population. Ils jouaient une partie désespérée, et au vu de l'enjeu, ils étaient prêts à tout ce qui pourrait favoriser sa coopération active – sauf bien sûr à accéder aux demandes de persécuter les protestants. A la demande du commandant en chef, O'Keon monta sur une tribune située sur la place du marché de Ballina et raconta à la foule assemblée, en langue irlandaise, l'histoire fort intéressante que voici : une nuit, dit-il, il rêva que la sainte Mère de Dieu venait à son chevet et lui contait l'histoire des souffrances et des malheurs de l'Irlande. Ceci fait, elle l'appela à se lever, à rentrer au pays, et à se battre pour la liberté de l'Irlande. L'orateur déclara qu'au début, il considéra cette apparition comme un simple rêve ne méritant pas qu'on s'y arrête ; mais quelques nuits plus tard, la visite se répéta.



« Sarrazin, pris d'une heureuse inspiration, s'approcha de la potence, jeta ses bras autour de la forme inanimée, et déposa un baiser sur le front livide »

Cette fois, elle gémit sur la condition de sa patrie avec des accents encore plus mélancoliques, et le pressa une fois de plus de rentrer au pays. N'ayant toujours pas tenu compte de cet avertissement, l'orateur reçut une troisième visite. En l'occurrence, son hôte céleste ne se fit plus seulement entendre, mais aussi sentir, en lui administrant une forte claque sur l'oreille. Maintenant convaincu que l'ordre de la Madone devait être pris au sérieux, O'Keon prit contact avec le Directoire et le persuada d'entreprendre cette expédition ! Il assura ses auditeurs irlandais que le succès de l'entreprise ne faisait aucun doute, puisque la Sainte Vierge l'avait elle-même recommandée et qu'elle n'abandonnerait jamais ses dévoués fidèles.[30] Le discours d'O'Keon fut accueilli avec transport par les paysans crédules, dont aucun ne semble avoir eu le moindre doute sur sa véracité.

Humbert entra dans Ballina le dimanche 26, tôt dans la matinée, avec le gros de ses troupes, mais n'y resta que très peu de temps. Dans le courant de la matinée, des paysans apportèrent la nouvelle que les forces ennemies à Castlebar augmentaient d'heure en heure. Le général Hutchinson était arrivé sur place, dirent-ils, avec sa division de Galway, et il recevait constamment des renforts.[31] Ce n'était donc pas le moment de tergiverser. Après quelques heures de repos, le général français, avec toutes ses forces, quitta Ballina pour se rendre dans la capitale du Mayo. Il était trois heures de l'après-midi, et des nuages menaçants s'accumulaient à

30 *Mémoires* de Musgrave, page 583.

31 Ces renforts incluaient les troupes mentionnées par Cornwallis dans sa lettre du 25 août au duc de Portland. « Plusieurs régiments », écrivit-il, « faisaient mouvement du sud-est de l'île vers le Connaught avant que la nouvelle du débarquement français ne nous parvienne ».

l'horizon. Tout paraissait triste et sombre : non seulement les cieux et le paysage, mais aussi ce que l'avenir réservait aux centaines d'hommes en marche.



« Tout paraissait triste et sombre : non seulement les cieux et le paysage, mais aussi ce que l'avenir réservait aux centaines d'hommes en marche »

CHAPITRE V

Le théâtre des opérations

Marche pénible des Français et des Irlandais

Scènes dans Castlebar

La bataille

Panique et fuite des Anglais.

Le théâtre des opérations d'Humbert se trouvait dans l'une des régions les plus pittoresques d'Irlande. A l'écart du reste du pays, peu fréquentée par les visiteurs, son relief accidenté n'avait pas changé depuis des siècles. Ses caractéristiques physiques étaient des plus variées : des hauteurs rocheuses et des falaises escarpées, couvertes de buissons denses et de bruyère, alternaient avec des plaines verdoyantes, sur lesquelles paissait du bétail bien nourri. Les rives de la rivière Moy, qui se déverse dans la baie de Killala, avaient connu bien des épisodes de l'histoire ancienne de l'Irlande, et les vestiges d'un passé glorieux étaient visibles partout. Entre Killala et Ballina, les ruines romantiques des abbayes de Rosskerk, Belleek et Moyne – thèmes de bien des ballades – témoignaient de la grandeur artistique et architecturale d'une époque qui n'avait pas connu les chaines de l'oppression. Bref, la nature et l'histoire s'étaient unies pour imprégner de poésie toute l'atmosphère de cette région si profondément celtique de l'île Émeraude.

Deux routes mènent de Ballina à Castlebar. L'une d'elles longe presque la rivière Moy jusqu'à la ville de Foxford, après quoi elle se dirige vers le sud-ouest. C'était la route qu'empruntaient habituellement les voyageurs. L'autre part de Ballina vers l'ouest, décrivant un itinéraire sinueux autour du Lough Conn, connu pour la majestueuse beauté de ses rives rocheuses. Dans la ville de Crossmalina[32], cette route oblique brusquement vers le sud et traverse les montagnes de Fanogue, passant à l'ombre du Mont Nephin, dont la masse imposante culmine à 2'000 pieds. A un endroit appelé Barnageehy, elle se transforme en un étroit défilé

32 Note du traducteur : l'orthographe moderne est Crossmolina.

qui, à condition d'être bien défendu, pourrait repousser les assauts d'un nouveau Xerxès. Après avoir parcouru depuis Crossmalina environ quinze milles en ligne droite vers le sud, on arrive à Castlebar, dans une plaine près d'un grand lac. Capitale du comté, elle est le point de convergence de nombreuses routes et voies importantes. Près de la ville coule une petite rivière, qu'on franchit par un pont de pierre de construction ancienne. Le nom de Castlebar dérive de la forteresse de la famille De Burgh, depuis longtemps en ruines. À l'époque de Cromwell, Sir Henry Bingham tenait le château au nom du Parlement. Après avoir été assiégé par Lord Mayo en 1641, il capitula avec des conditions favorables mais celles-ci furent violées sans scrupule, et il fut passé au fil de l'épée avec toute la garnison. Cette trahison fut vengée douze ans plus tard aux dépens du fils de Mayo, Sir Theodore Burke, qui périt sous la main du bourreau. A l'époque de notre récit, Castlebar était une cité assez prospère d'environ 3'000 habitants, sans compter les militaires. Elle possédait une solide prison en pierre, un tribunal, ainsi que les bureaux qu'on trouve habituellement dans la capitale d'un comté, le tout situé autour d'une place au centre de la ville. Sa longue rue principale coupait des rues plus petites et plus étroites, convenant parfaitement aux combats urbains.

L'armée anglaise de Galway, sous les ordres des majors-généraux Hutchinson et Trench, atteignit Castelbar tard dans la nuit du 24 août. Pendant ce temps, le brigadier-général Robert Taylor, commandant de la garnison de Sligo, s'était approché depuis le nord-est avec une force considérable. Lorsqu'il entra à Foxford, il trouva des ordres écrits d'Hutchinson lui prescrivant de rester là et d'y attendre les Français, qu'on s'attendait à voir emprunter cette route de

préférence à celle qui passe à Barnageehy. Bien qu'Hutchinson fût un officier capable et populaire parmi ses hommes, l'armée avait atteint un tel degré de démoralisation que les préparatifs pour faire face aux envahisseurs se heurtèrent aux plus grandes difficultés. Des rixes et des querelles éclataient sans cesse entre les troupes régulières et la milice, et même l'abus de boissons alcoolisées ne semble pas avoir été rare. Ces incidents lamentables culminèrent dans la soirée du dimanche 26, après que le principal détachement de la milice de Longford eut fait son entrée en ville. Les hommes bivouaquaient sur l'herbe, mangeant du pain et du fromage, lorsqu'une balle tirée d'une fenêtre voisine tomba parmi eux. Il s'ensuivit immédiatement un incroyable tumulte.

– « Dans les ténèbres de la nuit », écrivit un témoin oculaire, « voilà quatre mille soldats fous furieux en ville ! La clameur des passions enflammées se fit entendre. Les armes s'entrechoquèrent et les vitres volèrent en éclats, tandis que les hommes fous de rage criaient vengeance à l'encontre du coupable. Le général cria à l'officier commandant les troupes (le capitaine Chambers) de se tenir dans la rue jusqu'à ce que le calme revînt. Celui qui avait tiré le coup de feu s'enfuit lorsqu'il se rendit compte que la ville risquait d'être détruite par sa faute. On m'a dit que si le calme n'était pas immédiatement revenu, le général aurait fait amener un canon pour prendre la rue en enfilade et la balayer avec de la mitraille ; mais gloire soit rendue au Prince de la Paix ! Il nous donna une rue silencieuse en dix minutes. »[33] :

L'auteur de cette description était un habitant âgé de Castlebar, connaissant parfaitement la région, qui en

33 *Récit* de Jones, page 290.

fit une carte détaillée dans la nuit du 26 et l'envoya au général Hutchinson. Il hébergeait alors chez lui le capitaine Chambers, l'un des rares authentiques héros de l'armée royale. Pour illustrer la mentalité dévote de la plupart des protestants à cette époque, il peut être intéressant de citer l'anecdote suivante, du même auteur :

– « Un peu avant l'aube (du 27 août) », dit-il, « ma femme me dit : 'J'ai vu en rêve une bataille dans la rue, et des drapeaux – l'un vert, et l'autre d'une couleur différente'. Nous décidâmes alors de consulter la Bible.

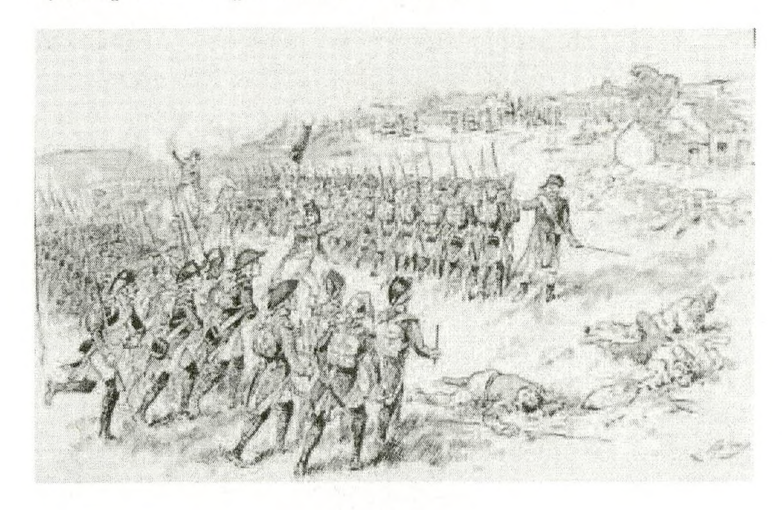
- Au sujet de notre armée, j'ai d'abord ouvert le Livre 2 des Rois, chapitre VII, verset 7 : *'Alors ils se levèrent et prirent la fuite au crépuscule, abandonnant leurs tentes et leurs maisons, laissant même le camp en l'état, et ils s'enfuirent pour sauver leur vie.'*
- Au sujet de notre pays, j'ai ouvert ensuite Jérémie, chapitre V, verset 15 : *'Voici, je fais venir de loin une nation contre vous, maison d'Israël, dit l'Éternel ; C'est une nation forte, c'est une nation ancienne, une nation dont tu ne connais pas la langue, et dont tu ne comprendras point les paroles.'*
- Au sujet de notre roi, j'ai ensuite ouvert le Livre des Psaumes, chapitre LXI, verset 7 : *'Qu'il reste sur le trône éternellement devant Dieu ! Fais que ta bonté et ta fidélité veillent sur lui !'*
- Au sujet de ma femme et de moi-même, j'ai terminé par Jean, chapitre XIII, verset 7 : *'Jésus lui répondit : ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt.'*

Je conclus de tout cela que nous perdrions *cette* bataille, mais que le roi et la Constitution seraient maintenus».

Malheureusement pour les armes de l'Angleterre, le général Hutchinson n'était pas destiné à mener les troupes du roi lors de la bataille à venir. Le samedi soir, entre dix et onze heures, le général Lake, l'homme qui avait fait exterminer sans pitié des milliers de patriotes dans le comté de Wexford, fit son entrée à Castlebar avec son état-major et prit le commandement de l'armée. A peine était-il arrivé, que des désaccords s'élevèrent entre Hutchinson et lui.[34] Hutchinson, en proie à une forte fièvre, n'en avait pas moins pris le temps d'étudier en détail la topographie des lieux, inspectant chaque pouce de terrain dans un rayon de plusieurs milles. Il en avait tiré un plan d'opérations très bien conçu qui, à en croire les défenseurs de l'honneur anglais, n'aurait fait qu'une bouchée d'Humbert et de sa maigre troupe. Lake, cependant, appartenait à cette classe d'Anglais, hélas très nombreuse, qui éprouve le plus profond dédain à l'égard des étrangers de toutes origines, y compris notamment les Français. Il avait été élevé depuis l'enfance dans la certitude qu'un soldat anglais valait au moins deux Français, trois Espagnols, quatre Hollandais, et un nombre incalculable de sauvages. Sa participation aux campagnes peu glorieuses livrées aux Pays-Bas contre la France révolutionnaire ne semble pas avoir sérieusement entamé cette belle illusion. C'était pourtant un soldat expérimenté, entré dans l'armée à l'âge de quatorze ans, qui s'était distingué en Allemagne durant la Guerre de Sept ans, puis en Amérique sous les ordres de Cornwallis. Intraitable sur le règlement,

34 *Histoire de la Rébellion,* par le révérend J. Gordon

ce membre du parti Tory détestait cordialement tous les rebelles. C'est pourquoi le Cabinet britannique l'avait choisi pour succéder à Abercromby, au caractère modéré et humain. Lors de la répression du soulèvement du Wexford, il n'avait pas manqué de donner libre cours à sa haine passionnée de la révolution sous toutes ses formes, comme en témoignaient les milliers de foyers dévastés et de familles ayant perdu un père ou une mère.



Castlebar

Quand on apprit au quartier-général anglais de Castlebar que l'armée d'Humbert, partie de Ballina, comptait moins de huit cent soldats en dehors de ses alliés irlandais, Lake écarta avec dédain les cartes et les plans d'Hutchinson. Les *Fox Hunters* de Lord Jocelin, déclara-t-il, suffiraient à venir à bout d'un adversaire aussi insignifiant, même si Taylor n'avait pu se maintenir à Foxford. Les *Fox Hunters* étaient un corps de cavalerie légère rattaché à celle de Lake, qui s'était

distingué dans le « Curragh of Kildare », peu de temps auparavant, en massacrant traitreusement de sang-froid un corps entier de prisonniers rebelles. Les malheureux ne s'étaient rendus qu'à la condition expresse de garder la vie sauve.

Pendant ce temps, l'armée du général Humbert avançait lentement mais sûrement vers Castlebar. Le général français avait été informé par le père Conroy, prêtre d'Adergool, de l'existence de la route de Barnageehy, et avait résolu de l'emprunter au lieu de passer par Foxford. Mais pour induire les Anglais en erreur, il fit d'abord marcher son armée pendant quelque temps en direction de Foxford, puis, à la tombée de la nuit, la fit brusquement obliquer à droite et se diriger vers Crossmalina. Le père Conroy rendit un autre service important à Humbert. Apprenant qu'un nommé William Burke avait été dépêché au chef anglais avec des renseignements sur la route empruntée par les Français, il rattrapa le messager et le fit revenir sur ses pas puis prêter le serment des Irlandais Unis. Conroy et Burke furent tous deux pendus par la suite à Castlebar, après avoir été condamnés par une cour martiale anglaise.

L'armée dut endurer bien des épreuves durant sa marche à travers les Monts Fanogue. De fortes pluies avaient rendu les routes presque impraticables, et lorsque les hommes ne trébuchaient pas sur des rochers ou des ornières, ils s'enfonçaient jusqu'aux genoux dans le terrain marécageux. Les deux canons et les fourgons de munitions, tirés par des chevaux de ferme, ralentissaient sérieusement la marche à cause de la boue gluante. De fait, les pauvres bêtes furent bientôt totalement épuisées, et il fallut les remplacer par des paysans irlandais, qui s'acquittèrent de cette corvée dans la bonne humeur. L'affût d'un des canons se brisa, ce qui retarda la marche de l'armée

de quelques heures. Et pourtant, ces hommes fatigués mais déterminés ne donnaient aucun signe de fléchissement. Les Français avaient surmonté de plus grands obstacles au cours de leurs campagnes précédentes, et n'avaient jamais connu la défaite. Ils fredonnaient des airs patriotiques pour se donner du courage, et échangeaient des compliments avec leurs camarades irlandais, dont certains suscitaient une gaieté bon enfant par leurs mouvements maladroits et leurs vains efforts pour prendre un air martial. Durant tout le trajet, aucun incident ne vint troubler les relations harmonieuses entre les alliés, pourtant si différents par leurs idées et leur tempérament.

A l'aube, la colonne émergea du col de Barnageehy et descendit dans la vallée. Un milicien protestant, qui se rendait à sa ferme dans les environs, aperçut une colonne d'uniformes bleus dans le lointain. Atterré, il se précipita à Castlebar avec cette information. Les chefs anglais ne le crurent pas, tant ils étaient persuadés qu'Humbert était passé par Foxford. Toutefois, pour en avoir le cœur vraiment net, le général Trench partit lui-même en reconnaissance, accompagné de quelques dragons. Le petit groupe parcourut trois milles vers le nord, avant d'essuyer les coups de feu de sentinelles françaises. Le doute n'était maintenant plus permis : les Français arrivaient bel et bien, et rapidement en plus ! Les cavaliers éperonnèrent leurs montures et revinrent au galop à Castelbar, dans le même état d'esprit que le milicien.

A peine étaient-ils arrivés que la quiétude du matin fut brisée par le tocsin, la sonnerie du clairon, les cris et les vociférations de la soldatesque excitée. Conscient de la gravité de la situation et de sa propre impuissance, le général Lake donna carte blanche à Hutchinson pour disposer les troupes en ordre

de bataille. Hutchinson dépêcha aussitôt des estafettes aux différents chefs de division pour leur ordonner de marcher vers le Mont Burren, hauteur située à l'extrémité nord-est de la ville, choisie la veille comme point de rassemblement en cas d'alerte. Nul ne s'attendant à l'arrivée des Français, il y eut d'abord beaucoup de confusion. Cependant, au bout d'une heure l'ordre commença à être rétabli. Lorsque le soleil émergea au-dessus des collines à l'est, l'armée anglaise, forte d'environ 6'000 hommes et 18 canons, présentait un spectacle imposant, rangée en ordre de bataille et prête à affronter l'ennemi.

Il convient de souligner que ce calcul des forces anglaises présentes à Castlebar repose sur des sources particulièrement fiables. Il est vrai que l'effectif des forces loyalistes est estimé par le général Hutchinson à « 1'600 ou 1'700 cavaliers et fantassins, ainsi que 10 pièces de canon et un obusier» dans la déclaration officielle qu'il fournit un mois plus tard à Lord Cornwallis[35]. De toute évidence, son témoignage est considéré comme parfaitement fiable par James Froude et les quelques autres historiens anglais qui ont daigné prêter attention à l'affaire du 27 août 1798. Mais si on peut accorder quelque crédit au récit de Sir Richard Musgrave sur cette bataille – certainement le plus détaillé dont nous disposions – l'estimation d'Hutchinson est très en-deçà de la vérité. En tant que loyaliste, Musgrave s'abstient soigneusement de citer le moindre chiffre; mais comme il cite la liste des différents régiments d'infanterie présents sur le terrain, il est relativement facile d'estimer leur effectif. En prenant en compte l'hypothèse la plus basse, celui-ci devait s'élever au moins à 5'000 hommes. Francis Plowden, autre source contemporaine des faits, également loyaliste mais

35 Cette déclaration figure dans la *Correspondance du Marquis de Cornwallis*.

d'une toute autre ouverture d'esprit que Musgrave, déclare que l'armée de Lake était forte « d'un peu moins de 6'000 hommes », y compris la cavalerie, ce que confirment de nombreux acteurs de cet épisode aussi bref que sanglant.[36]

Un milicien de l'armée de Lake écrivit ces lignes à son frère, à Castlebar :

– « La progression soudaine d'une poignée d'hommes jusqu'au cœur de l'île illustrait parfaitement à mes yeux les paroles de Salomon, selon lesquelles 'les courses ne sont pas remportées par les plus rapides, ni les batailles par les plus forts'. Ainsi, ce que 6'000 hommes ne purent accomplir à Castlebar, cinq compagnies de flanc-garde et quelques cavaliers en furent capables à Ballinamuck ».[37]

Le témoignage de l'évêque Stock, tout aussi fiable, va dans le même sens :

– « Le gros des forces ennemies avait à peine quitté Killala lorsqu'un capitaine de carabiniers nommé Grey se présenta à Castlebar avec un drapeau de parlementaire. Il prétendait vouloir s'informer au sujet d'un officier qui avait été blessé et capturé à Ballina, mais son véritable but était d'évaluer la force de l'armée ennemie. Dès qu'il s'en fût rendu compte, le capitaine Grey nous pria de ne pas nous

36 Voici ce que Plowden note au passage : « Quelle humiliation pour l'éclat et la puissance des armes britanniques si on songe à tout ce qu'un détachement insignifiant, composé de 1'100 fantassins français, a pu réaliser dans un royaume fort de 150'000 hommes sous les armes : non contents d'avoir mis en déroute une armée de 6'000 hommes prête à affronter les envahisseurs, ils se sont aussi ravitaillés en munitions dans nos magasins, se sont emparés de plusieurs de nos villes, etc. »

37 *Récit* de Jones, page 326.

inquiéter car une armée trois fois supérieure en nombre les attendait de pied ferme à Castlebar ».

Le capitaine (ou lieutenant) Grey retourna à Castlebar le samedi 25,[38] soit bien avant que le dernier renfort atteigne la ville. Pour faire court, l'armée de 800 hommes commandée par Humbert – il n'y a pas lieu d'y ajouter le contingent irlandais, pour les raisons qu'on verra plus loin – se trouva opposée à des forces presque huit fois supérieures en nombre.



Général John Hely HUTCHINSON

38 Déclaration du général Hutchinson, 21 septembre 1798.

Que le général Hutchinson, dont la conduite durant tout l'engagement mérite par ailleurs tous les éloges, ait délibérément déformé les faits, est peut-être excusable s'il estimait de son devoir, en tant qu'officier de sa Majesté, de protéger la réputation des armes de l'Angleterre. Bien qu'ils ne soient liés à aucun devoir de ce type, les historiens britanniques se sont bornés à suivre la coutume traditionnelle de flatter le chauvinisme exagéré de leurs compatriotes. L'Anglais moyen traverse la vie avec la certitude sublime que sa patrie est supérieure à toutes les autres nations. Non content de la domination incontestée de son pays sur les océans et sur le commerce, il voudrait aussi que ses prouesses militaires éblouissent toute la création. Cette lubie est tellement ancrée dans son esprit que des escarmouches insignifiantes sont présentées dans l'histoire anglaise comme des batailles importantes, et que de médiocres capitaines sont élevés au même rang que des César ou des Alexandre. Maida[39] est mise sur le même plan qu'Austerlitz, et Wellington placé au-dessus du grand Napoléon, alors qu'il ne risqua jamais une bataille sans avoir toutes les chances de son côté. Cette vantardise creuse et arrogante se retrouve aussi bien dans la plupart des œuvres historiques anglaises que dans les propos des nombreux Anglais ultra-chauvins. Mais cette vanité ne serait rien si la vérité n'était pas constamment sacrifiée sur son autel. Le chauvinisme et le mensonge prospèrent sur le même terreau !

Les Anglais à Castlebar étaient rangés sur trois lignes disposées d'est en ouest au sommet de la colline. Ils dominaient

39 Une escarmouche insignifiante et indécise qui eut lieu le 4 juillet 1806 en Calabre. Elle est présentée comme une grande victoire dans les annales de l'histoire anglaise.

un léger repli de terrain, que tout attaquant venant du nord devait nécessairement franchir. La première ligne se composait de différentes unités, dont la milice de Kilkenny, une partie du 6ème régiment d'infanterie sous les ordres du major McBean, et un détachement des *Prince of Wales' Fencibles*. Elle incluait aussi une partie de l'artillerie, dont deux canons servis par des hommes du *Royal Irish Artillery* sous les ordres du capitaine Shortall, un officier expérimenté. Le capitaine Shortall prit position auprès de ces deux canons en avant de la ligne, le régiment de Kilkenny étant placé à sa droite et l'artillerie de Kilkenny à sa gauche. Ces deux unités étaient disposées parallèlement à Shortall, mais en étaient séparées par une route. La seconde ligne se composait de ce qu'on pourrait appeler la fleur de l'armée : les *Fraser Fencibles* – des Highlanders écossais arborant leurs tartans, plaids, et plumes, qui avaient combattu avec bravoure durant la rébellion sans ternir l'éclat de leurs armes par des actes de cruauté sauvage. Les *Fraser* étaient soutenus par un détachement de la milice de Galway, disposé comme eux en lignes irrégulières de façon à occuper entièrement les sommets de la position britannique. Plusieurs compagnies de la milice de Longford occupaient la vallée sur la gauche de l'éminence tenue par les troupes de Kilkenny.

Cependant, la principale force de l'armée de Lake résidait dans sa cavalerie, qui comptait dans ses rangs certaines des meilleures troupes du roi. Parmi elles figuraient la cavalerie légère de Lord Jocelin, déjà mentionnée pour sa perfidie et sa cruauté à Kildare ; le 6ème régiment de carabiniers ; le 23ème *Light Dragoons* ; la cavalerie des *Roxborough Fencibles*

de Lord Roden, et plusieurs escadrons de milice montée.[40] Le gros de cet imposant corps de cavalerie occupait un vaste espace à l'arrière de la première ligne, Lake ayant apparemment prévu de les lancer sur l'ennemi dès que le feu de l'artillerie et de la mousqueterie aurait semé la confusion dans ses rangs. Parmi les officiers commandant les forces du roi, un bon nombre de nobles anglais et anglo-irlandais comptait bien se donner du bon temps en tirant les sans-culottes comme des lapins et en pendant les « croppies ».[41] Face à un ennemi épuisé par quinze heures de marche forcée, et compte tenu de l'écrasante supériorité numérique des Anglais et du choix de leur position, ils ne pouvaient concevoir une autre issue !

Lorsque le général Humbert et son état-major arrivèrent vers huit heures en vue des lignes britanniques et qu'ils virent les hauteurs couvertes par les uniformes rouges des troupes régulières et de la milice, ils conclurent en leur for intérieur que la partie était perdue d'avance. D'un coup d'œil, ils se rendirent compte que la seule chance de succès sur laquelle ils avaient compté, à savoir surprendre l'ennemi, s'était envolée. A présent, rien ne pouvait plus compenser la supériorité numérique de ce dernier, ni sa position quasiment inexpugnable. Humbert décida que s'ils devaient succomber, il sauverait au moins l'honneur de son drapeau ; en conséquence, il prit immédiatement ses dispositions pour donner l'assaut. Il forma d'abord une colonne composée d'Irlandais insurgés et les envoya en avant pour enfoncer

40 *Relation personnelle* de C. H. Teeling, page 216.
41 « Croppy » était un terme péjoratif utilisé par les troupes royales pour désigner les rebelles. Il trouve son origine dans la coutume des rebelles de couper leurs cheveux ras.

les avant-postes anglais et commencer l'attaque de la première ligne d'artillerie. Le général Sarrazin et ses grenadiers venaient juste derrière les Irlandais. Les avant-postes furent rapidement liquidés ; dans l'euphorie de ce succès facile, les naïfs paysans, dont beaucoup étaient revêtus d'uniformes français, s'élancèrent fougueusement vers les canons anglais. Ceux-ci demeurèrent parfaitement silencieux jusqu'à ce que les assaillants ne soient plus qu'à une quarantaine de mètres. Au signal du capitaine Shortall, les canonniers ouvrirent le feu. Le passage des boulets coupa littéralement en deux la tête de la colonne d'attaque, laissant un sillon jonché de morts et de mourants. Les survivants furent submergés par la terreur : issus de régions reculées, la plupart d'entre eux n'avaient probablement jamais entendu la détonation d'un fusil, et encore moins assisté aux effets d'un tir d'artillerie. Tournant les talons, ils redescendirent de la montagne dans la confusion la plus totale, et ne prirent plus aucune part à la bataille de Castlebar.

C'était maintenant au tour des Français d'affronter le feu de Shortall. Les grenadiers de Sarrazin, imperturbables malgré la fuite précipitée de leurs alliés, gravirent la pente d'un pas assuré, baïonnette au canon, et s'approchèrent du centre de la ligne anglaise. Au même moment, un bataillon d'infanterie de ligne fit mouvement vers la gauche anglaise. Les mouvements des Français étaient favorisés par la configuration particulière du terrain, entrecoupé de murs de pierres et de haies élevées, qui leur procuraient un excellent abri contre la mousqueterie ennemie. Néanmoins, la première attaque de Sarrazin se solda par un échec. L'artillerie anglaise, magnifiquement servie, fit à nouveau son office. Messager de mort, l'un des boulets de Shortall traversa de

part en part le bataillon d'infanterie. Se voyant en difficulté, ce dernier se mit à couvert dans une petite maison à proximité. Les grenadiers firent alors demi-tour et coururent porter secours à leurs frères d'armes sous le feu de la mousqueterie et de la mitraille. Après cela, les assaillants battirent en retraite en redescendant la pente, laissant de nombreux morts et blessés derrière eux. Un très bref intervalle s'écoula avant la prochaine attaque. Les Français s'efforcèrent cette fois de neutraliser la précision des tirs ennemis en poussant du bétail devant eux. Cependant, les pauvres bêtes qui survécurent à la première salve furent complètement terrorisées et se répandirent dans les rangs de ceux-là même qu'elles étaient censées protéger, semant un désordre quasi irrémédiable.

Jusque-là, la fortune n'avait pas été favorable aux assaillants : cependant, cette circonstance même fit naître une lueur d'espoir dans l'esprit d'Humbert. Face à l'inertie des Anglais, qui négligeaient d'exploiter leur avantage, il acquit la conviction que ces derniers étaient mal commandés. Le moment était donc venu de risquer un coup audacieux – rien de moins qu'une attaque générale sur toute la longueur de la ligne ennemie ! Pour cela, il fallait allonger la ligne française jusqu'à ce qu'elle déborde l'aile gauche de l'ennemi. Sur un ordre, les robustes petits Français se déployèrent à partir du centre avec rapidité et précision, comme à la parade. Lorsqu'ils repartirent à l'attaque, les Anglais contemplèrent avec surprise la longue et mince ligne bleue gravissant la pente escarpée, dont l'effectif total ne dépassait pas cinq cent baïonnettes ! Une troupe aussi insignifiante allait-elle

vraiment défier toute la ligne anglaise ? Une telle audace était à peine concevable.[42]

Ce fut un moment critique. Un effort coordonné des Anglais leur aurait probablement donné la victoire. Au lieu de quoi, l'infanterie en soutien des canons sembla perdre la tête. Sans attendre que l'ennemi soit parvenu à portée de tir, ils commencèrent à tirer de façon décousue et inefficace. Aucun ordre ne venait du général commandant l'armée, et le magnifique corps de cavalerie restait inactif. Les seuls qui semblaient savoir en quoi consistait leur devoir, et qui s'en acquittèrent effectivement, étaient les Highlanders postés derrière des buissons sur la gauche anglaise, ainsi que l'artillerie. Percevant le manque de cohésion au sein des troupes anglaises, Sarrasin fit sonner le pas de charge et les Français s'élancèrent vers les haies situées immédiatement à l'avant de la ligne ennemie. Profitant de cet

42 Les descriptions contemporaines de l'état physique et moral des forces en présence forment un contraste intéressant. A propos des Français, Monseigneur Stock écrit ceci : « les troupes qui ont accompagné Humbert joignaient à un degré surprenant l'intelligence, l'activité, la sobriété et la patience à la discipline la plus exacte ; et pourtant, si on excepte les grenadiers, leur aspect ne présentait rien de remarquable. La plupart étaient de petite taille, leur teint était pâle et blafard, leurs vêtements usés jusqu'à la corde. Aux yeux d'un observateur superficiel, ils auraient semblé presque incapables de supporter la moindre épreuve. Et pourtant, on voyait qu'ils pouvaient se contenter de vivre de pain et de pommes de terre, de boire de l'eau, et de dormir tout habillés sur le pavé, sans autre abri que la voûte céleste ».
A propos des hommes de Lake, le sous-secrétaire à l'Irlande mentionne dans une lettre à William Wickham, datée du 31 août 1798, que ce sont « de beaux régiments en apparence, des hommes bien entraînés, suffisamment forts, jeunes, agiles et compétents pour se mesurer à n'importe quelles troupes ».
Correspondance du Marquis de Cornwallis, page 393.

abri, ils continuèrent à progresser en corps séparés, lançant leurs cris de guerre et tirant aussi rapidement qu'ils pouvaient recharger. Tandis qu'ils s'approchaient, la confusion devint palpable dans les rangs anglais. L'artillerie continuait à cracher de la mitraille et des boulets, mais le feu de l'infanterie avait faibli. Maintenant que les soldats de la République étaient tout proches avec leurs baïonnettes mortelles, les guerriers de Sa Majesté sentirent leurs cœurs flancher. Quelqu'un s'écria que les Français attaquaient sur les flancs, et d'un seul coup toute l'infanterie anglaise hésita, rompit ses rangs, et recula en toute hâte. Troupes régulières, miliciens et *Fencibles* confondus, tous battirent en retraite, laissant derrière eux le major Alcock, gravement blessé, et beaucoup d'autres, morts ou mourants. Les hommes de Sarrazin firent donner l'artillerie sur la droite de la position ennemie, tandis que le chef de bataillon Ardouin attaquait les Fraser et les troupes de Galway par la gauche. Shortall avait déjà perdu ses meilleurs soldats, mais au lieu de reculer à son tour, il retroussa ses manches et défendit lui-même un des canons. Un officier français se précipita vers lui et tira un coup de feu qui manqua sa cible. Il dégaina alors son épée mais l'intrépide Anglais, adepte du noble art de la boxe comme beaucoup de ses compatriotes, se servit de ses poings et renversa son adversaire. Il monta ensuite sur son cheval et s'éloigna avec le calme et le sang-froid dont il avait fait preuve tout au long de cet engagement.

Le comportement étonnant de l'infanterie sur la droite anglaise, et la capture des canons de Shortall, firent une telle impression sur le général Lake qu'il ordonna de façon précipitée de battre en retraite, malgré l'opposition

d'Hutchinson.[43] Cet ordre était superflu. L'armée anglaise n'était déjà plus qu'une masse confuse. L'infanterie, l'artillerie et la cavalerie, en proie à une panique indescriptible, se ruaient vers l'arrière, sans écouter les exhortations de leurs officiers. Les splendides cavaliers dont la tenue écarlate et dorée, la buffleterie, les perruques poudrées et les visages bien rasés avait fait l'orgueil de bien des revues, présentaient maintenant un triste spectacle tandis qu'ils éperonnaient leurs montures dans une fuite éperdue. Tuer des prisonniers de sang-froid était une chose, mais affronter un ennemi discipliné en était une autre ! La première de ces deux sortes d'occupations les avait rendus inaptes à la seconde. C'est ainsi qu'ils fonçaient, tels une meute désordonnée, piétinant tout ce qui se trouvait sur leur passage, ennemi ou ami. Parmi les régiments d'infanterie, ceux de Longford et de Kilkenny étaient les plus démoralisés. Eux aussi s'étaient délectés du sang de leurs malheureux compatriotes, et comme la lâcheté va de pair avec la cruauté, la peur leur donnait des ailes pour fuir. C'est en vain que les comtes de Longford et d'Ormond, leurs chefs respectifs, s'efforcèrent de les rallier : eux aussi furent emportés par le flot. Ormond, le chef de l'ancienne famille irlandaise de Butler, qui était jeune, beau et brave – un véritable preux chevalier des pieds à la tête – se jeta au milieu de ses hommes dans une frénésie de honte et de désespoir. Il les supplia passionnément de se retourner pour affronter l'ennemi. Comme ils ne l'écoutaient pas, il perdit complétement son sang-froid et se mit à donner des coups d'épée à tort et à travers autour de lui, en jurant et en hurlant des imprécations. Après avoir transpercé deux hommes, il quitta les lieux, des larmes de

43 *Histoire de la Rébellion*, Révérend J. Gordon, page 285.

colère ruisselant le long de ses joues. Les miliciens finirent par être regroupés dans un cimetière entouré par un mur épais offrant une bonne protection. Mais même ainsi, ils refusèrent de défendre leur position. Dès que les premiers Français apparurent, ils détalèrent en désordre parmi les pierres tombales, tels des moutons apeurés, et s'enfuirent par la porte de derrière.[44]

Le pont enjambant la rivière Castelbar fut le théâtre d'une affreuse bousculade. Le gros de l'armée anglaise avait convergé vers ce point, et l'étroite structure était bloquée par des canons de campagne, des caissons et des chariots, contre lesquels venait s'écraser la marée humaine, en proie à une terreur panique. C'était chacun pour soi : le malheureux fantassin n'avait d'autre choix que de mourir piétiné sous les sabots des chevaux, ou de plonger dans la rivière en contrebas. Pour ajouter à la confusion, quelques balles atteignirent les fugitifs, et dans leur détresse, ceux-ci tournèrent leurs armes les uns contre les autres. On n'a jamais établi combien d'hommes périrent sur le pont, mais pendant les semaines qui suivirent, la rivière et le lac à proximité rejetèrent des cadavres mutilés en uniforme de l'infanterie de ligne anglaise et de la milice anglo-irlandaise.

Mais la bataille n'était pas terminée. Les combats les plus désespérés restaient à venir. Grâce aux efforts du comte de Granard, du major Thompson, et des capitaines Chambers et Armstrong, un nombre relativement important de soldats fut réuni pour couvrir la retraite de l'armée. S'abritant derrière les haies et les buissons, ils s'efforcèrent d'y parvenir

44 *Correspondance du Marquis de Cornwallis*, page 393.

par des feux de mousqueterie dirigés contre les sans-culottes qui approchaient. Mais ils ne réussirent pas à se maintenir et durent se rabattre vers le pont, où ils prirent position avec un canon. Au même moment, les Highlanders et quelques carabiniers, après avoir été rejetés de l'aile gauche à la pointe de la baïonnette, prirent position sur la grand-place de Castlebar, où le lieutenant Blundell avait été posté avec deux canons tôt dans la matinée. Pour déloger l'ennemi de ces deux endroits, Humbert détacha sa cavalerie de son centre et la dirigea vers la ville, avec de l'infanterie commandée par Sarrazin et l'adjudant-général Fontaine.

Un protestant qui assista à la bataille fournit les détails suivants sur cet engagement :

– « Le colonel Miller, dit-il, se précipita en ville en criant : 'dégagez la rue pour qu'on puisse tirer !' lorsqu'en un instant, tel un barrage qui céderait, des soldats de toutes sortes submergèrent chaque avenue. Un sergent voulait que les femmes se rendent toutes à la caserne, mais la famille du docteur Hennin, celle d'une autre famille, et la mienne, se réfugièrent dans une maison, tombèrent à genoux, et demeurèrent là en prière jusqu'à ce que la ville soit prise ... Il y avait là quatre brave Highlanders qui tiraient vivement au canon sur les Français, mais ils se firent tuer en rechargeant, et la pièce fut retournée contre nos hommes. A présent, la bataille battait son plein dans la rue. Jusque-là, les détonations avaient fait écho aux détonations, mais désormais, le tonnerre répondait au tonnerre. Un noir nuage d'horreurs obscurcissait la lumière du ciel, et les messagers de la mort s'avançaient à tâtons, comme dans les ténèbres de l'enfer. Les grondements sourds qui secouaient la ville

étouffaient les gémissements pitoyables des mourants. Quand les Français s'approchèrent de la nouvelle prison, notre sentinelle (un *Fraser Fencible*) tua l'un d'entre eux, puis chargea et en tua un autre avant d'abattre encore un troisième puis un quatrième. Alors qu'il était en train de tuer un cinquième assaillant, une foule de Français gravit les marches au pas de charge et lui fit sauter la cervelle : il s'affaissa et la guérite s'écroula à son tour sur son corps ».

Les combats dans la rue se poursuivirent pendant près d'une heure, durant laquelle chaque pouce de terrain fut disputé avec acharnement. Les Anglais, qui bénéficiaient encore de l'avantage du nombre et de la position, infligèrent de lourdes pertes à leurs adversaires. Ils ne succombèrent finalement que devant le courage et la valeur de ces derniers. La mort n'intimidait pas ces fils de la République, même si à leurs yeux elle ne signifiait pas le passage dans un monde meilleur, mais le chaos et la fin de toutes choses. Ils se jetaient sur l'ennemi sans aucun égard pour la mitraille, les balles, les boulets et les coups d'épée. Un grenadier qui venait de sabrer deux canonniers plaça son pouce sur la lumière du canon, juste à temps pour éteindre la mèche en cours de combustion. Cet exploit audacieux, qui sauva d'une destruction assurée la tête de la colonne qui arrivait, valut à son auteur les épaulettes d'officier.[45] Ici et là, les défenseurs de la ville réussirent à se barricader dans des maisons, d'où ils harcelaient leurs adversaires en tirant à travers les volets et des orifices improvisés de toutes sortes. Pour les en déloger, il fallut livrer toute une série d'attaques

45 *Notice Historique* de Fontaine, page 17.

séparées, au cours desquelles la baïonnette joua un rôle aussi important que les balles.

Une fois que la majeure partie de la ville fut tombée entre leurs mains, les Français s'occupèrent du pont. Comme on l'a vu, un détachement anglais pourvu d'un canon avait pris position à cet endroit. Il en résulta une mêlée désespérée : portées au paroxysme de la furie par la férocité des combats précédents, les deux parties ne firent ni ne demandèrent aucun quartier. Les défenseurs du pont se composaient des débris des régiments qui se trouvaient sur le champ de bataille une heure auparavant. Il y avait là des hommes des régiments de Longford et de Kilkenny, une poignée de *Fraser*, et l'équivalent d'une section du 6ème régiment. Le canon était servi par les quelques survivants du détachement de *Royal Irish Artillery* du capitaine Shortall. Les Français commencèrent par s'installer dans les bâtiments désertés près des berges de la rivière. A partir de cet emplacement et depuis les routes conduisant au pont, ils tirèrent volée après volée sur l'ennemi. Dès que le dernier canonnier se fût écroulé, un escadron de cavalerie française sortit du couvert d'une maison voisine et fonça vers le canon, espérant l'atteindre et l'enclouer avant que l'ennemi ait le temps de réagir. Ils en furent empêchés par l'énergie des officiers anglais qui commandaient sur place, mais dans le corps à corps qui s'ensuivit, une bonne moitié des défenseurs du pont fut impitoyablement taillée en pièces. Les chasseurs perdirent deux de leurs hommes et se retirèrent ; puis, renforcés par l'arrivée de l'infanterie, ils chargèrent à nouveau et balayèrent l'ennemi du champ de bataille.

Les actes d'héroïsme ne manquèrent pas durant cette lutte obstinée. Du côté anglais, le capitaine Chambers se battit comme un véritable démon. Il tua ou blessa de sa propre main plusieurs Français, dont un officier. Jetant son épée, il prit un fusil des mains d'un soldat et continua à se battre jusqu'à ce qu'un grenadier lui ait enfoncé une baïonnette à travers la gorge, dont la pointe ressortit sur le côté du cou. Parmi les Français, un chasseur reçut une balle dans le bras droit. Saisissant son épée de la main gauche, il continua à se battre désespérément. Bientôt, il reçut une balle dans la partie gauche de la poitrine. Imperturbable, il resta où il était, frappant l'ennemi de toutes ses forces avec son épée. A la fin, un soldat de l'armée royale le transperça de sa baïonnette, et le brave Français tomba raide mort.[46]

Le capitaine de grenadiers Laugerat eut l'épaule fracassée par un obus. Se relevant comme il put, il continua à encourager ses hommes.

– « Mes amis », s'écria-t-il, « ne vous occupez pas de moi. Marchez vers la victoire, elle vous attend. Laissez-moi ici, car je meurs content ».

Telles furent ses dernières paroles. Un grenadier du même détachement, mortellement blessé, se tourna vers l'un de ses camarades avec ces mots :

– « Prends ces cartouches et envoie-les à cette canaille ». Puis, serrant fiévreusement son fusil, il s'exclama : – « Ainsi meurt un grenadier français ! ». Même dans les affres de l'agonie, le goût de la bravade ne l'avait pas quitté.[47]

---

46 *Récit de Jones sur l'insurrection dans le Connaught.*

47 *Notice Historique* de Fontaine, page 20.

Tandis que les meilleurs éléments des forces anglaises versaient leur sang pour défendre leur drapeau et l'honneur de leur pays, leurs camarades se hâtaient sur la grand-route menant à Hollymount et à Tuam. Lake, accompagné de son état-major, chevauchait frénétiquement au milieu des fugitifs, le visage livide et les lèvres serrées. Il ne jeta pas un regard derrière lui, et ne prêta aucune attention à toute l'agitation autour de lui. Son caractère hautain et agressif lui faisait vivement ressentir l'humiliation de la défaite, dont il se savait seul responsable. Hutchinson n'était pas moins mortifié que son chef, mais pour lui l'heure n'était pas aux vains regrets. Tous ses efforts visaient à regrouper ses hommes et à transformer leur fuite en un semblant de retraite ordonnée. Ce fut en vain. Ni la persuasion, ni les ordres, ni les menaces ne parvinrent à enrayer leur fuite éperdue. Ils chevauchaient sans répit, prenant chaque souffle de vent pour un danger et chaque bruissement de branches pour l'écho d'une canonnade. A côté de cette fuite, l'allure rapide de John Gilpin ressemble au pas d'un simple badeau ; et Meg, la monture de Tam O'Shanter, ne montra pas autant d'endurance que leurs bêtes hors d'haleine et ruisselantes de sueur, dont les flancs saignaient à force d'être éperonnées.[48] Leur terreur était si grande qu'ils ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir atteint la ville de Tuam, à 40 milles de là ; et encore, ils prirent à peine le temps de manger avant de poursuivre vers Athlone. Un officier de carabiniers arriva à cet endroit avec soixante de ses hommes

48 Note du traducteur : « Tam o' Shanter » est un poème écrit par le poète écossais Robert Burns en 1790. Rédigé dans un mélange d'anglais et d'écossais, il raconte l'histoire d'un homme resté trop longtemps au pub qui, sur le chemin du retour, est témoin de visions étranges.

dans l'après-midi du 29 septembre[49] . Ces héros avaient couvert plus de 70 milles anglais en vingt-sept heures ! Rien d'étonnant à ce que la bataille ait été décrite avec humour comme « la course de Castlebar » !



La fuite du général Lake après Castlebar

49 Note du traducteur : l'auteur n'a pu écrire « 29 septembre » que par erreur. Il faut lire « 29 août ».

CHAPITRE VI

Un incident lamentable

Pertes des deux côtés

Les Français s'adonnent aux plaisirs de la musique et de la danse

Résultats généraux de la bataille

Un gouvernement républicain pour le Connaught.

La fuite des Anglais hors de Castlebar fut marquée par un épisode dont deux versions distinctes et complètement différentes nous ont été transmises par des sources contemporaines. Selon les rapports officiels anglais, un groupe de dragons français poursuivit l'armée en retraite jusqu'à plus d'un mille de la ville et s'empara d'une pièce de canon, qu'ils étaient sur le point de retourner vers l'arrière de l'armée anglaise lorsqu'un groupe de *Lord Roden's Fencibles* la reprit en tuant cinq d'entre eux.

Voici l'autre version : il semble que lorsqu'Humbert entra dans Castlebar et constata la démoralisation totale de l'ennemi, il ordonna à Bartholomew Teeling de se procurer les chevaux les plus rapides de la ville pour son escorte et lui-même, et de rattraper le général Lake afin de lui proposer la capitulation de l'armée anglaise. Teeling s'était grandement distingué durant cette journée. Il avait été au cœur de la mêlée, et s'était emparé à lui seul du drapeau d'un régiment anglais. Désireux d'honorer son subordonné pour cette action d'éclat, Humbert insista pour qu'il se serve de ce trophée en lieu et place du drapeau blanc habituel. Alors que Teeling et son groupe chevauchaient sur une petite éminence derrière les troupes en retraite, ils furent soudain attaqués par un détachement de cavaliers. Ne comprenant sans doute pas pourquoi les Français arboraient ce drapeau, les Anglais les tuèrent tous à l'exception de Teeling lui-même. Ce dernier fut épargné à cause de son uniforme d'officier, mais emmené comme prisonnier. Contraint d'accompagner l'armée en retraite lors d'une marche harassante de nombreux milles, il se vit aussi refuser l'accès au général Lake, tout en étant insulté et menacé de mort. Teeling garda sa dignité et refusa obstinément de communiquer l'objet de son message aux divers officiers qui l'interrogèrent. N'ayant pas d'autre alternative, ceux-ci finirent par le mettre en présence

de Lake. Le commandant-en-chef laissa éclater sa fureur en prenant connaissance du message d'Humbert, et il y avait de quoi car à ses yeux son contenu ajoutait encore à son humiliation. Tandis qu'il manifestait son indignation à propos des termes utilisés et se répandait en imprécations à l'encontre d'Humbert, Teeling protesta en termes courtois mais fermes. Cela ne fit qu'augmenter la colère de l'Anglais.

– « Monsieur, vous êtes irlandais », s'écria-t-il. « Je vous traiterai comme un rebelle. Pourquoi avez-vous été choisi par le général Humbert pour cette mission ? »

– « Monsieur », répondit Teeling, « c'est pour vous soumettre sa proposition dans une langue dont il suppose que vous la comprenez. Pour ce qui est de votre menace, vous ne pouvez ignorer que vous avez laissé entre nos mains de nombreux officiers anglais faits prisonniers à Castlebar ».

L'entretien s'arrêta là et Lake s'éloigna, la mine sombre et renfrognée. Peu de temps après, le général Hutchinson arriva à cheval et s'excusa avec toutes les apparences de la sincérité pour l'acte inconsidéré de ses cavaliers. Il présenta aussi les excuses du général Lake – qui avait apparemment reconsidéré sa position – jointes à la requête que le chef de l'armée française s'abstienne d'exercer des représailles. Teeling fut autorisé à retourner librement à Castlebar, et une escorte fut mise à sa disposition. Il refusa l'escorte, mais insista pour qu'on lui restitue son drapeau de parlementaire – ce qu'Hutchinson hésita à accepter dans un premier temps, mais qui fut finalement accordé. Accompagné par cet officier jusqu'aux limites des lignes anglaises, Teeling se dirigea vers Castlebar. Il arriva sur place en début de soirée, où Humbert l'attendait avec une inquiétude croissante devant

son absence prolongée. De tempérament violent lorsque quelque chose provoquait son indignation, Humbert jura de soumettre les meurtriers des malheureux compagnons de Teeling à une terrible vengeance. Il fallut toute la persuasion de l'Irlandais pour calmer sa fureur et l'amener à considérer la chose de façon plus raisonnable.[50]

La bataille de Castlebar coûta cher aux Anglais. Certes, le rapport officiel évalue les pertes à « un sergent et cinquante-deux hommes du rang tués ; deux lieutenants, trois sergents, et vingt-neuf hommes du rang blessés ; deux majors, trois capitaines, six lieutenants, trois enseignes, deux sous-officiers, dix sergents, deux tambours, et deux cent cinquante et un hommes du rang disparus ; ainsi que neuf pièces d'artillerie de campagne ». Mais le témoignage de nombreux participants montre que ces chiffres sont en dessous de la réalité. Humbert, dans son rapport au Directoire, estime les pertes ennemies à « 1'800 hommes – dont 600 tués ou blessés et 1'200 prisonniers – dix pièces de canon, cinq drapeaux, 1'200 fusils, et la quasi-totalité des bagages ». Là encore, les chiffres sont manifestement erronés, même si cela est excusable compte tenu des circonstances. Le général français trouvait que de telles exagérations se justifiaient par la nécessité de maintenir vivace l'intérêt de son pays pour l'expédition, et d'obtenir les renforts et l'approvisionnement dont il avait le plus grand besoin. En réalité, la défaite coûta aux Anglais environ 600 hommes, tués, blessés et prisonniers, et la plus grande partie de leur artillerie et de leur matériel. Mais cette perte n'était rien à côté du coup porté à l'orgueil de l'Angleterre. Elle avait jadis remporté certaines de ses victoires les plus décisives

50 *Relation personnelle* de C. H. Teeling, pages 217-220.

avec des forces à peine plus nombreuses que celles engagées à Castlebar ;[51] le fait que des troupes aussi bien équipées, endurcies et aguerries par plusieurs mois de combats, succombent devant un ennemi aussi insignifiant, était la pilule la plus amère que le pays ait dû avaler depuis bien longtemps. Sur le moment, on put même se demander si les exploits du grand Marlborough n'avaient pas été relégués dans l'ombre : après tout, s'interrogeaient les pessimistes, ce dernier avait-il jamais battu les Français dans de telles circonstances ?

On ne dispose d'aucun compte rendu absolument fiable des pertes françaises lors de cette bataille durement disputée. Humbert, pour des raisons qui lui sont propres, omit toute mention du sujet dans son rapport au Directoire. Qu'elles aient été très sévères ne souffre aucun doute. Lorsque deux semaines plus tard, l'armée française capitula à Ballinamuck, ses rangs avaient fondu : les 1'130 hommes qui avaient débarqué au début à Killala, n'étaient plus que 844. Parmi les quelque 300 hommes qui succombèrent durant la campagne, il est probable que les deux-tiers tombèrent à Castlebar – soit vingt-cinq pour cent des effectifs engagés.[52] Parmi les morts figurait le chef d'état-major Grignon et le lieutenant Moisson, qui chargea à travers la ville à la tête de la cavalerie française. Quant aux prisonniers, une centaine d'entre eux étaient des catholiques de la milice de Louth et Kilkenny qui s'étaient déclarés prêts à servir sous le drapeau français à l'appel des alliés irlandais d'Humbert. Tous furent enrôlés.

51 Plassey et Québec.

52 Fontaine écrit : « La victoire de Castlebar nous coûta quarante morts, et nous avons eu aussi cent-quatre-vingt blessés ». Mais il n'explique pas si les pertes des alliés irlandais sont comprises dans cette estimation. Il est probable que ce n'était pas le cas.

Une fois la bataille terminée, les soldats de la République française ne songèrent plus qu'au divertissement et au plaisir, sans s'arrêter aux épreuves endurées lors de la marche vers le lieu de leur victoire, ni aux balles et aux boulets qui les avaient décimés. Le tempérament français, avec son extraordinaire versatilité et ses contrastes violents, se manifesta une fois de plus. Le soir même de la bataille, alors que les morts des deux côtés n'étaient pas encore enterrés, et que les gémissements pitoyables des blessés continuaient à monter du champ de bataille, les officiers d'Humbert secouèrent la poussière de la mêlée et réunirent tout ce qui restait de beauté et de jeunesse « pour virevolter d'un pied alerte »[53] depuis « le soir jusqu'à la fraicheur de l'aube »[54]. C'était une scène curieuse – la grande salle de bal nue, baignée d'une douce lumière par la lueur tremblante des chandelles; les officiers aux uniformes en mauvais état – dont certains étaient rehaussés par des pansements blancs qui se teinteraient bientôt d'écarlate sous l'effet des blessures qu'ils cachaient; les belles et gracieuses Irlandaises dans leurs atours bucoliques, dont les esprits simples étaient en proie à toutes sortes de sentiments : répulsion devant cette apparence rugueuse, frayeur devant ce mépris total du danger et des épreuves, mais surtout fascination devant le halo martial de leurs « libérateurs ». La musique sur laquelle les unes et les autres dansaient gaiement provenait des notes faibles et sifflantes d'une épinette, accompagnées par le grincement d'un violon manié par des doigts plus habitués au contact

53 Note du traducteur : « to trip the light fantastic toe ». L'auteur cite ici un extrait de « L'Allegro », poème bucolique écrit en 1632 par John Milton (1608-1674).

54 Note du traducteur : « eve till dewy morn ». Cette expression est extraite de « Paradise lost », poème épique écrit en 1667 par John Milton.

d'une épée qu'à celui d'un archet. Les fenêtres ouvertes laissaient passer l'air de la nuit, qui venait rafraîchir les joues échauffées des demoiselles. Encore chargé des effluves de la bataille, son odeur familière ne pouvait qu'inciter les fils de Mars à des conquêtes plus douces.[55]

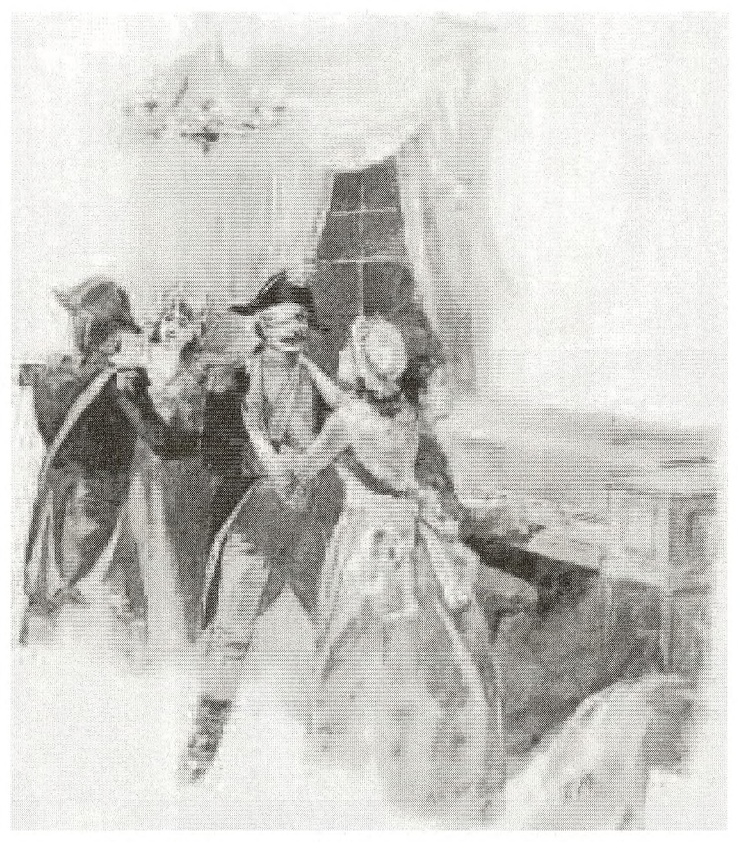
Ravis par Terpsichore et enchantés par Vénus, ces héros jouissaient encore d'une autre source de satisfaction.[56] L'ouvrage de la matinée leur avait fait gravir un échelon supplémentaire sur le tableau d'avancement. Sarrazin, déjà promu à Killala, était maintenant général de division ; Fontaine, qui avait commandé la cavalerie avec un tel succès, était devenu général de brigade ; et les chefs de bataillon Ardouin, Azemare, et Dufour avaient troqué leur grade contre celui de chef de brigade. De fait, chacun de ceux qui s'étaient distingués ce jour-là – c'est-à-dire presque tout le monde – reçut sa récompense à la tombée de la nuit.

Durant toute la nuit, des feux de joie brillèrent sur tous les sommets autour de Castlebar, et au-delà en direction de Westport et de Newport à l'ouest. Les paysans manifestaient ainsi leur joie devant le succès remporté par les envahisseurs, et leur volonté de prendre les armes pour la cause. A Westport, des actes de pillage furent commis sur des biens appartenant à des protestants. Ces derniers s'étant enfuis vers Castlebar, ils purent au moins se mettre en sécurité sous la protection de l'armée. Dans la matinée du 28, la ville débordait de paysans venus des quatre coins de la province de Connaught, dont certains armés de mousquets rouillés, d'autres de piques, et

55 Nous devons le récit de cette anecdote à Sir Jonah Barrington.

56 Note du traducteur : dans la mythologie grecque, Terpsichore est la Muse de la Danse. Son nom se compose des mots « térpeô » (apprécier) et « khorós » (la danse).

d'autres encore de gourdins. Au comble de l'excitation, tous voulaient s'enrôler comme soldats de la République irlandaise. Entonnant de sauvages refrains, la foule marchait en rang dans les rues, tandis que ses chefs portaient « l'arbre de la liberté », surmonté d'un bonnet phrygien.



« les officiers aux uniformes en mauvais état … les belles et gracieuses Irlandaises dans leurs atours bucoliques »

Depuis le début, Humbert s'était énergiquement opposé à toutes les tentatives de dépouiller les loyalistes de leurs biens ; mais en l'occurrence, il ne put rien faire pour empêcher le pillage des résidences de Lord Lucan et de Lord Altamont. Profitant de la confusion engendrée par la prise de Castlebar, les insurgés saccagèrent de fond en comble ces deux magnifiques demeures. Celle de Lord Altamont fut particulièrement mise à mal. Ses chevaux et son bétail furent dispersés, ses caisses de vin vidées, et son élégant mobilier mis en pièces durant les beuveries auxquelles s'adonnèrent les pillards. Les portes sculptées furent enlevées de leurs gonds, et les panneaux vitrés pulvérisés ; bref, la destruction fut totale. Quant à Lord Lucan, la vérité oblige à dire qu'il ne méritait pas un tel traitement. Il avait beaucoup fait au cours de ces dernières années pour améliorer les infrastructures de la ville de Castlebar, dont il était pratiquement le propriétaire. En particulier, il avait récemment fait construire un grand bâtiment destiné à l'achat et à la vente du lin produit dans la région, qui comprenait également des salles de réunion.

Le fait d'avoir goûté aux délices de la vengeance n'apaisa pas la foule surexcitée. Bien au contraire, cela ne fit qu'attiser encore plus son désir de revanche. Après avoir ravagé la maison de Lord Lucan, les émeutiers se dirigèrent vers le temple protestant, qu'ils laissèrent à l'état de ruine.[57] Puis ils se rassemblèrent sur une pelouse pour décider s'il convenait ou non de massacrer tous les protestants. Les officiers français présents s'élevèrent vigoureusement contre cette idée, avec l'appui de Teeling et d'O'Keon qui usèrent de

57 *Récit* de Jones, page 296.

leur influence pour contrer la soif de sang de la populace. Un certain docteur Crum, plus persévérant que les autres, rassembla une bande de pillards et marcha avec eux vers le quartier-général d'Humbert. Là, il demanda expressément la permission de se venger de la population protestante durant l'espace d'une heure. Il semblait trouver que c'était là une bien modeste compensation au regard des souffrances infligées par les protestants pendant plus d'un siècle. Sa pieuse requête ne fut pas accordée : Humbert l'informa sèchement que toute nouvelle agression à l'encontre des civils loyalistes serait promptement punie. Dès lors, il ne fut plus question de massacre à Castlebar.

Cependant, plusieurs autres maisons furent pillées. Tel fut le sort de la belle demeure du sieur Dennis Browne, frère de Lord Altamont ; tel fut aussi celui de la résidence du révérend Ellison, déjà cité plus haut pour sa participation à la défense de Killala alors qu'il était l'invité de Monseigneur Stock. Après s'être partiellement remis de sa blessure, le distingué révérend fut emmené par les Français en tant que prisonnier de guerre, en compagnie d'environ 80 autres loyalistes dont l'un des fils de l'évêque. A l'insu d'Humbert, certains membres du contingent indigène pénétrèrent de force dans le presbytère et emportèrent tout ce qui avait de la valeur. Cet acte irrita profondément le général français, qui éprouvait un profond respect pour son prisonnier ecclésiastique. On dit même que c'est grâce à Ellison qu'Humbert renonça à imposer une contribution de deux mille guinées à la ville de Castlebar.

Globalement, le comportement des Français eux-mêmes durant l'occupation fut digne de tous les éloges, et ceci

n'était pas moins vrai pour les hommes de troupe que pour leurs chefs.

– « Beaucoup d'entre nous », écrivit un habitant protestant de la ville, les ont trouvés à la fois braves et généreux. Ceux qui se battaient comme des lions dans la rue paraissaient être des agneaux dans les salons ». Mais, comme s'il craignait d'avoir trop dit en leur faveur, il se hâta d'ajouter : « cependant, j'ai supposé que c'était une tactique de leur part, et que s'ils avaient conquis le pays, ils auraient éliminé en masse tous ceux qui se seraient opposés à eux ».[58]

Un autre habitant de Castlebar a laissé un compte-rendu intéressant de l'arrivée d'un groupe d'envahisseurs dans sa maison. Il se les concilia en leur offrant de la viande et du vin.

– « Les rebelles qui les accompagnaient au début », écrit-il, « nous ont volé un certain nombre de choses ; mais un jour, alors qu'ils étaient de retour, j'ai prévenu mes visiteurs étrangers, qui les ont expulsés et sévèrement mis en garde. L'un d'entre eux, qui se nommait Phillip Sheers, était originaire de Hollande. Je lui ai donné ma montre, mais il me l'a rendue avec gentillesse. Un autre, nommé Barthélémy Bailly et originaire de Paris, était doux et réservé, cultivé, et plutôt silencieux. Il avait été prêtre, mais suite à la suppression de son ordre, il devint soldat. Il niait l'existence d'une vie après la mort. Un certain Ballisceau, de nationalité espagnole, était aussi intrépide qu'Hannibal. Depuis l'âge de quinze ans, il exerçait le métier des armes. Il avait été détenu en Prusse, à Paris et à Londres. Il avait aussi été confiné dans

58 *Récit* de Jones, page 301.

un donjon à Constantinople. Il avait traversé les Alpes avec Bonaparte, et combattu sous ses ordres en Italie. Son corps, sa tête et son visage étaient couverts de blessures. Il buvait et jurait beaucoup, et raillait la religion; et cependant, il aimait beaucoup les enfants et n'entrait jamais dans mes appartements sans prendre des nouvelles de ma femme, qui était sur le point d'accoucher. Le quatrième était originaire de La Rochelle et le cinquième de Toulon ».[59]

Comme nous l'avons vu, Humbert était politiquement engagé, à l'instar de tous les autres chefs militaires français de l'époque – des hommes qui s'étaient frayés un chemin dans la tourmente révolutionnaire. Au cours de ces années, les militaires avaient été habitués à considérer que leur mission consistait tout autant à propager l'idéologie révolutionnaire qu'à faire la guerre. Ceci avait entraîné la première erreur d'une campagne jusque-là couronnée par un succès sans précédent. Au lieu d'exploiter sa victoire en poursuivant l'ennemi, Humbert s'attela à la tâche de mettre en place un gouvernement républicain dans la province de Connaught. Dès que son projet fut connu, toutes sortes d'individus affluèrent en grand nombre pour lui proposer leurs services: pourvoyeurs de conseils, candidats à des postes, orateurs de café du commerce, et autres apprentis politiciens de tout poil. Chacun d'entre eux voulait faire entendre sa voix dans les délibérations du nouveau gouvernement; chacun avait son petit plan bien à lui pour la régénération de l'Irlande. Ceux-là mêmes qui avaient soigneusement évité d'affronter les «Sassenachs» détestés sur le champ de bataille, criaient le plus fort pour se faire

59 *Mémoires* de Musgrave, page 596.

reconnaître un rôle politique.[60] Humbert passa une journée entière à se débarrasser de cette canaille. Mais on ne peut pas dire que les choix qu'il opéra parmi la population indigène furent particulièrement heureux. Il était forcément obligé d'écouter tous ceux qui avaient de l'influence sur la population, et la majorité de ces derniers se composait de démagogues et d'ecclésiastiques manipulateurs. Le général français semble avoir accordé quelque poids aux conseils d'un certain Michael Gannon, prêtre alcoolique qui avait jadis été en France le confesseur du duc de Crillon puis, après la mort de ce dernier, celui de sa veuve. Au début de la Révolution, Gannon était rentré chez lui, en Irlande, afin d'échapper aux persécutions. Comme d'autres prêtres irlandais de cette époque, il feignit d'ignorer l'athéisme avéré des envahisseurs. Une fois, il harangua depuis la fenêtre d'Humbert un grand nombre d'insurgés, en réponse à une demande pressante pour accepter un commandement militaire. Il leur dit en substance qu'il se sentait incapable de se mettre à leur tête sur le terrain, mais qu'il prierait pour leur cause et combattrait à leurs côtés. Il promit en outre de soigner leurs blessures avec de l'huile sainte dont il brandit un spécimen dans une bouteille, provoquant un tumulte enthousiaste parmi ses auditeurs. La tenue habituelle de Gannon se composait d'un bicorne militaire français et d'un costume de soie fine, appartenant à son ancien maître.[61]

60 Note du traducteur : « Sassenach » est un terme irlandais désignant un Anglais, qui signifie littéralement « Saxon ». Ce terme était aussi utilisé en Ecosse par les habitants gaéliques des Highlands, où il s'appliquait non seulement aux Anglais, mais aussi aux habitants des Lowlands.
61 *Mémoires* de Musgrave, page 601.

Le 31 août, soit quatre jours après l'entrée des Français à Castlebar, un nouveau gouvernement civil fut proclamé pour le Connaught. Celui-ci devait se composer de douze membres désignés par le général français, sous la présidence d'un certain John Moore. La ville de Castlebar devint le siège du gouvernement. La proclamation mentionnait que la première tâche du gouvernement serait de mettre sur pied et d'équiper une milice, et de ravitailler les Français et leurs alliés. Ce corps devait compter huit régiments d'infanterie de 1'200 hommes chacun, et quatre régiments de cavalerie de 600 hommes chacun. Tous ceux qui avaient reçu des armes ou des vêtements devraient se présenter à l'armée dans les vingt-quatre heures sous peine d'être déclarés « traîtres et rebelles ». Selon le dernier paragraphe de la proclamation, toute personne de sexe masculin, âgée de 18 à 40 ans inclus, était tenue « au nom de la République irlandaise » de « rejoindre immédiatement le camp de l'armée française, afin de marcher en masse contre l'ennemi commun – les Anglais, tyrans de l'Irlande – dont la destruction était le seul moyen d'assurer l'indépendance et le bonheur de l'ancienne Hibernie ! »

Le nouveau gouvernement républicain ainsi créé d'un coup de baguette magique n'était qu'un mirage. Le président – un faible, comme le montra la suite – ne trouva rien de mieux à faire le premier jour de sa nomination que d'émettre des assignats au nom du gouvernement français ; et lorsque les Français partirent trois jours plus tard, tout cet édifice s'effondra. Entretemps les insurgés, après s'être beaucoup querellés à propos du futur butin escompté, parvinrent à élire un maire pour Castlebar, ainsi que deux juges et six officiers municipaux. S'ils avaient déployé sur

le champ de bataille la moitié du zèle dépensé dans cette agitation aussi futile que brouillonne, le destin aurait pu basculer en leur faveur.

CHAPITRE VII

Humbert reprend les opérations sur le terrain

Le plan de campagne anglais

Bataille de Collooney

Bataille et reddition à Ballinamuck

Le cas de Bartholomew Teeling.

Après avoir mis en place un gouvernement pour le Connaught, Humbert se préoccupa à nouveau de la situation militaire, et commença à dresser ses plans pour une marche au cœur du pays. Dans une lettre adressée au ministre français de la Marine, trois ou quatre jours après la bataille de Castlebar, il avait exposé ses projets en ces termes :

– « Dès que le corps des Irlandais Unis sera habillé, je marcherai contre l'ennemi dans la direction de Roscommon (vers le sud-est), où les partisans de l'insurrection sont les plus zélés. Lorsque l'armée anglaise aura évacué la province de Connaught, je franchirai le Shannon et m'efforcerai de faire ma jonction avec les insurgés au nord. Lorsque cela aura été accompli, je disposerai de forces suffisantes pour marcher vers Dublin et livrer une action décisive ».

Il expliqua dans cette lettre que la lente progression des Français était due aux tergiversations des alliés irlandais ; et pour éviter que « cette poignée de Français » ne soit contrainte de succomber sous le nombre, il demanda l'envoi de renforts, soit un bataillon de la 3ème demi-brigade d'infanterie légère, un de la 10ème demi-brigade de ligne, 150 hommes tirés du 3ème régiment de chasseurs à cheval, et 100 autres de l'artillerie légère ; ainsi que 15'000 fusils et un million de cartouches.

– « J'ose affirmer », écrit-il en conclusion, « qu'un mois après l'arrivée de ce renfort, que j'estime à 2'000 hommes, l'Irlande sera libre ! »

Humbert était apparemment mal informé sur la situation lorsqu'il rédigea son appel au Directoire. Le comté

de Roscommon ne constituait qu'une très petite partie de la région prête à se révolter, qui en réalité comprenait les comtés de Leitrim, Cavan, et Monaghan au nord-est, et de Longford et Westmeath[62] à l'est (voir la carte). En fait l'esprit révolutionnaire s'étendait même à Dublin. Du jour où les Français avaient débarqué, les forgerons de village s'étaient partout employés à fabriquer des piques, arme favorite des « croppies ». Tout était prêt pour un soulèvement général et pour aider les soldats français dans leur marche vers la capitale. On s'accordait généralement à penser que ces derniers choisiraient la route la plus courte, qui passait par Longford : afin de les aider, il fut décidé de s'emparer de la ville de Granard, position forte située sur une hauteur près de la limite du comté. Les meneurs de ce mouvement étaient deux propriétaires terriens : Alexander et Hans Denniston, qui vivaient dans les environs de Granard. Bien que membres de la cavalerie de la « yeomanry » de Mastrim, ils avaient secrètement épousé la cause patriote. Depuis des mois, les révolutionnaires de Belfast et de plusieurs autres villes du nord avaient anticipé l'arrivée des Français dans le

62 Bien que révolutionnaire, l'esprit des insurgés était loin d'être républicain à en juger par la proclamation suivante, placardée sur une église à Westmeath :

« Sachez, usurpateurs hérétiques, que les braves esclaves de cette île ne souffriront plus la servitude. Les dés sont jetés, nos libérateurs sont venus, et le régime brutal dont la férule faisait régner une tyrannie despotique est en train d'agoniser. Sachez en outre qu'*aucun* hérétique ne gouvernera. Notre religion ancienne et sacrée sera établie *en ce lieu*, et la terre sera débarrassée des hérétiques sanguinaires qui, sous prétexte de rébellion (déclenchée par eux-mêmes), veulent nous massacrer !
Nous arborerons la fleur-de-lys et la harpe
Tandis que les tyrans hérétiques seront réduits en poussière.
Vengeance ! Vengeance ! Vengeance ! »
Mémoires de Musgrave, annexe, page 165.

Mayo. Aussi, lorsqu'on apprit qu'ils marchaient sur Ballina, Hans Denniston se dirigea vers le nord pour conférer avec les chefs rebelles. Il était prévu d'attaquer Granard dès son retour, la ville ne disposant alors que d'une faible garnison.

Pendant ce temps, l'armée du comté de Longford recevait des renforts de toutes parts, celui de Westmeath envoyant 3'000 hommes et celui de Roscommon presque autant. D'autre part, dans les comtés de Monaghan et de Cavan, des forces importantes n'attendaient qu'un signal pour se mettre en marche et faire leur jonction avec leurs frères dès que Granard serait prise. Selon une source fiable, l'armée du comté de Monaghan comptait 23'000 hommes à elle seule et disposait de fusils, de sabres et de piques, mais manquait de canons et de munitions. Pour y remédier, les chefs proposèrent d'attaquer la ville de Cavan, où se trouvait un dépôt de matériel de guerre bien approvisionné.[63]

Du point de vue d'Humbert, tout militait en faveur d'une avance rapide vers Granard. Mais déjà à ce stade, les conséquences de sa politique dilatoire commencèrent à se faire sentir. Dans la matinée du 3 septembre, il fut informé de la présence de Lord Cornwallis à Athlone, avec un corps important de troupes régulières, et de la concentration d'autres armées ennemies plus au sud et à l'est. Il jugea qu'il serait bien mal avisé de se mesurer à de telles forces avec sa troupe insignifiante de Français et son contingent irlandais, plus nombreux mais totalement indiscipliné. Aussi, ayant appris par un espion nommé Jourdan que les comtés de Sligo et de Leitrim étaient relativement libres de troupes ennemies, il décida d'adopter cet itinéraire détourné pour

63 *Récit* de Jones, pages 306, 307.

marcher vers la capitale. Il envoya des ordres aux troupes qu'il avait laissées à Killala, ainsi qu'à un petit détachement stationné à Ballina, pour qu'ils le rejoignent en route. La nuit du 3 septembre, une partie de son armée, avec l'artillerie et les bagages, se mit en route pour Sligo. Le lendemain matin, la deuxième partie suivit, avec environ 400 Français et 1'500 à 2'000 auxiliaires irlandais. La majorité des « patriotes » avait préféré rester en arrière, sans doute pour s'occuper du « gouvernement ».

Au moment de quitter Castlebar, le général français relâcha ses quatre-vingt prisonniers, qui n'auraient fait que l'encombrer durant la marche. Parmi eux se trouvait le docteur Ellison : dès les Français furent plus ou moins hors de vue, il envoya une lettre à Lord Cornwallis, dont on supposait qu'il avait atteint Hollymount, à quatorze milles plus au sud. Après avoir constaté que les envahisseurs ne revenaient pas – on se demandait au début si leur départ n'était pas une feinte – le docteur se risqua plus tard à prendre la route d'Hollymount, où il rencontra le colonel Crawford avec un détachement de cavalerie composé de quelques *Hompeschers* – des mercenaires hessois – et de *Roxburgh Fencibles.* Une fois informé de la situation à Castlebar, ce dernier se rendit sur place à grande vitesse, accompagné par Ellison. Ils atteignirent leur destination à une heure tardive, par une pluie battante : leur apparition sema une véritable panique parmi les insurgés. Crawford fit immédiatement chercher John Moore, le « Président du Connaught » mentionné plus haut, et lui ordonna de révéler tout ce qu'il savait sur la route et les plans de l'armée française. Comme le malheureux déclara qu'il ne savait rien, le colonel ordonna à un dragon de tirer son épée et de lui trancher la tête. Cet ordre

sanguinaire effraya tellement le malheureux qu'il tomba à genoux, invoquant les saints et demandant grâce. En même temps, il produisit sa nomination en tant que « Président », s'incriminant ainsi lui-même de façon difficilement explicable – à moins d'admettre, comme l'a écrit un auteur, que le Président de la Province de Connaught était bel et bien sous l'emprise de l'alcool à ce moment.

Considérons à présent la position des forces de sa Majesté. Le 3 septembre, Lord Cornwallis arriva à Tuam en provenance d'Athlone, avec l'armée qu'il avait formée dans l'est du pays. Une partie de cette armée se composait des débris des forces vaincues du général Lake. Comme le chef anglais manquait d'information sur les intentions des Français, il décida de poursuivre sa marche vers Castlebar avec une partie de l'armée, tandis que le général Lake partit directement vers le nord avec 14'000 hommes[64] et fit sa jonction avec le général Taylor. Après la bataille de Castlebar, ce dernier s'était retiré de Foxford et avait pris position dans le village de Ballyhadireen[65] (voir la carte). La division de Lake comprenait plusieurs unités de cavalerie et d'infanterie. La cavalerie se composait du 23ème *Light Dragoons*, du 1er *Fencible Light Dragoons*, des *Roxburgh Fencible Dragoons*, et de quelques carabiniers à cheval, sous les ordres du colonel Thomas Chapman, du lieutenant-colonel Maxwell, du comte de Roden, et du capitaine Kerr. L'infanterie comprenait le 3ème bataillon d'infanterie légère, la milice d'Armagh et une partie de celle de Kerry, les régiments de Reay et de Northampton, et le *Prince of Wales' Fencible Regiment of Fusileers*, sous les ordres du lieutenant-colonel Innes du

64 *Récit* de Jones, page 322.

65 Note du traducteur : l'orthographe moderne est Ballaghadereen.

64ème régiment, du vicomte Gosford, du comte de Glandore, du major Ross, du lieutenant-colonel Bulkeley, et du lieutenant-colonel McCartney.[66]

Cette armée quitta Tuam dans l'après-midi du 4 septembre, arrivant tard dans la soirée à Ballinlough, environ vingt milles plus au nord. Après une autre journée de marche, elle parvint à Ballyhadireen, où la brigade de Taylor avait son campement. Le 5, à une heure, Lake envoya le lieutenant-colonel Meade en reconnaissance avec un détachement de dragons, pour inspecter les environs et vérifier les rumeurs selon lesquelles Humbert aurait quitté Castlebar. Ayant capturé un rebelle dans un hameau situé entre Ballyhadireen et Ballahy[67], une patrouille de reconnaissance apprit que les Français faisaient route vers le nord. Cette information ayant été communiquée au général Lake, Meade reçut l'ordre de se rendre à Hollymount pour la porter à Lord Cornwallis. A environ quinze milles de Castlebar, les dragons de Meade découvrirent un important détachement d'insurgés, posté sur une ligne de coteaux dominant un terrain marécageux. Sans attendre les ordres de leurs supérieurs, les premiers cavaliers arrivés sur place se précipitèrent sur un groupe de piquiers près d'un pont. Ceci faillit bien provoquer un affrontement général, qui aurait certainement eu des conséquences désastreuses pour la mission du colonel. Avec beaucoup de présence d'esprit, Meade se porta en avant et leur ordonna de s'arrêter. Se rendant compte que les rebelles manquaient de conviction, il leur offrit des conditions de reddition favorables, que beaucoup acceptèrent. Ces malheureux, qui avaient déserté

66 Lettre du général Lake au colonel Taylor, datée du 8 septembre 1798.

67 Note du traducteur : l'orthographe moderne est Bellahy.

des rangs français, étaient en proie aux affres de la faim et à l'angoisse sur leur sort. Ils remirent une soixantaine de fusils aux Anglais, après quoi on les laissa partir en paix. Près de Swineford[68], Meade se dirigea vers le sud, et entre Claremorris et Ballyhanis[69] il rencontra le Lord Lieutenant. Alors qu'il se trouvait encore à Hollymount, ce dernier avait été informé de l'évacuation de Castlebar et marchait à présent vers le nord-est pour se coordonner avec la division du général Lake qui s'efforçait de rattraper l'arrière-garde française.

C'est sous une pluie torrentielle que l'armée d'Humbert reprit sa progression, et les difficultés de la marche étaient multipliées par dix à cause de la boue sur les routes. Selon des informations alarmantes, qui n'étaient malheureusement que trop vraies, les forces ennemies augmentaient d'heure en heure. Ces nouvelles contribuèrent à refroidir le zèle des alliés irlandais : ceux là-mêmes qui réclamaient le plus bruyamment l'élimination de leurs compatriotes protestants s'écartaient graduellement de la colonne, pour gagner un abri sûr. De fait, les désertions devinrent si fréquentes qu'on finit par mettre en place une garde de soldats français sur les flancs et à l'arrière de la colonne irlandaise, afin d'y mettre un frein dans la mesure du possible.

L'armée fit sa première halte à un endroit appelé Barleyfield, siège d'un riche propriétaire terrien nommé McManus. Les Français réquisitionnèrent sur place quelques provisions qui furent envoyées à Swineford, où l'armée arriva le 4, en début de soirée. Humbert resta constamment

68 Note du traducteur : l'orthographe moderne est Swinford.

69 Note du traducteur : l'orthographe moderne est Ballyhaunis.

au milieu de ses troupes, ne les quittant pas même pour prendre ses repas à l'abri d'une ferme. Quittant Swineford, l'armée se rendit à Ballahy et de là, après une autre courte halte, à Tubbercurry[70]. Ce village fut le théâtre de la première effusion de sang durant la seconde moitié de la campagne d'Humbert. Sous les ordres du capitaine O'Hara, la « yeomanry » montée de Corrailiney et Coolavin s'avança à la rencontre des Français dans les environs immédiats du village, mais fut mise en fuite après un court engagement. Les pertes anglaises s'élevèrent à un mort, plusieurs blessés, et deux prisonniers – le capitaine Russell et le lieutenant Knott. A Tubbercurry, les Français furent rejoints par une troupe considérable de rebelles, venue de Ballina à travers les montagnes. Ils amenaient avec eux des prisonniers protestants qu'Humbert renvoya aussitôt, pour les mêmes motifs qui l'avaient poussé à libérer leurs coreligionnaires à Castlebar.

Après cela, la marche se poursuivit sans interruption jusqu'à ce que l'armée arrive, le 5, à Collooney. Ce village romantique, situé au bord de la rivière du même nom, se trouve à dix milles au sud du florissant port maritime de Sligo, dont la garnison comptait six cent hommes sous les ordres du colonel Charles Vereker. Informé par O'Hara de l'approche des Français, il marcha à leur rencontre avec deux cent cinquante hommes de la milice de la ville de Limerick, vingt fantassins des *Essex Fencible*, trente « yeomen », un détachement du 24ème *Light Dragoons*, et deux canons. Pendant ce temps, les habitants de Sligo étaient en proie à la plus grande consternation, s'attendant à assister à des

70 Note du traducteur : l'orthographe moderne est Tobercurry.

scènes de vol et de pillage jusque chez eux ; ces craintes n'étaient d'ailleurs pas infondées, car la ville contenait des biens estimés à plusieurs centaines de milliers de livres, et son port était rempli de vaisseaux de tous types et de toutes dimensions. Autrement dit, c'était une proie tentante pour une force ennemie.

Selon le propre témoignage du colonel, lorsqu'il arriva en vue de Collooney, le 5 vers deux heures et demi, il trouva les Français installés au nord de la ville, prêts à le recevoir. Sa gauche étant suffisamment protégée par la rivière, il couvrit sa droite en envoyant le major Ormsby occuper une éminence voisine avec cent hommes. L'engagement qui suivit fut disputé avec obstination. Vereker, avec une audace sans commune mesure avec sa force numérique, s'avança vers l'ennemi avec toute sa ligne déployée, et réussit pendant un moment à se maintenir. Mais les réserves françaises arrivèrent bientôt, et Humbert fut en mesure de déborder la droite britannique et de repousser Ormsby et ses hommes dans la plaine située au-delà. Des troupes fraiches furent alors jetées sur le flanc droit de Vereker afin de l'encercler et de le forcer à se rendre en l'acculant à la rivière. Le vaillant Anglais, qui avait déjà reçu une blessure douloureuse, comprit les intentions de son adversaire : après avoir presque épuisé ses munitions, il ordonna la retraite. Les Anglais se retirèrent en bon ordre, sous la protection de leur cavalerie commandée par le capitaine Whistler, qui eut la satisfaction de repousser une charge des chasseurs français. En dépit des efforts du capitaine Slessor, de la *Royal Irish Artillery*, les deux canons durent être abandonnés après qu'un des chevaux ait été tué. Cependant, comme le fourgon de munitions et le harnachement de l'attelage furent sauvés,

ces canons ne servirent pas à grand-chose aux Français. Les pertes du côté anglais se montaient à un officier tué et à cinq officiers et vingt-deux soldats blessés. De leur côté, les Français déploraient vingt morts et trente blessés. Les rebelles, qui s'étaient beaucoup mieux battus en cette circonstance qu'à Castlebar, subirent aussi quelques pertes.[71]



Le colonel Charles VEREKER

71 Ces chiffres proviennent du rapport de Vereker. Il n'existe aucun compte rendu français sur cet engagement.

Humbert ne fut pas en reste pour rendre hommage au courage et à l'énergie du colonel Vereker.[72] Il exprima sans ambages son admiration pour la compétence avec laquelle les troupes anglaises avaient été dirigées lors de cet engagement, déclarant que le colonel était le seul homme capable de mener cinquante hommes à la bataille qu'il eût rencontré en Irlande. En réalité, chacun des commandants français et anglais à Collooney surestima les forces de son adversaire. Vereker croyait n'avoir affaire qu'à l'avant-garde de l'armée française, tandis qu'Humbert s'imaginait avoir repoussé celle d'une force bien plus importante. S'attendant à une autre attaque, le général français demeura sur le terrain pendant quelques heures, disposant les colonnes de l'arrière-garde en vue d'un nouvel engagement au fur et à mesure de leur arrivée. Lorsqu'il vit qu'aucun ennemi n'apparaissait, il se dirigea vers l'est, par la grand-route menant à Manor Hamilton, dans le comté de Leitrim.

Sligo fut ainsi préservée d'une occupation ennemie, ce qui était d'autant plus inespéré qu'une demi-heure après le début du combat à Collooney, de nombreux fuyards affluèrent en ville, avec la nouvelle que les Anglais avaient été battus et que les Français arrivaient. Saisie de panique, la population protestante se rua vers le port, où des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants embarquèrent sur les navires dans l'espoir de sauver au moins leur vie. Quelques centaines d'hommes jeunes, cependant, se munirent de fusils et de piques, bien décidés à défendre leurs foyers à tout prix, avec le soutien efficace du clergé protestant. Les militaires laissés en arrière par le colonel Vereker, sous les

72 Vereker devint par la suite Vicomte Gort, et reçut la permission d'adopter le mot «Collooney» comme devise.

ordres du colonel Sparrow, occupèrent les avenues menant à la ville : si les Français s'étaient présentés, des combats de rue désespérés auraient eu lieu. En l'occurrence, après une nuit d'angoisse, des ordonnances envoyées par le colonel Vereker annoncèrent la bonne nouvelle que les Français avaient renoncé à leurs desseins sur Sligo, ce qui permit aux protestants de respirer à nouveau librement.

Pendant ce temps, le général Lake, conformément aux instructions du Lord Lieutenant, était sur les talons de l'arrière-garde de l'armée d'Humbert. Depuis Ballyhadireen il marcha dans l'après-midi du 5 avec ses forces combinées vers Ballahy, où il apprit que les Français étaient passés la veille au soir vers sept heures. Poursuivant sa marche sans s'attarder, il entra à Tubbercurry à sept heures. Le colonel Crawford l'y attendait avec les *Hompeschers* et la *Roxburgh Fencible Cavalry*, et à partir de ce moment son détachement fit office d'avant-garde de l'armée. Ils se rendirent très utiles en harcelant les Français, mais leur passage fut marqué par les actes de barbarie les plus révoltants. Ils ne faisaient jamais aucun prisonnier, tuant de sang-froid tous les trainards du contingent irlandais d'Humbert, et même des corps entiers de rebelles prêts à se rendre. Sur des milles et des milles, la route suivie par l'armée française était ainsi jonchée de morts et de mourants, et les fermes et maisons des environs réduites en cendres : la dévastation était universelle dans un pays jusque-là prospère. Lorsque les Anglais arrivèrent à Collooney, qu'Humbert avait quittée peu de temps auparavant, on découvrit plusieurs blessés français dans une grange sous la garde d'un chirurgien. Ils furent bien traités, mais un déserteur de Longford qui tomba entre les mains des

Hompeschers fut exécuté sommairement, et toute l'armée marcha sur son corps truffé de balles.

Après avoir quitté Collooney, le général français décida d'accélérer sa marche en jetant deux pièces de canon dans un fossé et cinq autres dans la rivière à Dromahaire[73], hameau à la limite du comté de Leitrim. Crawford le suivait de près, si bien que poursuivants et poursuivis échangeaient constamment des coups de feu. Pendant ce temps, les rangs des auxiliaires irlandais continuaient à s'éclaircir à cause de la désertion, favorisée par la crainte de subir une vengeance sommaire; si bien que quarante-huit heures après l'évacuation de Castlebar, à peine la moitié d'entre eux étaient encore avec l'armée. La discipline des soldats français dans ces circonstances éprouvantes ne faiblit pas. Ni le manque de nourriture et de repos, ni l'éloignement des perspectives de succès n'atténuaient leur ardeur. Leur marche se transforma en combat ininterrompu, sans une heure de répit pour échapper à la fatigue et au danger. Parfois la cavalerie ennemie s'approchait suffisamment près pour venir au contact: bien qu'elle soit toujours repoussée, les Français perdaient à chaque fois un ou plusieurs hommes, alors que leur effectif était déjà si faible. A quelques milles de Manor Hamilton, Humbert apprit que des troupes rebelles étaient concentrées autour de la ville de Granard. Comprenant finalement que son seul espoir était d'atteindre ce point, qui lui donnerait une position stratégique de première importance entre l'armée royale et Dublin, il obliqua à droite et dirigea ses pas vers le sud.

73 Note du traducteur : l'orthographe moderne est Drumahaire



« Leur marche se transforma en combat ininterrompu, sans une heure de répit pour échapper à la fatigue et au danger »

Les scènes qui avaient marqué sa progression depuis Collooney se répétèrent à nouveau. Crawford s'accrochait obstinément à son arrière garde, sans cesse harcelée par des attaques feintes ou partielles. Cependant, entre Drumshambo[74] et Ballynamore l'officier anglais ordonna imprudemment une attaque générale, aux résultats désastreux pour lui : beaucoup de ses hommes furent tués ou blessés, et le reste mis en fuite. Si Humbert n'encercla pas les Anglais en cette circonstance, c'est uniquement parce qu'il croyait à tort avoir affaire à toute l'armée de Lake. Dans l'après-midi du 7, les Français franchirent la rivière Shannon à Ballintra, mais ils étaient talonnés de si près qu'ils ne purent mener à bien leur projet de faire sauter le pont. La quantité de poudre utilisée par Fontaine, qui était

74 Note du traducteur : l'orthographe moderne est Drumshanbo

chargé de cette opération, s'avéra insuffisante : les dégâts se limitèrent à une petite brèche, que les Anglais réparèrent ensuite à l'aide des ruines d'une maison voisine. A la tombée de la nuit, les Français arrivèrent à Cloone, dans un tel état d'épuisement qu'Humbert fut contraint d'accorder deux heures de repos à ses hommes.

C'est à Cloone qu'il fut informé en détail du cours des événements à Longford et à Westmeath. Une délégation d'insurgés des environs de Granard lui apprit que cette position avait été attaquée en vain par 6'000 hommes dans la matinée du 5, et que le lendemain les armées patriotes avaient essuyé un échec similaire devant l'hôpital Wilson de Westmeath. Cependant, ils ajoutèrent qu'il n'y avait aucune raison de perdre espoir, car même si leurs premières tentatives n'avaient pas été couronnées de succès, les insurgés n'étaient nullement défaits. Au nombre de 10'000, ils attendaient fiévreusement l'arrivée des Français, leurs alliés. Selon Fontaine, le porte-parole de cette délégation était équipé de pied en cap de toutes sortes d'armes hétéroclites, et son allure générale n'était pas sans évoquer les chevaliers errants du treizième siècle. Il semble que cet individu était particulièrement verbeux et prolixe, car le même auteur fait retomber sur ces *pourparlers*[75] inutiles toute la responsabilité du retard fatal pris à Cloone. Cependant, les sources anglaises nous fournissent une autre explication à cette perte de temps. C'était la première fois en quatre jours et quatre nuits que les Français pouvaient prendre un peu de sommeil. Durant cette période, chaque instant avait été fait de tension et d'épreuves. Il semble qu'Humbert ait

75 En français dans le texte.

donné des ordres pour que ses officiers et lui-même soient réveillés au bout de deux heures, mais le garde les laissa dormir pendant quatre heures, si bien que l'armée anglaise se rapprocha davantage que prévu. Sans la perte de ces deux heures, les Français auraient pu réussir à atteindre Granard, ce qui aurait bouleversé les plans de Cornwallis.[76]

Le général Lake s'approcha de Cloone un peu avant le lever du soleil le 8 septembre. Il avait prévu d'attaquer les Français par surprise pendant la nuit, mais certaines de ses unités s'égarèrent à cause de l'obscurité. Les Anglais entrèrent dans Cloone d'un côté, tandis que les Français en sortaient par l'autre.

Dans la matinée du 7, Lord Cornwallis se trouvait sur la grand-route menant d'Hollymount à Carrick-on-Shannon lorsqu'un officier de la division de Lake lui apprit les nouvelles dispositions d'Humbert. Devinant aussitôt les intentions de son adversaire, le Lord Lieutenant accéléra sa marche vers Carrick. Il ordonna aussi au major-général Moore – envoyé entretemps à Tubbercurry – de se préparer à un éventuel mouvement contre la ville de Boyle.[77] En arrivant à Carrick dans la soirée, Lord Cornwallis apprit que les Français avaient déjà franchi le Shannon à Ballintra, et qu'ils bivouaquaient à Cloone. Aussi, à dix heures du soir il marcha avec toutes ses forces vers Mohill, situé à dix milles plus à l'ouest. C'est là qu'à l'aube du 8 il constata qu'Humbert se dirigeait vers Granard, et envoya à Lake des instructions pour attaquer sans délai l'arrière-garde

76 *Récit* de Jones, page 324.

77 Voir la lettre de Cornwallis au duc de Portland, datée du 9 septembre 1798.

ennemie. De son côté, il se dirigea le plus vite possible vers St-Johnstown : compte tenu de la rupture d'un pont, les Français devraient forcément passer à cet endroit pour atteindre leur destination (voir la carte).

Conformément à ses instructions, le général Lake, après avoir atteint Cloone, redoubla d'efforts pour contraindre Humbert au combat. Il fit monter à cheval cinq compagnies de flanc-garde des milices de Dublin, d'Armagh, de Monaghan, de Tipperary et de Kerry, et les lança derrière les *Hompeschers* et les *Roxburghs* contre l'ennemi usé et fatigué. Lorsqu'ils furent suffisamment proches, l'infanterie descendit de cheval et soumit l'ennemi à un feu nourri. Avec l'aide de la cavalerie, elle obligea ainsi les troupes en retraite à ralentir le pas. Voyant que la bataille était inévitable, le général français ordonna finalement à ses hommes de s'arrêter et prit les dispositions nécessaires. Il regardait la défaite en face, mais comme dans les occasions précédentes, il était prêt à tout pour défendre l'honneur du drapeau de son pays. Avec son calme habituel dans les moments de danger, il adressa quelques mots d'encouragement aux braves qui s'étaient tenus à ses côtés durant cette longue période d'épreuves et de périls, les exhortant à faire leur devoir jusqu'au bout. Il installa l'armée sur une colline près du hameau de Ballinamuck, à quatre milles de Cloone, et à la même distance de Mohill. Sa gauche était partiellement protégée par un marécage, et sa droite par un autre marécage et un lac. Dans l'ensemble, cette position était aussi avantageuse que possible compte tenu des circonstances, mais l'énorme supériorité numérique des Anglais réduisait à néant tout espoir de vaincre ou même de s'échapper.

Un incident profondément regrettable se produisit au tout début de l'engagement, qui n'a jamais reçu d'explication satisfaisante. Le général Sarrazin, qui s'était distingué durant toute la campagne au-delà de tout éloge, se mit soudain à galoper le long de la première ligne de l'arrière garde, arborant son chapeau à la pointe de l'épée : cette attitude fut considérée comme un signal de reddition et les troupes déposèrent leurs armes.[78]

A ce moment le comte de Roden et le colonel Crawford s'avancèrent avec la cavalerie : percevant les mouvements dans les lignes françaises, ils firent sonner la trompette. On répondit du côté français, et deux officiers anglais à cheval s'avancèrent seuls pour parlementer. Ils exigèrent la reddition immédiate de l'armée française. Sarrazin répondit qu'il devait en référer au général en chef, qui se tenait alors à quelque distance de là, avec le gros des troupes, sur la route de Ballinamuck.

Pendant que cette conversation se déroulait, le général Taylor informa par erreur le général Lake que l'armée française s'était rendue. Ce dernier envoya alors le capitaine Packenham, « lieutenant-général d'ordonnance », et le major-général Craddock recevoir l'épée d'Humbert. Les officiers chevauchèrent jusqu'aux lignes d'Humbert, mais, à leur grande consternation, ils furent accueillis par une volée de balles qui blessa Craddock à l'épaule.[79] Il devint alors évident qu'il devait y avoir eu un malentendu. Il semble que lorsqu'Humbert apprit que son subordonné négociait avec l'ennemi, il fut transporté

78 *Relation personnelle* de C. H. Teeling, page 227.
79 Un témoin oculaire de ces événements, dont la lettre a été publiée en septembre 1798 par le *Saunders' Newsletter* de Dublin, affirme que cette volée a été tirée par un corps de rebelles irlandais que Craddock pressait généreusement de jeter leurs armes et de fuir, sachant bien qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre du vindicatif Lake.

de colère et écarta toute idée de reddition, ordonnant d'attaquer au pas de charge. Entretemps, Lord Roden avait amené Sarrazin à capituler et Crawford, assuré de ne plus rencontrer de résistance, s'était avancé vers les lignes françaises avec un corps de dragons. En un instant, tout changea. Les grenadiers d'Humbert se ruèrent vers les dragons et les firent prisonniers avec leurs deux chefs, tandis que le reste de la cavalerie, attaqué avec fureur de deux côtés à la fois, se dispersa précipitamment.

L'affrontement devint alors général. S'efforçant d'imiter la tactique d'Humbert à Collooney, Lake jeta une colonne de troupes sur la droite des Français, dans le but de les tourner. Comprenant cette manœuvre, Humbert retira le gros de ses forces de la colline pour se placer sur une éminence située plus en arrière. L'artillerie anglaise se porta alors en avant; mais lorsque Lake vit qu'un fort contingent de solides piquiers formaient une colonne pour attaquer les canons, il fit reculer ces derniers et continua la bataille avec l'infanterie et la cavalerie. Sur la crête d'une colline, à environ un quart de mille de l'endroit où Sarrazin s'était rendu, de nombreux tirailleurs français étaient postés avec de l'artillerie, infligeant de lourdes pertes à la droite anglaise. Le général anglais lui-même se retrouva à portée de leur feu, et ne sauva sa vie que de justesse. Après un échange de tirs soutenu entre les deux côtés, il ordonna finalement à son infanterie légère et à sa cavalerie de monter à l'assaut depuis deux points, ce qu'elles firent avec enthousiasme; mais la bataille ne fut remportée et les canons français réduits au silence qu'après que chaque tirailleur ait été tué, blessé, ou fait prisonnier.

Durant tout le combat, Humbert se montra à la hauteur de sa réputation de chef compétent et courageux. Ne voulant pas survivre à la défaite, il se jeta au milieu de l'ennemi, l'épée

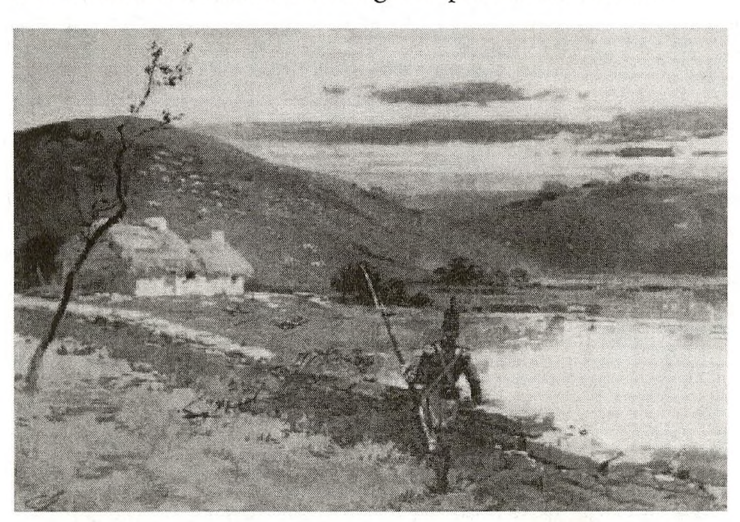
à la main. Sans l'intervention de Teeling, son aide de camp, il aurait probablement été tué par les dragons, qui l'arrachèrent à sa selle. Lord Roden et le colonel Crawford restèrent prisonniers au sein d'un corps de chasseurs jusqu'à ce que les *Roxburgh Fencibles* se mettent en quête de leur colonel. Comprenant que toute prolongation de la résistance ne ferait que sacrifier en vain la vie de nombreux braves, les officiers français remirent leurs épées et ordonnèrent de cesser le feu.

Pour les Français, la bataille était terminée. Toutefois, l'acte le plus horrible de ce drame n'avait pas encore eu lieu. Sachant qu'on ne leur ferait aucun quartier, les infortunés rebelles, qui se comptaient encore par centaines, se battirent avec l'énergie du désespoir. Chassés des canons qu'ils avaient aidé à servir, non sans infliger des pertes à l'ennemi, ils s'enfuirent dans un marais où ils se retrouvèrent cernés par la cavalerie, l'infanterie et l'artillerie. Pour Lake, l'heure de la revanche avait sonné, et il ne s'en priva pas. Mitraillés sans répit de tous côtés, sabrés par les cavaliers et transpercés par les baïonnettes de l'infanterie, ils ne furent bientôt plus que l'ombre de la solide colonne qui se tenait aux côtés des troupes d'Humbert au début de la bataille. Ceux auxquels on donna la possibilité de déposer leurs armes ne firent qu'échanger l'épée ou les balles contre la corde. Voici ce qu'un témoin oculaire a écrit :

« Nous avons poursuivi les rebelles à travers le marais – le pays était couvert de leurs cadavres sur plusieurs milles à la ronde. Nous sommes restés là quelques jours pour enterrer les morts et avons *pendu le général Blake et neuf hommes de la milice de Longford.* Cent-treize prisonniers ont été amenés à Carrick-on-Shannon, *dont dix-neuf furent exécutés en un jour* ; nous avons laissé le reste à d'autres *pour qu'ils suivent notre exemple !* »

« Ils pendent les rebelles par groupes de vingt », écrivit un officier des *Reay Fencibles* à ses amis. « C'est un bien triste spectacle, mais nécessaire ».

Un autre témoin oculaire rapporte ce qui suit : « Il y avait là environ cinq cent morts. Je suis venu le lendemain avec beaucoup d'autres personnes pour les voir et nous avons été horrifiés en découvrant que cette montagne recouverte de bruyère était jonchée de cadavres. De loin, ils ressemblaient à des troupeaux de moutons – car beaucoup de corps étaient nus et gonflés à cause du temps. Nous avons trouvé quinze membres de la milice de Longford parmi les morts ».



« Nous avons été horrifiés en découvrant la montagne jonchée de cadavres au milieu de la bruyère. De loin, ils ressemblaient à des troupeaux de moutons »

Le général Richard Blake, déjà mentionné plus haut, était un gentilhomme de Galway qui avait rejoint la cause patriote peu de temps avant la bataille de Castlebar, et avait commandé par la suite une unité d'auxiliaires irlandais. Sa demande d'être fusillé plutôt que pendu fut rejetée. Il supporta son sort avec la dignité d'un héros, tout comme un certain O'Dowd, autre rebelle en vue. Tandis que les exécutions se déroulaient sur le champ de bataille, l'un des miliciens de Longford demanda le motif de sa condamnation. On lui répondit que le code militaire prévoyait la mort pour les déserteurs. « Parlons-en, des déserteurs ! » répondit-il. « Il me semble que les vrais déserteurs sont ceux qui se sont enfuis de Castlebar, et pas moi. Ils ont pris leurs jambes à leur cou sans chercher à se battre, en m'abandonnant entre les griffes des Français ». La force de cet argument fit impression sur Lord Jocelin, qui se trouvait à proximité : il intercéda avec succès pour que la vie de cet homme soit épargnée.[80] Humbert fut mené au général anglais aussitôt après s'être rendu. « Où est votre armée ? » demanda Lake, surpris par le petit nombre de ses adversaires. « La voilà », répondit calmement Humbert, désignant un groupe d'hommes et de chevaux épuisés à l'arrière-plan : « vous voyez là toutes mes forces ». « Et que comptiez-vous faire ? » demanda Lake. Humbert en profita pour se livrer à une des fanfaronnades qu'il affectionnait : « J'avais l'intention de marcher sur Dublin », répondit-il en prenant une attitude théâtrale, « pour briser les chaines de ceux qui souffrent sous votre joug tyrannique ! » Lake haussa les épaules, observant : « Un tel projet ne pouvait germer que dans l'esprit d'un Français ». Sur quoi, il donna

80 *Rise and Fall of the Irish Nation*, par Sir Jonah Harrington

l'ordre de conduire le général français au Lord Lieutenant, à St-Johnstown.[81]

La liste des prisonniers montra que l'effectif de l'armée française se limitait à 96 officiers et 746 hommes du rang, ainsi que 100 chevaux et trois canons. Parmi ces survivants, beaucoup étaient malades, blessés, ou rendus invalides par les marches incessantes. Ces hommes courageux avaient parcouru presque cent milles anglais depuis le jour de leur départ de Castlebar. On n'a jamais pu établir le décompte exact de leurs pertes à Ballinamuck; celles des Anglais ont été officiellement estimées à trois morts, douze blessés, et trois disparus, même s'il y a des raisons de penser que les chiffres étaient nettement plus élevés.

Le traitement des prisonniers français est tout à l'honneur des autorités militaires britanniques. Ils firent l'objet de bien des attentions et politesses de toutes parts, et à Longford les officiers furent invités à un somptueux banquet. L'adjudant-général Fontaine marqua sa surprise devant les réjouissances et les illuminations dans les rues suite à la « victoire ». Un officier anglais lui expliqua à mi-voix que ses compatriotes illuminaient en fait « leur propre stupidité et les triomphes des Français ». Les prisonniers furent conduits à Dublin par le Grand Canal, et comme les bateaux à vapeur n'existaient pas à cette époque, leur voyage dura près d'une semaine. Ils voyagèrent sur six grandes barges, dont la première transportait l'escorte de la milice de Fermanagh avec une musique militaire au grand complet, la seconde les officiers prisonniers, et le reste les hommes du rang. Selon les témoignages de l'époque, rien ne pouvait surpasser la

81 *Notice Historique* de Fontaine.

nonchalance et la gaieté avec lesquelles les Français supportèrent leur situation. Il semblait qu'à leurs yeux, ayant pleinement rempli leur devoir de patriotes et de soldats, ils avaient toutes les raisons de se féliciter d'en avoir fini avec une tâche aussi éprouvante et ingrate. Aussi, ils se rassemblaient constamment en groupes, discutant avec la plus grande gaieté, jouant aux cartes, dansant, et surtout chantant la Marseillaise.

A Dublin, les prisonniers furent souvent félicités pour leur conduite durant la campagne – même si, par prudence, on ne les laissait pas apparaître en public. A leur arrivée à Liverpool, une foule immense se rassembla pour les accueillir avec de nombreuses démonstrations de sympathie. A Litchfield, où les officiers étaient temporairement cantonnés, le général Humbert reçut même la visite d'une délégation d'ecclésiastiques conduite par l'évêque en personne (un frère de Cornwallis), venue lui exprimer sa gratitude pour la protection accordée aux protestants du Connaught.

La première demande d'Humbert aux autorités anglaises fut que ses officiers irlandais soient bien traités. Il ne pouvait invoquer aucun motif d'indulgence pour ceux qui avaient pris les armes contre la Couronne après l'arrivée des envahisseurs, mais il insista d'autant plus pour qu'on épargne ceux qui étaient venus de France avec le grade d'officier de l'armée française. Il se montra particulièrement pressant en faveur de Teeling, son aide-de-camp. Le frère de ce dernier nous a laissé à ce sujet un témoignage émouvant :

« Après la reddition de l'armée française un accord fut conclu en vue d'un échange de prisonniers, aux termes duquel le général Humbert et ce qui restait de ses forces

devaient rentrer en France. Le général français exprima la plus profonde amertume en apprenant que Teeling ne devait pas en bénéficier. Ce dernier, comme on l'a déjà dit, s'était rendu en tant que prisonnier de guerre lorsque son général fut capturé. Il ne fut pas difficile de l'identifier; les circonstances récentes l'avaient fait connaître du général Lake. Cependant (et je cite ce fait avec un sentiment de gratitude et d'admiration), plusieurs des officiers anglais avec lesquels il s'était assez vite entretenu familièrement sur le terrain se montrèrent suffisamment généreux, dans ces circonstances, pour ne pas le reconnaître. Lorsqu'on établit la liste des officiers français, il fut mis à part et compté comme sujet britannique par le général Lake. Humbert protesta; il réclama son officier au nom du gouvernement français et s'éleva contre ce qu'il considérait comme une violation de l'honneur national et des lois de la guerre. 'Je ne m'en séparerai pas', s'écria-t-il, en proie à une vive émotion. 'Il y a une heure, avant que ceci ne se produise, il aurait dû périr au milieu de nous avec un rempart de baïonnettes françaises autour de lui! Je l'accompagnerai en prison ou à la mort'. Et ce généreux soldat accompagna en effet son aide de camp à la prison de Longford, où il resta jusqu'au lendemain, lorsque les prisonniers français furent conduits vers la capitale, où ils embarquèrent dans les plus brefs délais dans des transports pour l'Angleterre. Teeling fut conduit à Dublin pout y être jugé par une cour martiale. Matthew Tone, qui avait été arrêté le lendemain de la bataille, fut lui aussi reconnu comme irlandais et emprisonné dans l'attente de son jugement».

Teeling fut jugé pour haute trahison moins de deux semaines après sa capture, et en dépit des nombreuses

preuves attestant de son humanité envers les prisonniers loyalistes et de sa stricte observance des lois de la guerre, il fut condamné à mort comme traître à son pays. A bord du *Van Tromp*, Humbert écrivit en sa faveur une lettre émouvante au président de la cour martiale, deux jours avant le début du procès. En voici un extrait :

« Dans toutes les villes où nous sommes passés, Teeling, par sa bravoure et sa conduite généreuse, a empêché les insurgés de se livrer aux plus criminels excès. Ecrivez à Killala, à Ballina, à Castlebar ; il n'y a pas un habitant qui ne lui rendra la plus grande justice. Cet officier est au service de mon gouvernement ; et toutes ces considérations, jointes à sa conduite chevaleresque envers vos gens, devraient beaucoup plaider en sa faveur. Je me flatte que le jugement de votre cour lui sera favorable, et que vous le traiterez avec la plus grande indulgence ».

Lord Cornwallis se montra insensible à tous les appels à la clémence en faveur du malheureux, et le matin du 24 septembre il fut conduit de la *Prevost* à la potence dressée sur Arbor Hill. Apparaissant en grand uniforme d'officier d'état-major français, il avait veillé à tous les détails de sa toilette avec un soin frisant la coquetterie. Vêtu d'une redingote et d'un pantalon bleus, il était chaussé de demi-bottes et coiffé d'un bicorne orné de la cocarde tricolore, avec une boucle et un bouton dorés. Il portait autour du cou une cravate blanche très saillante, entourée d'un foulard noir, que le bourreau enleva prestement afin d'ajuster la corde. Teeling passa les quarante minutes qui s'écoulèrent entre son arrivée sous la poutre fatidique et sa pendaison, à converser avec le brigadier-major Sande : à aucun moment sa voix ne

trembla. Matthew Tone fut exécuté dans des conditions analogues quelques jours plus tard.

Le sort de ces deux hommes déclencha une tempête d'indignation à travers toute la France, où on les considérait à juste titre comme les victimes d'une violation du droit international. Thomas Paine, le grand libre-penseur, envoya une lettre de protestation au Directoire, rappelant le cas du général Lee, de l'armée américaine : seule la menace de représailles immédiates dissuada les Anglais de le pendre en tant que traître.[82] L'auteur recommanda que les officiers anglais capturés à Ostende au mois de mai précédent servent d'otages pour la sauvegarde des officiers français tombés entre les mains de l'ennemi, quelle que soit leur origine. Il mentionna tout particulièrement les prisonniers capturés le 12 octobre de la même année, lorsqu'une flotte française, destinée à renouveler la tentative d'Humbert en Irlande, succomba devant une force navale supérieure au large de Lough Swilly. Cependant, la disproportion était telle entre le nombre de prisonniers aux mains de la France et de l'Angleterre – celle-ci ayant nettement l'avantage – que le Directoire renonça à cette mesure. C'est ainsi que Theobald Wolfe Tone, qui accompagna la quatrième expédition, fut lui aussi victime du pouvoir implacable qui avait détruit son frère.

82 Le texte complet de la lettre figure en annexe.

CHAPITRE VIII

Une seconde bataille à Castlebar

Défaite des insurgés

Les trois officiers français laissés à Killala

Leurs efforts pour empêcher la persécution religieuse

Émeutes et pillage à l'ordre du jour

Progression des armées royales

Bataille de Killala.

Si elle scella le sort de « l'Armée d'Irlande » d'Humbert, la reddition de Ballinamuck ne mit pas fin pour autant aux effusions de sang dans la malheureuse province de Connaught. Sans se laisser décourager par les revers de ceux qui étaient censés les libérer, les rebelles disséminés le long de la rivière Moy, entre Killala et Foxford, ne se départirent pas de leur attitude combative. Mieux encore, trois jours à peine après la reddition, 2'000 d'entre eux quittèrent Ballina avec à leur tête le major O'Keon et Patrick Barrett, un ancien membre de la milice locale, dans le but de reprendre la ville de Castlebar, qui, comme on l'a dit, était tombée aux mains des Anglais après le départ d'Humbert.

A l'aube du 12 septembre, deux citoyens de la ville, Edward Mayley et John Dudgeon, étaient de garde dans le faubourg nord lorsqu'ils entendirent le bruit des sabots de chevaux approchant sur la route de la trouée de Barnageehy. Ils aperçurent bientôt deux cavaliers galopant à bride abattue. Les sentinelles se jetèrent au milieu de la route et interpellèrent les inconnus au cri de :

– « Qui va là ? »

– « Un ami », dit le premier cavalier, tirant sur sa bride.

– « Un ami de qui ? »

– « Des Français », répondit-il.

– « Ah, très bien », répondirent les sentinelles ; « Où allez-vous ? »

Il se trouve que les inconnus étaient des éclaireurs de l'armée rebelle en marche. En paysans ignorants qu'ils

étaient, ils étaient si fiers d'avoir été distingués par leurs chefs qu'ils laissèrent libre cours à leurs langues.

– « Nous allons prendre Castlebar », expliquèrent-ils ; « nous sommes des capitaines, et 2'000 hommes nous suivent à moins d'un mille ».

A peine avaient-ils prononcé ces mots que les gardes saisirent la bride de leurs montures. Pointant leurs armes vers la tête des cavaliers, ils leur ordonnèrent de remettre leurs armes s'ils ne voulaient pas être exécutés sur le champ. Les deux rebelles, qui avaient manifestement pris leurs adversaires pour des amis, se rendirent sur le champ et furent conduits en ville, où leurs gardiens donnèrent immédiatement l'alerte. La réaction de ces derniers a sans aucun doute évité à Castlebar d'être reprise et probablement pillée, car elle n'était défendue que par une petite unité de *Fraser Fencibles*, ainsi que trente-quatre citoyens armés et un corps de *yeomanry* montée. Ces forces, qui auraient été insuffisantes en n'importe quelle circonstance, l'étaient plus encore avec le handicap supplémentaire de la surprise.

Ici encore le mieux est de laisser la parole à l'un des citoyens terrorisés, dont nous avons déjà cité quelques souvenirs dans un précèdent chapitre :

« Ils (les gardes) sont entrés en ville en criant 'Alerte ! Alerte ! Aux armes, où vous brûlerez dans vos lits !' Cet appel résonna si fort, que toute la ville en fut remplie ; des centaines de personnes le reprirent. Des hommes se précipitèrent dans les rues sans prendre le temps de s'habiller. Il pleuvait très fort ; les tambours battaient 'Aux armes ! Aux armes !' tandis que les murs sombres et solitaires renvoyaient

en écho 'Aux armes ! Aux armes !!!" Finalement la tempête fit taire le tambour ; mais rien ne put altérer la vigilance des habitants et de la poignée de courageux *Frasers*. Les gardes continuèrent à ramener des prisonniers jusqu'au matin. Enfin le jour vint éclairer notre malheureuse cité. Ce fut une grande consolation pour moi, car ma femme éprouva toute la nuit des douleurs à cause de sa grossesse ; et cependant, je me disais : est-ce que la lumière de l'aube va nous sauver ? Non ; elle ne fera que révéler les périls. Aussi l'espoir et l'appréhension alternaient tour à tour. Au bout du compte, tous nos pressentiments furent confirmés par la découverte des assassins, installés dans une position avantageuse près du quartier nord-ouest de notre fidèle cité ».[83]

La population protestante eut de la chance que son sort dépende d'un officier aussi capable et énergique que le capitaine Urquhart, qui commandait la place. Aussitôt que l'alerte fut donnée, il rassembla ses hommes sur la place du marché et les envoya occuper les meilleurs emplacements pour la défense. Le corps principal occupa la place du marché, qui commandait les principales avenues, avec le seul canon disponible en ville ; un autre détachement fut installé entre la halle du marché et l'une des portes de la ville ; et un troisième, composé en partie de cavalerie, fut posté à l'entrée nord, où l'on s'attendait à recevoir l'attaque principale des rebelles. Afin d'assurer la sécurité de sa petite armée en cas de retraite, le capitaine plaça un poste de garde d'infanterie dans une rue de la partie ouest de la ville, près du pont, ainsi que quelques cavaliers à l'entrée sud, sur une hauteur en face de l'église.

83 *Récit* de Jones, page 303.

Ces dispositions prises, la petite armée attendit anxieusement le moment de l'attaque, dont l'issue ne semblait guère faire de doute au vu de l'énorme supériorité numérique de l'ennemi. A sept heures, les rebelles avaient concentré leurs forces près de l'entrée nord et ouvert un feu nourri sur la fidèle cité. Les *Highlanders* répliquèrent très vivement. Étant à couvert, ces derniers ne subirent presque aucune perte, tandis que leurs adversaires tombaient par douzaines. Voyant cela, le major O'Keon forma une colonne d'assaut et s'élança en avant, afin de s'emparer de la première ligne de défense. Ulcérés par leurs pertes, les rebelles se ruèrent furieusement à l'assaut. Certains étaient armés de fusils, d'autres de piques, et le reste avec toutes sortes d'armes improvisées pour l'occasion. Ils furent reçus avec un égal courage par les Highlanders et par les habitants, qui tenaient pour l'heure fermement leurs lignes de défense, faisant feu avec méthode et précision. Finalement, à un moment critique, un membre du corps des volontaires, nommé John Galagher, fut pris d'une impulsion soudaine et sortit des rangs pour attaquer les rebelles de près. Son frère, le capitaine du corps, fit de même, et leur exemple fut immédiatement suivi par le reste des défenseurs de ce secteur. Leur charge fut si impétueuse que la colonne rebelle fut dispersée comme des fétus de paille et prit la fuite dans la panique la plus totale, entraînant au passage les réserves d'O'Keon. Ne laissant derrière lui qu'un petit détachement sous les ordres du lieutenant Denham, pour garder la ville, Urquhart se lança alors avec toutes ses forces à la poursuite des fuyards. Des dizaines d'entre eux furent sabrés par la cavalerie et forcés de se rendre ; d'autres, qui tentaient de s'échapper

par la rivière et le lac de Castlebar, furent engloutis dans leurs eaux.

La défaite totale de l'armée d'O'Keon doit être considérée comme une bonne chose, même par ceux qui ont la cause irlandaise le plus à cœur : en effet, les rebelles étaient surexcités par les exhortations de leurs guides spirituels fanatiques et par leur désir de venger les massacres de Wexford et de Kildare. Dans ces conditions, la prise de Castlebar se serait forcément traduite par le massacre en règle des habitants loyalistes, malgré l'influence modératrice d'O'Keon et de Barrett, tous deux hommes sensés et humains. Un prisonnier dans les affres de l'agonie, le cou déchiré par un boulet, avec deux balles dans le corps, avoua même que nombre de ses congénères avaient eu l'intention de piller la ville et de tuer pêle-mêle tous les habitants, hommes, femmes et enfants, sans même épargner les catholiques ! On imagine donc facilement le soulagement ressenti par tous en voyant l'essaim d'ennemis en fuite dans les collines au loin.

Avant de décrire le dernier acte de ce drame, c'est-à-dire la reconquête des dernières positions rebelles le long de la rivière Moy, il convient de s'arrêter sur la situation de ce secteur après que le départ d'Humbert vers le nord l'ait laissé pratiquement aux mains des rebelles. Grâce à l'œuvre admirable de l'évêque Stock, si souvent mentionné dans ces pages, on dispose d'une abondante documentation authentique sur le sujet. Lorsque les deux cent fantassins français évacuèrent Killala, début septembre, pour renforcer l'armée principale à Castlebar, il ne resta plus dans la ville que deux officiers : le lieutenant-colonel Charost et le capitaine Ponson. Ils furent rejoints plus tard par le

capitaine Boudet, que l'avance d'un détachement loyaliste avait contraint de quitter sa position à Westport[84]. C'est grâce aux efforts conjoints de ces trois héros que la population protestante échappa à une destruction qui semblait, à certains moments, inévitable.

Charost était un homme charmant et sympathique: beaucoup pourront même trouver sa personnalité encore plus intéressante que celle d'Humbert. Né à Paris, il s'établit très jeune à Saint-Domingue, où il se maria par la suite; mais la guerre entre la France et l'Angleterre le plongea dans le malheur, tout comme beaucoup d'autres. Il perdit tous ses biens, et même sa femme et son seul enfant, qui furent capturés lors de leur traversée vers la France, et amenés à la Jamaïque. Dans l'impossibilité d'obtenir de leurs nouvelles, le pauvre homme s'engagea par désespoir dans l'armée française, gravissant les échelons jusqu'au grade de lieutenant-colonel. Généreux, humain et doux, tout en se montrant ferme et courageux en cas de crise, il gagna rapidement le respect des protestants aussi bien que des catholiques. Sur le plan religieux, c'était pratiquement un libre penseur. Il dit à l'évêque que « son père étant catholique et sa mère protestante, ils lui avaient laissé le soin de choisir lui-même, et qu'il n'avait jamais trouvé le temps jusqu'à présent de se pencher sur la question ; il ajoutait cependant qu'il devrait trancher un jour, et qu'il le ferait lorsque le Ciel lui en donnerait le temps. En attendant, il croyait en Dieu, avait tendance à penser qu'il devait y avoir quelque chose après la mort, et avait la certitude que d'ici-là, son devoir consistait à faire tout le bien possible à ses semblables ».

84 Note du traducteur : Westport se trouve à environ 50 kilomètres au sud-est de Killala

Plein de bonnes intentions, le prélat semble avoir cherché à convertir Charost, mais sans grand succès. Cependant, il rend hommage à son respect pour les croyances d'autrui et au soin scrupuleux avec lequel il veillait, entre autres, à ce que rien ne vienne troubler les offices religieux protestants célébrés au château de Killala.

Ponson et Boudet, bien que tous les deux intéressants à leur manière, étaient dépourvus de certaines des brillantes qualités de leur chef. Le premier était un curieux petit personnage, mesurant moins de cinq pieds six pouces, au caractère plein d'entrain. Il était originaire de la Navarre et l'évêque relève que « son expression joyeuse rappelait les traits d'Henri IV » mais, ajoute-t-il, « sans l'air bienveillant de ce dernier ; car ce petit singe ne semblait faire cas de personne en dehors de lui-même. Il était intrépide et supportait avec une patience admirable les fatigues et le manque de repos. Des veilles continuelles de cinq jours et cinq nuits d'affilée, lorsque les rebelles étaient désespérément en quête de proies et de méfaits, ne semblent pas le moins du monde avoir altéré son moral. Il était prêt au premier signal à se mettre à la poursuite des pilleurs, et s'il les prenait sur le fait, il les rouait de coups sans pitié et sans donner le moindre signe de crainte pour sa propre sécurité. Il était parfaitement honnête, et ne pouvait supporter que d'autres ne le soient pas ; si bien que sa patience fut mise à rude épreuve par ses alliés irlandais, pour lesquels il ne trouvait pas d'épithètes assez méprisantes ».

A l'exact opposé de Ponson, Boudet, qui avait récemment rejoint la « «garnison » française, nous est décrit comme un homme mesurant six pieds deux pouces. « Sa personne,

son teint et son air grave », dit l'évêque, « n'étaient pas sans évoquer le chevalier de la Manche, dont il suivait l'exemple en nous livrant un véritable récital de ses prouesses et de ses exploits merveilleux, sur un ton posé et grave. Bien que distant, il était poli. Si l'on en juge par l'énergie qu'il mettait à déplorer les misères des guerres et des révolutions, il était loin d'être insensible. Son intégrité et son courage paraissaient indiscutables. Dans l'ensemble, une fois habitués à ses défauts, nous avons trouvé chaque jour de bonnes raisons de respecter ses qualités ».

Quant à Truc, l'officier Français resté à Ballina, le verdict de l'évêque est moins favorable à son égard. Il dénonce en lui un homme foncièrement mauvais, laissant à désirer aussi bien sur le plan de l'honnêteté que sur celui du courage. Truc partageait son autorité avec O'Keon, et tous deux étaient sous les ordres de Charost.

Le premier problème qui se présenta à ce dernier après le départ de ses hommes pour le front était de maintenir la sécurité du vaste district dont il avait la charge, qui comprenait des kilomètres carrés de pays accidenté, des côtes étendues, et les villes de Killala et de Ballina. Toute cette région grouillait de bandes armées d'insurgés qui étaient restés en arrière dans le but de piller les biens des propriétaires terriens protestants plutôt que de se joindre aux Français sur le terrain. Ils se comptaient par milliers, et auraient pu constituer une force suffisante pour changer le cours des événements. Etant donné leur turbulence et leur mépris des lois, on mit d'abord en place une forte garde pour patrouiller la nuit dans la ville de Killala et ses faubourgs ; mais comme cette mesure ne suffisait pas à préserver

la paix, Charost décida d'offrir à tout citoyen bien disposé les moyens de se défendre lui-même. Une proclamation invita les habitants des deux confessions à venir au château pour y recevoir des armes et des munitions, à la seule condition de s'engager à les restituer sur demande. Cette offre fut acceptée avec enthousiasme par les protestants comme par les catholiques, mais le résultat fut un échec malgré tout. Dès le début, les insurgés protestèrent contre cette mesure, au motif que les armes confiées à leurs compatriotes loyalistes seraient certainement tournées contre eux. Les protestations se transformèrent bientôt en menaces, ce qui intimida tellement les protestants qu'ils restituèrent leurs armes le soir même du jour où ils les avaient touchées. Mais ceci ne suffit pas à calmer les insurgés, qui se mirent dans les jours suivants à harceler la minorité loyaliste en effectuant des visites domiciliaires, sous prétexte de rechercher des armes dissimulées. En désespoir de cause, les malheureux loyalistes finirent par supplier le commandant de publier une nouvelle proclamation exigeant la restitution de toutes les armes distribuées, mis à part celles des recrues au service des Français. Conscient de la situation, Charost accepta et s'efforça de trouver un autre moyen de mettre fin aux actes de pillage qui terrorisaient la communauté.

Imitant les méthodes d'Humbert à Castlebar, il fit publier quelques jours plus tard une proclamation établissant un gouvernement provisoire dans le district dont il avait la charge. Il le divisa en départements, présidés chacun par un préfet disposant d'une garde armée de seize ou vingt hommes. Aucun d'entre eux n'était tenu de se déclarer pour ou contre le roi, étant simplement considérés comme des fonctionnaires chargés du maintien de la paix. James Devitt,

négociant catholique prospère, modéré et de bon sens, fut élu à l'unanimité préfet de Killala. A partir de ce moment, le maintien de l'ordre dans cette ville fut assuré dans de bonnes conditions par trois corps de cinquante hommes chacun, tous placés directement sous ses ordres.

Cependant, au fur et à mesure que le temps passait, la tâche de contenir les passions haineuses de la populace ignorante devint vraiment herculéenne. Des yeux envieux se tournèrent vers la résidence de l'évêque, où les trois officiers français étaient hébergés avec sa famille. Peu de maisons offraient une telle tentation : en effet, elle n'abritait pas seulement les biens de l'évêque, mais aussi de nombreux objets de valeur que les habitants protestants lui avaient confiés dans la frayeur des premiers moments du débarquement français. Pour assurer la défense du château, on préleva sur la garnison une vingtaine d'hommes, relevés toutes les vingt-quatre heures. Cependant, même ces derniers n'étaient guère fiables, persuadés qu'ils étaient que tous les biens des protestants leur revenaient de droit. A certains moments, la situation devint explosive, et il fallut tout le tact et le sang-froid du commandant pour éviter un drame.

Un jour, un ivrogne nommé Toby Flannigan, qui s'était autoproclamé major, arrêta un certain Goodwin, protestant de son état, au seul motif qu'il était protestant. Charost eut vent de l'affaire alors qu'il faisait une partie de cartes au château, et aussitôt il se rendit avec son entourage sur les lieux. Ils trouvèrent le « major » à cheval, ivre et vociférant, entouré par une foule admirative. Charost lui ayant donné l'ordre de relâcher le prisonnier, il refusa avec impudence. L'instant était critique : si Charost échouait à faire respecter

son autorité, l'anarchie et tout son cortège d'horreurs s'ensuivraient inévitablement. Il ordonna immédiatement à Flannigan de descendre de cheval. Il y avait dans sa voix un ton de détermination qui n'admettait aucun délai. Le coupable chercha du regard le soutien de la foule, mais n'en trouvant point, il obéit d'un air sombre. Charost le délesta de ses propres mains de son épée et de ses pistolets, et l'envoya sous bonne garde dans la prison où sa victime protestante venait d'être enfermée. Cet incident mit un terme à la carrière militaire du sieur Toby Flannigan.

Bien qu'il soit théoriquement à la tête de tout le comté de Mayo, dans les faits l'influence personnelle de Charost ne s'étendait malheureusement guère au-delà des environs immédiats de Killala. A Ballina, l'indolence ou la complicité de Truc laissa le champ libre aux insurgés, guidés par le père Owen Cowley, de Castleconnor. Comme il maîtrisait bien la langue française, il s'était insinué dans les bonnes grâces de Truc, et exerça bientôt une autorité presque illimitée sur la ville et ses environs. Son dessein semble avoir été l'éradication des hérétiques, ce pourquoi il s'employa constamment et délibérément à instiller le poison de la haine et de la méfiance dans l'esprit du Français. Sous prétexte de protéger la jeune république contre les machinations d'ennemis de l'intérieur, Cowley envoya des bandes d'insurgés en armes arrêter et amener en ville les fermiers protestants du voisinage. En quelques jours plus de soixante de ces pauvres gens, après avoir vu leurs maisons démolies, furent emprisonnés dans un endroit aménagé à cet effet dans la maison du colonel Henry King. S'étant assuré de sa proie, Cowley voulut passer à l'étape suivante, qui était d'obtenir la permission de les exterminer : mais il se heurta à l'opposition d'O'Keon et de

Barrett, qu'il n'avait pas prévue. Soupçonnant les intentions du prêtre, Barrett l'interrogea et se vit répondre avec hauteur que Truc avait donné l'ordre d'exécuter les prisonniers. Barrett se précipita chez ce dernier et lui exposa la situation par l'intermédiaire d'un interprète. Il s'avéra alors que Cowley avait menti – ce que Barrett prit soin de lui reprocher aussi publiquement que possible. La témérité du jeune homme faillit bien lui coûter la vie, car pendant qu'il était encore en train de parler, un des partisans du prêtre se rua sur lui avec une pique : seule une fuite précipitée lui permit d'échapper à la furie sanguinaire de la foule.[85]

Les méthodes et les intentions de Cowley étaient fortement teintées du bon vieux temps de l'Inquisition. La nuit du 8 septembre, vers minuit, ce disciple de Torquemada entra dans la prison improvisée pour jouir de la déconfiture de ses victimes. Elles étaient entassées comme des moutons, dans une pièce tout juste assez grande pour en contenir la moitié. Il lui vint à l'esprit que dans la confusion qui avait présidé à leur arrestation, quelques catholiques se trouvaient peut-être parmi eux. Aussi, il salua les détenus en ces termes : « Couche toi, Orange ; lève-toi, Croppy ». L'un des prisonniers, un certain Robert Atkinson, originaire de Ballybeg, remarqua le vêtement ecclésiastique de leur visiteur et s'approcha de lui pour se mettre sous sa protection. Mais pour toute réponse, ce dernier lui administra un formidable coup de matraque en pleine tête. De plus en plus excité, Cowley tendit le poing aux malheureux, s'écriant : « Bande d'hérétiques, vous n'avez pas plus de religion qu'un troupeau de porcs. Vous serez mis à mort avant dix heures demain matin : je ne sais pas si ce sera en vous brûlant

85 *Mémoires* de Musgrave, page 629.

avec des tonneaux de goudron, ou bien à coups de piques, ou en vous truffant de balles ! »[86] Il agrémenta ce sympathique programme en doutant à voix haute que des balles puissent « trouver à se loger dans leurs corps ». Les projets sanguinaires du prêtre ne furent heureusement pas suivis d'effet : dès que Charost fut averti du danger que couraient les protestants, il se rendit en personne à Ballina et reprocha sévèrement à Truc d'avoir prêté l'oreille à des accusations liées à la religion. Il se fit amener tous ceux qui avaient été arrêtés par les sbires de Cowley, passa un jour entier à les entendre, puis les relâcha tous. Les malheureux étaient libres de rentrer chez eux, mais beaucoup ne retrouvèrent plus qu'un tas de cendres.

Il faudrait des pages pour décrire toutes les atrocités commises au nom de la religion catholique romaine et – qui aurait cru à un tel rapprochement ? – de la Liberté ! La fureur des insurgés se dirigea d'abord contre une salle de prière presbytérienne située entre Killala et Ballina. C'était le lieu de culte d'une petite colonie de tisserands que le comte d'Arran avait fait venir du nord. Leur pasteur, le révérend Marshall, s'était employé à la décorer dans un style conforme à sa vocation : il était si unanimement respecté que toute la bonne société protestante du voisinage avait contribué à embellir cet édifice. Ce dernier fut totalement détruit au début du mois de septembre, et les fidèles eurent beaucoup à souffrir du fait des insurgés. Castlereagh, résidence d'Arthur Knox, et le château de Lacken, propriété de Sir John Palmer, furent eux aussi pillés par une bande de pilleurs organisés. Un certain Monsieur Bourke, de Summerhill, aurait lui aussi connu le même sort s'il n'avait fait preuve d'un incroyable culot.

86 Dépositions de William Stenson, John Armstrong et Robert Atkinson. *Mémoires* de Musgrave, Annexe, page 164.

La nouvelle de ces exactions étant parvenue à Killala, Charost envoya à Summerhill le capitaine Boudet accompagné d'Edwin Stock, un des fils de l'évêque, pour apaiser la foule. Il dépêcha aussi un autre groupe à Castlereagh pour sauver ce qui pouvait l'être des provisions et liqueurs. Cette démarche mit fin au siège de la maison de Monsieur Bourke. En revanche, le groupe de Castlereagh, qui ne comprenait que des Irlandais, ne trouva rien de mieux pour soustraire les liqueurs à l'avidité des bandits assoiffés, que d'en abriter le plus possible dans… leurs propres estomacs. Du coup, ils s'en retournèrent à Killala dans un état d'extrême ébriété. Quant au château de Lacken, il fut totalement saccagé et son propriétaire et sa nombreuse famille expulsés, contraints de chercher refuge là où ils pourraient. L'indignation de Charost devant de telles exactions ne connut pas de bornes. Il dit aux insurgés qu'il était un *Chef de Brigade* et non un *Chef de Brigands*, ajoutant que s'il les surprenait en train de chercher à dépouiller et assassiner des protestants, il défendrait ces derniers jusqu'à la dernière extrémité.

Pendant ce temps, l'incertitude qui régnait à Killala au sujet des opérations militaires en cours à l'est, devenait de plus en plus vive. Les rumeurs les plus contradictoires et inquiétantes circulaient, et c'est seulement le 12 septembre, jour de l'attaque ratée d'O'Keon contre Castlebar, que des informations sûres parvinrent aux autorités au château. Ce soir-là, William Charles Fortescue, neveu de Lord Clermont, fut amené de Ballina en tant que prisonnier, et Charost apprit de lui la capitulation d'Humbert à Ballinamuck. Le commandant de la place sentit que la situation devenait explosive : connaissant l'état d'esprit des insurgés, il avait toutes les raisons de craindre qu'au comble

de la fureur et du désespoir, ils tentent de massacrer tous les protestants en ville. Estimant que sa mission de nuire aux ennemis de son pays était terminée pour le moment, il se fixa pour unique but de maintenir la paix et la tranquillité autour de lui, jusqu'à ce que l'arrivée de troupes régulières anglaises lui permette de se rendre avec ses compagnons sans manquer à l'honneur. Dans ce but, et bien décidé s'il le fallait à verser son propre sang pour défendre les loyalistes menacés, il prit les mesures immédiates qu'exigeait la situation. Dans les appartements des trois officiers, douze carabines chargées étaient prêtes à servir, et on distribua toutes sortes d'armes aux sept ou huit membres de la maisonnée de l'évêque, auxquels on pouvait se fier. A partir de ce moment, les Français ne relâchèrent pas leur vigilance, se méfiant non seulement de toutes les personnes qui se présentaient à la porte du château, mais aussi de leur propre garde de vingt hommes.

Ces précautions n'avaient rien de superflu, car la situation devenait chaque jour plus tendue. Les chefs insurgés ayant eu vent des préparatifs du général Trench pour dépêcher une armée contre eux depuis Castlebar, ils envoyèrent le 18 septembre une requête à Charost pour exiger que les protestants soient emprisonnés dans la cathédrale comme otages. Ce dernier refusa catégoriquement. Le lendemain, une foule en colère se rassembla près de la porte du château pour se plaindre que leurs amis et connaissances à Castlebar étaient maltraités par les Anglais. Afin de les calmer, l'évêque suggéra d'envoyer deux émissaires au général Trench pour lui demander de ne rien faire à ses prisonniers qui soit de nature à provoquer des représailles aux dépens des protestants à Killala. La proposition fut

immédiatement approuvée. Roger Maguire, fils d'un brasseur de Crossmalina, et Dean Thompson, qui avait occupé avec sa famille les appartements de l'évêque depuis l'arrivée des Français, furent choisis pour cette mission. Tôt dans la matinée suivante, ils entreprirent leur périlleux voyage.

Leur départ ne se traduisit pas par le répit espéré. Le 20, un faux rapport, selon lequel les Anglais s'approchaient, eut pour résultat de faire revenir en ville de nombreux piquiers que le commandant avait incité la veille au soir à regagner leurs maisons. La violence et l'ivrognerie régnaient en maîtres. Pour la quatrième ou cinquième fois, la maison de James Rutledge, l'officier des douanes, fut attaquée par une bande de soudards en quête de pillage. Pour restaurer le calme on tira Ponson de son lit où il récupérait des fatigues de la nuit précédente. A lui tout seul, il se précipita sur la foule et étendit par terre le premier émeutier en le frappant avec un fusil. Il chargea avec une telle impétuosité que toute la bande prit la fuite. Le 21, une autre foule excitée se présenta aux portes du château et réclama la permission d'arrêter le sieur Bourke, de Summerhill, dont l'attitude résolue avait provoqué leur colère. Ils prétendirent qu'il brimait ses voisins catholiques. Charost leur répondit sèchement qu'ils pouvaient aller à Summerhill si cela leur plaisait, mais qu'il les suivrait et leur tirerait dessus s'il les prenait en train de piller la maison. Plus tard dans la journée, le commandant, par sa présence d'esprit, écarta un autre danger. Alors qu'il était sur le point de prendre son dîner, on l'informa qu'un groupe de piquiers turbulents s'était réuni à l'extérieur du château, pour se livrer au pillage. Charost sortit d'un air détaché, accompagné de ses deux officiers, et les trouva en train de se préparer à enfoncer les portes. Comme si de rien

n'était, il commanda « garde à vous », les répartit en sections, et leur fit faire leur séance quotidienne d'exercice. Sa nonchalance les laissa sans voix, et, tout occupés qu'ils étaient par leur entrainement, ils ne pensèrent plus à leur projet.

Au grand soulagement des détenus du château, les deux émissaires revinrent le soir même de Castlebar. Ils apportaient une lettre de l'évêque au général Trench, donnant toutes les garanties concernant le traitement des prisonniers rebelles. Ce texte fut lu aux insurgés et sembla les rassurer. Mais l'évêque fut surtout heureux d'apprendre par Dean Thompson, qui l'avait discrètement pris à part, que compte tenu de la situation à Killala, le général avait décidé de se mettre en route deux jours plus tôt que prévu, et arriverait probablement dans la matinée du dimanche 23.

Les préparatifs des Anglais pour écraser l'insurrection dans le nord-ouest du Connaught avaient été considérablement retardés par la situation inquiétante au centre de l'île : comme on l'a vu dans le chapitre précédent, un mouvement insurrectionnel de grande ampleur s'y était constitué au début du mois de septembre. Les rebelles avaient prévu de se coordonner avec l'armée d'Humbert dans sa marche vers Dublin, mais la reddition de Ballinamuck remit en cause leurs plans, de sorte qu'aucune des attaques projetées n'eut lieu. Cependant, Lord Cornwallis jugea imprudent de prélever des troupes sur l'armée principale tant qu'il ne serait pas certain que tout risque était définitivement écarté. Du coup, il ne s'écoula pas moins de dix jours entre la bataille de Ballinamuck et le moment où le général Trench fit son entrée à Castlebar pour rétablir l'autorité du roi dans toute la province.

Trench était bien décidé à ne laisser aucune échappatoire aux forces rebelles. Son plan consistait à les attaquer de plusieurs côtés à la fois, en ne leur laissant d'autre alternative que de se rendre ou d'être jetés à la mer. Lord Portarlington, dont les troupes basées à Sligo comprenaient le *Queen's County Regiment*, un petit détachement du 24ème *Light Dragoons*, et plusieurs corps de «*yeomanry*», reçut l'ordre de marcher sur Ballina et d'y faire sa jonction avec le corps principal venant de Castlebar. Pendant ce temps, 300 hommes de la milice d'Armagh venant de Foxford, et 300 autres venant de Newport, commandés respectivement par le major Acheson et par le colonel Fraser, devaient converger vers le même point.[87] Les troupes de Lord Portarlington, qui étaient les plus éloignées de leur destination commune, furent les premières à se mettre en mouvement. Fortes de presque 1'000 hommes, avec deux pièces d'artillerie de campagne, elles quittèrent Sligo le matin du 21 septembre. Leur marche se déroula sans encombre jusqu'à la tombée de la nuit, lorsqu'un groupe de rebelles s'approcha de leur bivouac près du village de Grange. Un coup de canon suffit à disperser les assaillants. Les Anglais ne s'en tirèrent pas si facilement la nuit suivante: à peine avaient-ils pénétré dans le village de Scarmore qu'ils furent attaqués par une colonne de piquiers, partie de Ballina sous les ordres d'O'Keon et de Barrett. Il s'ensuivit un combat long et acharné, à l'issue duquel les insurgés eurent finalement le dessous. Avant le début de l'action, plusieurs fermiers protestants du hameau voisin de Carrowcarden avaient été incorporés de force par les piquiers, qui les avaient placés en première ligne pour

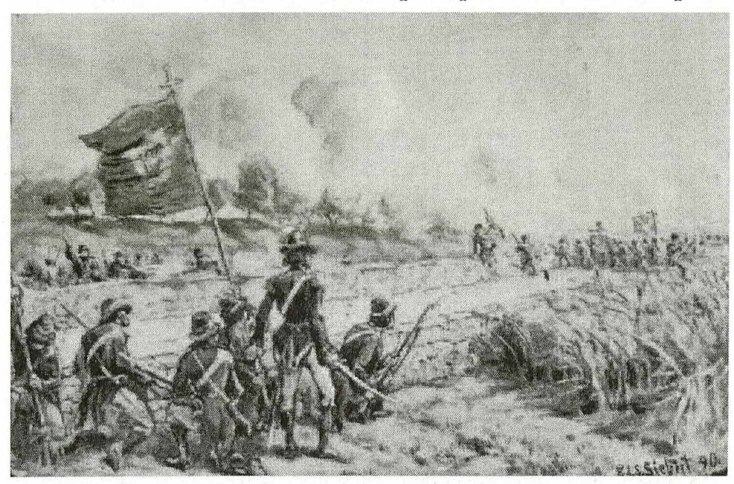
87 Extraits des déclarations du général Trench, datées des 24 et 26 septembre 1798 à Killala. – *Récit* de Jones, page 285.

garantir leur coopération : comme on pouvait s'y attendre, il s'ensuivit leur destruction totale par les troupes royales.

Les trois corps anglais restants se mirent en marche le samedi 22 septembre. Le major Acheson fut attaqué vigoureusement par un groupe de rebelles, mais réussit à les repousser. Le général Trench, dont l'armée se composait des *Roxburgh Light Dragoons*, des régiments du Devonshire et du Kerry, du *Prince of Wales' Fencible Regiment*, de la cavalerie de Tyrawley et de deux canons, emprunta la route qui avait vu passer Humbert lors de sa marche sur Castlebar. Une pluie continuelle ayant transformé les routes en bourbiers, sa progression fut lente. Les troupes entrèrent dans Crossmalina le samedi soir, fatiguées par une marche éreintante. La nouvelle de leur approche étant parvenue à Killala dans l'après-midi, les piquiers exigèrent aussitôt d'aller à la rencontre de l'ennemi : car en dépit de leur sectarisme et de leur brutalité, ces rustres étaient animés d'un courage animal. Un de leurs chefs, nommé Ferdy O'Donnell et originaire d'Erris, se mit à leur tête et la marche commença. A Rappa il tomba malade et la petite armée fit halte ; mais trois cavaliers, dont Roger Maguire, déjà mentionné, poussèrent une reconnaissance jusqu'aux abords de Crossmalina. Là, ils tombèrent sur un détachement de seize cavaliers, qu'ils attaquèrent audacieusement et mirent en fuite, les pourchassant même jusque dans la ville. L'obscurité aidant, on ne se rendit pas compte en ville de la faiblesse des assaillants, si bien que leur apparition mit tout en ébullition : les tambours appelèrent aux armes et les soldats couraient éperdument dans les rues. Ayant rempli leur mission de reconnaissance, les cavaliers repartirent au grand galop pour rejoindre leurs camarades : ils les dissuadèrent d'aller plus

loin, arguant que les munitions disponibles étaient insuffisantes pour un engagement général.

Le corps du général Trench se remit en route à l'aube du 23, et fit son entrée deux heures plus tard dans Ballina qu'il trouva déjà occupée par Lord Portarlington. A l'approche de ce dernier, Truc et O'Keon s'étaient enfuis avec le reste de leurs partisans. Les Anglais ne perdirent pas de temps pour en finir. Afin de couper toutes les issues de Killala, Trench divisa ses forces : lui-même suivit la route normale avec un corps de troupe, tandis qu'un régiment de la milice du Kerry, accompagné par de la cavalerie, fit un détour par le village de Rappa. Ces dernières troupes étaient commandées par le lieutenant-colonel Crosby et par Maurice Fitzgerald (plus connu sous le nom de chevalier du Kerry). Il est remarquable que malgré leurs trajets différents, les deux unités arrivèrent à Killala presque en même temps.



«La bataille de Killala»

Monseigneur Stock décrit en ces termes l'engagement qui suivit :

«Les paisibles habitants de Killala allaient maintenant assister à une scène qu'ils n'auraient jamais cru contempler un jour : une bataille, spectacle qu'aucun être humain y ayant assisté une fois et doté d'un tant soit peu de sensibilité ne souhaiterait revoir. Une troupe de fugitifs venant de Ballina apporta la nouvelle qu'une armée approchait. Pendant de long et pénibles moments, femmes et enfants se bousculèrent en tombant les uns sur les autres pour pénétrer dans le château ou dans n'importe quelle maison de la ville susceptible de leur offrir un abri temporaire. Les rebelles quittèrent leur camp pour occuper le terrain en hauteur près de la ville, sur la route de Ballina. Ils se postèrent sous les murets de chaque côté de la route, de manière à bénéficier d'une position avantageuse pour tirer sur les troupes royales. Les deux divisions de l'armée royale comportaient en principe 1'200 hommes, et elles disposaient de cinq pièces de canon. Il n'a pas été possible de déterminer le nombre de rebelles. Beaucoup s'enfuirent avant le combat, tandis qu'un nombre très important afflua dans la ville alors qu'il battait son plein, passant sous les fenêtres du château sous le regard des officiers français à cheval : ils couraient vers la mort avec la même insouciance que s'ils se hâtaient pour assister à un spectacle. Quelque 400 d'entre eux tombèrent lors de la bataille ou immédiatement après ; ce qui laisse penser que leur effectif total ne devait guère dépasser 800 ou 900.

« Nous ne quittâmes pas des yeux les rebelles. Ils visèrent soigneusement et firent feu posément des deux côtés de la route sur l'ennemi en marche ; et pourtant (aussi surprenant

que cela paraisse) ils ne réussirent qu'à tuer un seul homme – un caporal – et à blesser un simple soldat. En général, leur tir passait par-dessus la tête de leurs adversaires. Un régiment de Highlanders (*Fraser's Fencibles*) se divisa en deux groupes qui s'éloignèrent de la route sur la droite et sur la gauche afin de prendre à revers les tireurs cachés derrière les haies et les murs. Du côté gauche, il leur fallut traverser un terrain marécageux, ce qui prit du temps ; mais finalement ils parvinrent jusqu'aux rebelles et semèrent la désolation parmi ces derniers. Le *Queen's County militia* et le *Devonshire* arrivèrent à leur tour, ce dernier se distinguant particulièrement. Après avoir résisté pendant environ vingt minutes, les rebelles commencèrent à fuir dans toutes les directions, poursuivis dans la ville par la *Roxburgh Cavalry* lancée à leurs trousses. Cet emploi de la cavalerie et non de l'infanterie pour attaquer une ville n'était certes pas très orthodoxe sur le plan militaire ; mais le général eut raison d'agir ainsi, car en ne laissant aucun répit aux rebelles, il les empêcha de s'abriter dans les maisons des habitants, ce qui n'aurait sans doute pas manqué de provoquer massacre et pillage. En l'occurrence, cette mesure fut couronnée de succès : seuls quelques rebelles réussirent à se réfugier dans les maisons. Un grand nombre furent sabrés dans les rues ; parmi les autres, certains furent poussés à travers la ville jusqu'à ce qu'ils se retrouvent en face de la milice du Kerry, venue de Crossmalina. Le reste fut containt de gagner le rivage et de longer un promontoire qui constitue l'une des cornes de la baie de Killala : mais même là, ils furent fauchés par dizaines sous les coups d'un canon disposé de l'autre côté de la baie.

« Malgré les efforts du général et de ses officiers, la ville portait tous les stigmates d'une place prise d'assaut. Quelques maisons étaient éventrées ; la plupart n'avaient plus de portes ni de fenêtres, leurs habitants tout tremblants contraints de rester prostrés par terre afin d'échapper à la mort. Il fallut attendre le lendemain soir pour que cesse enfin le son horrible des coups de fusil tirés à chaque instant sur les rebelles en fuite et incapables de se défendre. Le fléau de la guerre est si fréquent que sa description ne nous émeut guère, tant nous sommes habitués à l'entendre ; il faut y avoir assisté soi-même pour se rendre réellement compte de sa monstruosité.

« Qui pourrait oublier ce qu'il a ressenti face à un être humain cerné par une foule de baïonnettes, implorant qu'on lui laisse la vie sauve ? Le regard de Démosthène ne fut jamais plus pénétrant, même dans ses plus émouvantes envolées oratoires. Un homme fut ainsi traîné devant l'évêque le lendemain de la bataille alors que malgré leur absence de résistance, les paysans continuaient à être massacrés à travers toute la ville. En proie aux affres de la terreur, le malheureux crut pouvoir sauver sa vie en clamant qu'il était 'connu de l'évêque'. Hélas ! Ce dernier ne le connaissait pas ; du reste, le prisonnier ne respirait pas la bonté. Mais la personne dont il avait cherché la protection l'entoura immédiatement de ses bras et de tout son corps. Sa mémoire lui suggéra ces paroles :

'Quel chef-d'œuvre que l'homme ! la beauté du monde, le parangon des animaux ! Allez-vous abimer cette œuvre admirable ?' – *Hamlet.*

C'est pourtant bien ce que firent les soldats. Lorsqu'ils comprirent que leur prisonnier n'était pas connu de l'évêque, ils l'entraînèrent hors de la cour dès que ce dernier eut le dos tourné. Malgré leur promesse de laisser ce malheureux en prison jusqu'à ce qu'il soit jugé, ils l'exécutèrent sommairement à la porte».

Cet affrontement, décrit de façon si frappante, faillit être fatal aux hommes courageux qui s'étaient déjà exposés à tant de périls pour défendre le principe sacré de la liberté religieuse. Lors du massacre aveugle qui suivit la bataille, les troupes royales, rendues euphoriques par la victoire et avides de vengeance, ne se souciaient guère de respecter les personnes. Charost n'échappa à la mort que par une sorte de miracle. Après avoir pris sa part dans la défense de la position rebelle, il était retourné au château et avait remis son épée à un officier anglais. Alors qu'il s'apprêtait à entrer dans le hall, il se fit tirer dessus par un Highlander qui s'était frayé de force un passage malgré la sentinelle qui gardait la porte. Heureusement, la balle passa sous le bras de Charost, perçant la lourde porte de chêne. L'officier anglais présent s'interposa et présenta ses excuses pour le geste du soldat. Il va sans dire qu'après cet incident, on fit preuve de la plus grande courtoisie à l'égard des prisonniers français, à la seule exception d'O'Keon : malgré son rang dans l'armée française et sa prétention à être considéré comme citoyen français, ce dernier fut conduit quelques jours plus tard à Castlebar afin d'y être jugé pour haute trahison. Le témoignage de Monseigneur Stock lui valut d'être acquitté, mais il fut sommé de quitter le pays dans les plus brefs délais.

Deux jours après la bataille les trois officiers français furent conduits à Dublin, et on peut croire l'évêque sur parole lorsqu'il affirme qu'il « ne les quitta pas sans larmes ». Comme le récit de leur attitude honorable et courageuse durant la longue période de désordres avait déjà circulé dans la capitale, ils furent reçus avec de nombreuses marques de considération. Ils bénéficièrent même de l'hospitalité d'une personne aussi éminente que le primat d'Irlande. Suite au rapport de Monseigneur Stock, le gouvernement britannique proposa aux autorités françaises de les libérer sans contrepartie, mais Niou, le commissaire français, déclina ce geste de courtoisie. Ces hommes, déclara-t-il, n'avaient fait que leur devoir. Ils n'avaient rien fait de plus que ce qu'on était en droit d'attendre de n'importe quel officier français en pareil cas. Il n'y avait donc pas de raison de leur accorder un traitement de faveur.

Le sort des insurgés qui échappèrent à l'épée et à la baïonnette fut très différent. La cour martiale mise en place pour les juger commença à siéger le lundi 24 septembre au matin. Le mardi matin, les deux premières victimes furent remises au bourreau : il s'agissait d'un ivrogne irresponsable nommé Bellew et d'un certain Richard Bourke, de Bellina. L'autorité de la Couronne continua à sévir brutalement pendant de nombreuses semaines, et même six mois plus tard de nouvelles victimes venaient encore grossir la longue liste. On n'a pas hésité à relever dans ces pages les nombreux actes de violence commis par les insurgés, du fait de leur intolérance religieuse aussi bien que par haine raciale et politique ; mais en toute justice, il faut souligner que la brutalité et l'avidité constituent les pires actions qu'on puisse imputer aux malheureux paysans qui luttaient, après tout, contre un

despotisme implacable. Selon les propos de Monseigneur Stock, « durant toute la durée des troubles, les rebelles du Connaught n'ont pas répandu une goutte de sang, sinon sur le champ de bataille ». Les vainqueurs auraient dû prendre ce fait en considération, en appliquant une politique d'humanité et de conciliation au lieu de répandre le sang et le feu. Mais que pouvait-on attendre d'hommes qui, quelques mois auparavant, avaient déjà transformé en désert les parties les plus prospères du pays, au nom du roi et de la constitution ?

***

Ainsi se termina l'expédition du général Humbert, glorieuse mais finalement avortée, aussi peu soutenue par le gouvernement français que par les Irlandais Unis. Il serait superflu de se pencher davantage sur les diverses causes qui contribuèrent au maintien de la domination anglaise sur ce malheureux pays : l'exposé des faits qu'on vient de lire parle pour lui-même et répond entièrement à la question. Le lecteur attentif ne peut échapper à la conclusion que la principale cause se trouve dans les Irlandais eux-mêmes. Le sort de l'expédition était scellé à partir du moment où les rebelles ont montré leur vrai visage. Leur incapacité à distinguer entre le politique et le religieux en a fait des instruments dociles aux mains d'hommes qui n'aspiraient qu'à remplacer le despotisme en vigueur par une théocratie non moins tyrannique. S'ils avaient été inspirés par les mêmes idées ouvertes et libérales que celles qui animèrent les treize colonies d'Amérique, ils auraient dépensé leur énergie sur le champ de bataille contre l'ennemi commun, au lieu de la gaspiller dans de mesquines persécutions religieuses. Que

n'aurait pu accomplir au début de la campagne une force de 10'000 patriotes déterminés, en liaison avec l'armée d'Humbert ? Probablement la destruction des forces de Lake. Et même après le séjour si regrettable du général français à Castlebar, ne peut-on supposer que le résultat de la bataille de Ballinamuck aurait été différent si les rebelles avaient fait leur devoir ? Certes, on peut considérer que le temps perdu par Humbert dans le village de Cloone a pratiquement scellé le sort de l'armée française, et que dans le meilleur des cas, ses chances de succès étaient extrêmement ténues. Cependant, il ne fait pas de doute que la responsabilité de son échec incombe en premier lieu aux insurgés : leur cause était noble, mais ils n'en comprirent pas la véritable portée. Puisse cette leçon ne pas être perdue pour les patriotes de demain !

CHAPITRE IX

Carrière d'Humbert après son retour d'Irlande

Son rôle durant la campagne contre les Autrichiens et l'expédition à Saint-Domingue

Son intrigue amoureuse avec Pauline Bonaparte

Fuite en Amérique

Sa participation à la bataille de La Nouvelle Orléans

Expédition au Mexique.

Bien que le récit de la descente d'Humbert en Irlande soit terminé, la suite de sa carrière mérite qu'on s'y attarde quelque peu. Ce n'est que justice si on considère le rôle actif qu'il joua plus tard dans l'histoire du Nouveau Monde, et le fait qu'il fut mêlé à un épisode marquant de la lutte d'un des grands états de l'hémisphère occidental pour conquérir son indépendance. Même s'il n'atteignit jamais la célébrité, il fit montre tout au long de cette période de qualités qui n'étaient pas minces. Il fit preuve de courage et de compétence, et il ne lui manqua que quelques-unes des qualités qui font les grands hommes.

Après son retour en France, Humbert fut envoyé à l'armée de Masséna, qui affrontait les Autrichiens en Suisse et au Tyrol. La situation sur place était critique pour les Français, qui étaient aussi menacés sur leurs flancs par une armée russe commandée par Souvorov. Au début du mois de juin 1799, les environs de Zürich devinrent le théâtre de plusieurs affrontements entre Masséna et le général autrichien Hotze. Au cours de l'un d'eux, Humbert reçut une blessure sérieuse. Cependant, il fut rétabli à temps pour prendre part aux dernières batailles de la campagne, qui s'acheva en septembre avec la destruction de l'armée de Hotze et la retraite de Souvorov. On le retrouve ensuite comme membre de l'expédition envoyée en décembre 1802 par le Premier Consul Napoléon Bonaparte à Saint-Domingue pour écraser la rébellion de la population noire de cette île. Il convient de souligner que le général en chef Leclerc, beau-frère de Bonaparte, ne lui confia aucun commandement spécifique au début de cette campagne et que dans l'intervalle, notre héros ne reçut aucune nouvelle promotion. Il y avait une raison à cela : Humbert avait désapprouvé le

coup d'état[88] du 18 brumaire (qui mit pratiquement fin au régime républicain), ce qui lui valait le déplaisir du Premier Consul. Quels que soient ses défauts, il ne pourra jamais être accusé de tiédeur pour défendre la cause de la liberté : il resta toujours un fervent républicain.

Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans les détails de l'horrible guerre d'indépendance de Haïti, véritable tache sur l'histoire de la civilisation. Pour ce qui est d'Humbert, il fit son devoir de soldat avec sa vigueur et sa détermination habituelles. Il reçut la mission de déloger le général rebelle Maurepas de la position qu'il occupait près des Gonaïves, tandis que les autres points stratégiques étaient attaqués par trois corps distincts commandés par les généraux Desfourneux, Hardi et Rochambeau. Parmi ces différents corps, celui que commandait Humbert occupait la position la plus périlleuse, et ses mouvements étaient entravés par des pluies torrentielles. Après de durs combats qui ne permirent pas d'emporter la décision, Humbert reçut des renforts conduits par le général Desbelles, et l'offensive reprit contre les rebelles. Pendant ce temps, le général Leclerc envoya une autre colonne prendre à revers les positions rebelles. Voyant qu'il était presque encerclé par les Français, Maurepas se rendit finalement à Humbert et Desbelles à la condition, entérinée par la proclamation du général Leclerc, qu'il conserverait son grade.

Les autres corps de l'armée française rencontrèrent le même succès dans leurs entreprises, si bien que deux mois après l'ouverture des hostilités, les chefs rebelles, de Toussaint Louverture jusqu'à la base, se déclarèrent prêts à faire leur soumission dans des conditions honorables. Les

88 En français dans le texte.

deux parties signèrent un accord qui aurait pu finir par ramener le calme dans l'île s'il n'avait pas été traitreusement violé par le commandant en chef français. L'arrestation de Toussaint et sa déportation en France poussèrent les Noirs au désespoir, si bien que la guerre reprit avec une sauvagerie inouïe. Décimées par les attaques de la guérilla noire et par les ravages de la fièvre, les forces françaises ne constituèrent bientôt plus qu'un squelette d'armée. La décomposition de milliers de cadavres sans sépulture fut à l'origine d'affreuses maladies, qui n'épargnèrent pas même le général en chef. Après s'être longtemps battu contre la maladie, il mourut durant la nuit du 1er novembre dans les bras de sa femme : la belle Pauline Bonaparte, sœur aînée du Premier Consul.

Pauline était une femme versatile, qui possédait en outre le tempérament passionné de sa race. Même durant la maladie de son mari, ses yeux avaient considéré avec faveur l'allure athlétique et la prestance de l'un des généraux de l'entourage de Leclerc. Aussi, lorsqu'on décida qu'elle ramènerait la dépouille avec elle en France, elle le choisit pour l'accompagner. L'objet de cette admiration n'était nul autre qu'Humbert, qu'on peut difficilement blâmer d'avoir répondu aux avances d'une personne aussi en vue. En fait, Humbert semble en être tombé amoureux. Lorsque le couple arriva à destination, il entreprit d'obtenir l'assentiment du Premier Consul à leur mariage. Mais Bonaparte n'avait nulle envie de s'encombrer d'un beau-frère aux idées aussi républicaines. Craignant qu'Humbert ne tienne pas compte de son veto, il exila l'audacieux soupirant en Bretagne. Puis, estimant que cela ne suffisait pas, il était sur le point de le jeter en prison lorsque Humbert décida de prendre le large en s'embarquant pour les Etats-Unis.

On ne sait à peu près rien de lui durant les premières années de son séjour dans ce pays. Durant la guerre de 1812, il s'engagea activement du côté américain. A la bataille de la Nouvelle Orléans, le 8 janvier 1815, il se distingua à la tête d'un corps de tireurs d'élite créoles. Le hasard voulut qu'il se trouvât alors en face de l'un de ceux qui avaient contribué à sa défaite à Ballinamuck: le général Packenham, qui était à l'époque capitaine dans l'armée de Lake. Durant cette bataille, il avait échappé de justesse à la mort, suite à l'annonce prématurée de la reddition des Français.[89]

L'odeur de la poudre semble avoir fouetté le sang d'Humbert, qui se mit en quête de nouveaux champs d'action pour ses ambitions guerrières. Il n'avait pas besoin de regarder bien loin. Le Mexique s'était soulevé contre la domination espagnole, et la guerre y faisait rage des frontières du Texas jusqu'à l'extrémité du Yucatan. Tour à tour victorieux et battus, les insurgés, d'abord commandés par Hidalgo puis par Don J. Morelos, avaient longtemps tenu en respect les meilleures troupes de Calleja, le sanguinaire vice-roi espagnol. L'un des incidents de la guerre fut l'expédition avortée de Don J. M. Toledo pour porter secours aux patriotes en difficulté. Toledo, qui avait représenté le Mexique aux Cortes en Espagne, arriva aux Etats-Unis à la fin de l'année 1812. De concert avec Don B. Guiterrez, qui se trouvait alors à Washington en tant que représentant du nouveau gouvernement Mexicain, il élabora un plan d'invasion des provinces orientales de la Nouvelle Espagne. Ayant décidé quelques citoyens des Etats-Unis à se joindre à l'expédition, ils partirent pour les *Provincias Interas* (provinces de

89 Voir chapitre VII.

l'intérieur). Après avoir pénétré en territoire espagnol, ils furent renforcés par des guérilleros. Ils obtinrent quelques succès sur les royalistes, et prirent San Antonio de Bejar, capitale de la province du Texas. Mais en janvier 1813, ils furent attaqués et complètement dispersés par Don N. Arredondy, commandant militaire des provinces de l'intérieur, suite à quoi Toledo réussit à regagner les Etats-Unis.

Lorsque la paix fut signée entre les Etats-Unis et l'Angleterre, la situation au Mexique était loin d'être favorable à la cause de la liberté. Un Congrès patriote réuni à Chilpanzingo, à 90 milles au sud de Mexico, avait entrepris de raviver l'ardeur du peuple en lui offrant une constitution démocratique. Cependant, cette assemblée ne réussit en définitive qu'à gêner les opérations de Morelos sur le terrain, à cause de ses divisions internes. Lorsque lui-même ou l'un de ses généraux proposait un plan d'action militaire, les longs débats auquel il était soumis au Congrès n'occasionnaient pas seulement des retards, mais ruinaient le but recherché.

C'est alors qu'Humbert entra en scène. Impatient de défendre les opprimés, où qu'ils se trouvent, il entra en contact avec Toledo à La Nouvelle Orléans et entreprit de mettre sur pied une expédition destinée à venir en aide à l'armée patriote, qui se trouvait alors au Yucatan. Il réussit à rassembler plus d'un millier d'hommes de toutes nationalités et à affréter un navire pour les conduire au petit port d'El Puente del Rey, situé entre Jalapa et Vera Cruz. Outre ces hommes, le navire transportait une grande quantité d'armes et de munitions dont les insurgés avaient désespérément besoin.

Dès que Morelos apprit l'arrivée à destination de la petite armée d'Humbert, il décida de se joindre à lui avec ses forces, accompagnées par le Congrès. Les patriotes se mirent en marche au début du mois de novembre 1815 et malgré le harcèlement continuel des royalistes, ils n'eurent à subir aucune attaque en règle. Néanmoins, une catastrophe imprévue les empêcha de faire leur jonction avec Humbert et ses intrépides compagnons. Le 5 novembre, Morelos, l'âme de la cause patriote, fut surpris et capturé dans le village de Tepecuacilco alors qu'il couvrait avec un corps de cavalerie la retraite de ses troupes. Cet événement fut un coup dur pour le moral des Mexicains, non seulement parce qu'il scellait le sort de leur chef bienaimé, mais aussi parce que chacun pensait qu'il ne pourrait pas être remplacé. Humbert attendit en vain l'arrivée de ses alliés dans un pays qui lui était inconnu et grouillait d'ennemis. Il affronta ces derniers à plusieurs reprises, toujours avec succès, et eut la chance de recevoir des renforts du Rio del Norte et de Nueva Santander. Mais en fin de compte, tout cela ne lui servit à rien. La désintégration totale des forces patriotes et la progression des loyalistes en direction de la côte risquaient à tout moment de couper sa seule possibilité de retraite. A contrecœur, il se décida donc à rentrer aux Etats-Unis. Le brave mais infortuné Morelos, quant à lui, trouva la mort environ sept semaines après sa capture, tué d'une balle dans le dos par un traître: cela se passa dans le village de San Cristobal, à dix-huit milles de la capitale. Humbert ne prit aucune autre part à cette lutte sanguinaire, qui se termina plusieurs années après avec l'accession du Mexique à l'indépendance. Il mourut à la Nouvelle Orléans en février 1823, passant les dernières années de sa vie dans une relative obscurité, en gagnant modestement sa vie comme professeur de français et d'escrime.

ANNEXE

I. Lettre de Thomas Paine au Directoire Exécutif de la République Française

(extrait du *European Magazine*, novembre 1798, page 353)

Citoyens Directeurs :

Les Irlandais qui sont partis avec le général Humbert, porteurs de votre commission, ont été pris et pendus. Ceux qui sont partis avec la deuxième expédition navale sont exposés au même sort. Ces faits sont en étroite relation avec le plan que je me hâte de vous présenter.

Le général Lee, de l'armée américaine, a été fait prisonnier par les Anglais en 1776 ; ils ont menacé de le pendre. Le Congrès, n'ayant pas de prisonniers du même rang, a désigné six lieutenants-colonels prisonniers pour lui servir d'otages, et décidé de les traiter en toutes circonstances de la même façon que leur général serait traité par les Anglais. Cette conduite a produit l'effet désiré. Le général, au lieu d'être pendu, a été d'abord relâché sur parole, puis échangé.

Parmi les prisonniers de guerre anglais détenus en France, le Directoire compte de nombreux officiers irlandais servant le gouvernement britannique, et il est juste que ces officiers irlandais, porteurs de commissions anglaises, servent d'otages pour les officiers irlandais porteurs de commissions françaises.

D'autre part, notre descente devrait être assimilée à toute autre descente, et les officiers anglais pris à Ostende devraient servir d'otages pour les officiers français pris lors

de la descente en Irlande. De même, il convient d'observer que depuis plus d'un siècle les Irlandais ont pris l'habitude de se mettre au service de la France, avec des commissions du gouvernement français, et que ces commissions ont toujours été respectées par le gouvernement britannique. Les Irlandais qui sont venus avec l'expédition ont en leur faveur une coutume admise et établie, et ils servent sous les ordres de généraux français. Tel n'était pas le cas des émigrés à Quiberon, qui constituaient une unité distincte, n'obéissant qu'à des officiers émigrés.

Thomas Paine.

II. État officiel des forces françaises faites prisonnières à Ballinamuck

96 officiers, 746 sous-officiers et soldats, environ 100 chevaux.

N.B. 96 rebelles ont été capturés, dont trois sont appelés officiers généraux : Roach, Blake, et Teeling. Lors de sa retraite, l'ennemi a été contraint d'abandonner neuf pièces de canon, dont il s'était emparé lors d'engagements précédents avec les forces de Sa Majesté.

***

Noms des principaux officiers français faits prisonniers à la bataille de Ballinamuck, le 8 septembre 1798 :

Humbert, général en chef; *Sarrazin*, général de division; *Fontaine*, général de brigade; *Laserrure*, chef de brigade, attaché à l'état-major; *Dufour*, idem; *Aulty*, chef de bataillon; *Demanche*, idem; *Toussaint*, idem; *Babin*, idem; *Sibernon*, idem; *Menou*, commissaire ordonnateur; *Brillier*, commissaire de guerre; *Thibault*, payeur; *Puron*, aide-de-camp; *Framaire*, idem; *Moreau*, capitaine vaguemestre-général; *Ardouin*, chef de brigade; *Servé*, chef de bataillon: *Hais*, idem; *Mauchaud*, idem; *Brand* et *Massonet*, officiers de santé.

Récapitulatif: 96 sous-officiers, 8 grenadiers, 440 fusiliers, 33 carabiniers, 60 chasseurs, 41 canonniers, 96 officiers. Total : 844.

P. Ardouin.

III. Lettre du général Humbert au Ministre de la Marine

Lichfield, le 2 vendémiaire (*25 septembre 1798*).

Citoyens Directeurs :

Après avoir remporté les plus grands succès et fait triompher les armes de la République française durant mon séjour en Irlande, j'ai finalement été obligé de me rendre à une force supérieure en nombre de trente mille hommes, commandée par Lord Cornwallis.

Je suis prisonnier de guerre sur parole.

(Signé) Humbert.

IV. Lettre du général Humbert à l'évêque de Killala

Douvres, le 26 octobre 1798.

Monseigneur,

Etant sur le point de rentrer en France, je considère qu'il est de mon devoir de vous témoigner l'estime extraordinaire que votre conduite m'a toujours inspirée. Depuis que j'ai eu la bonne fortune de faire votre connaissance, j'ai toujours regretté que les hasards de la guerre et mon devoir d'officier m'aient obligé, en amenant les calamités de la guerre dans votre voisinage, à troubler le bonheur domestique dont vous jouissiez, et dont vous êtes digne à tous égards. Je serai trop heureux si, en retournant dans mon pays, je puis me flatter d'avoir acquis quelque droit à votre estime. Indépendamment des autres raisons que j'ai de vous aimer et de vous estimer, les représentations que m'a faites le citoyen Charost de tous vos bons offices envers lui et ses officiers, aussi bien avant qu'après la prise de Killala, vous vaudront pour toujours mon estime et ma gratitude.

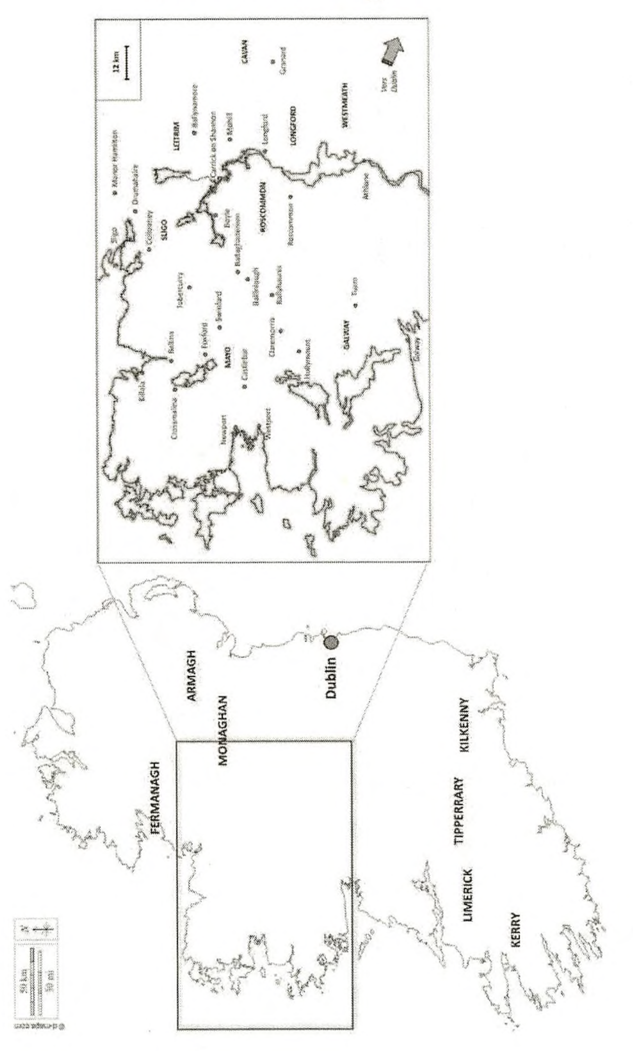
Je vous prie, Monseigneur, d'agréer cette déclaration et de la partager avec votre estimable famille.

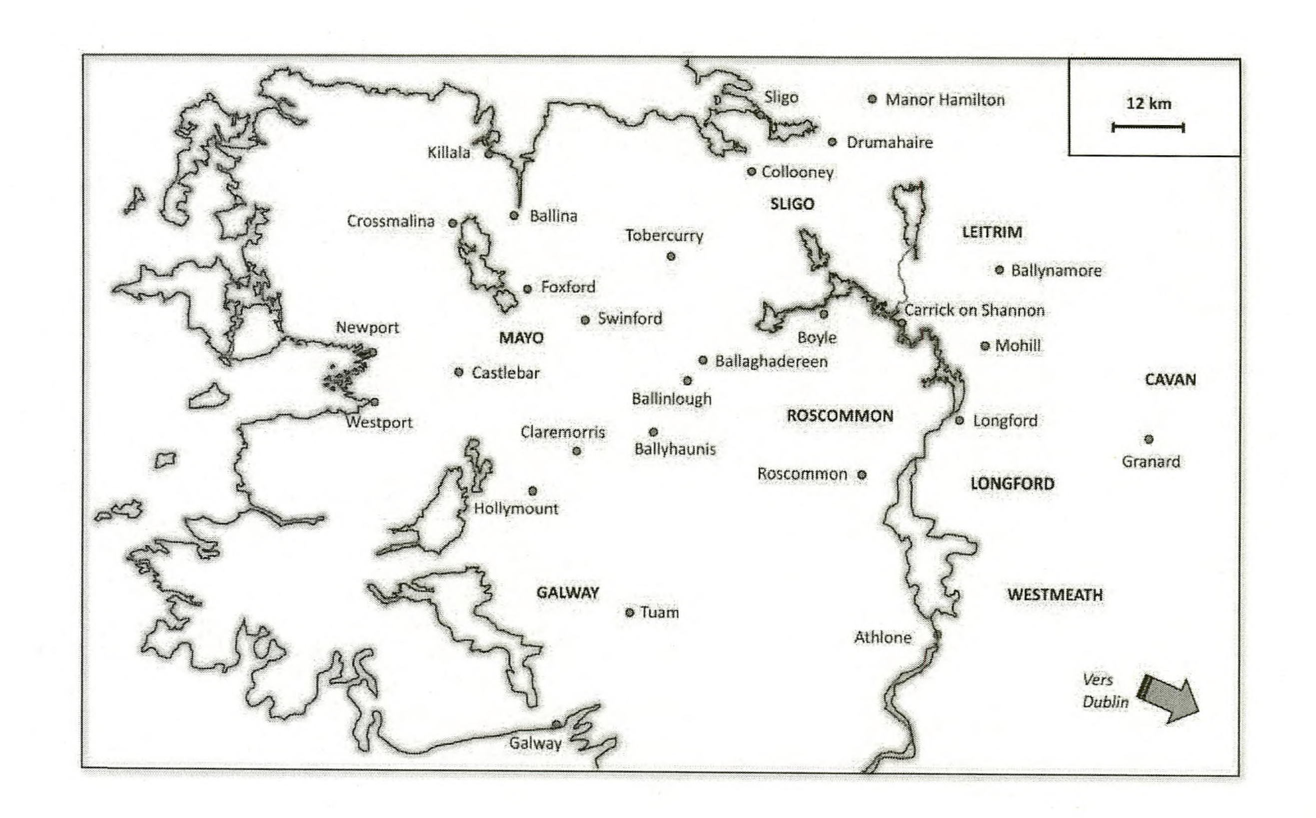
En vous témoignant ma plus haute estime, je suis, Monseigneur, Votre très humble serviteur.

Humbert

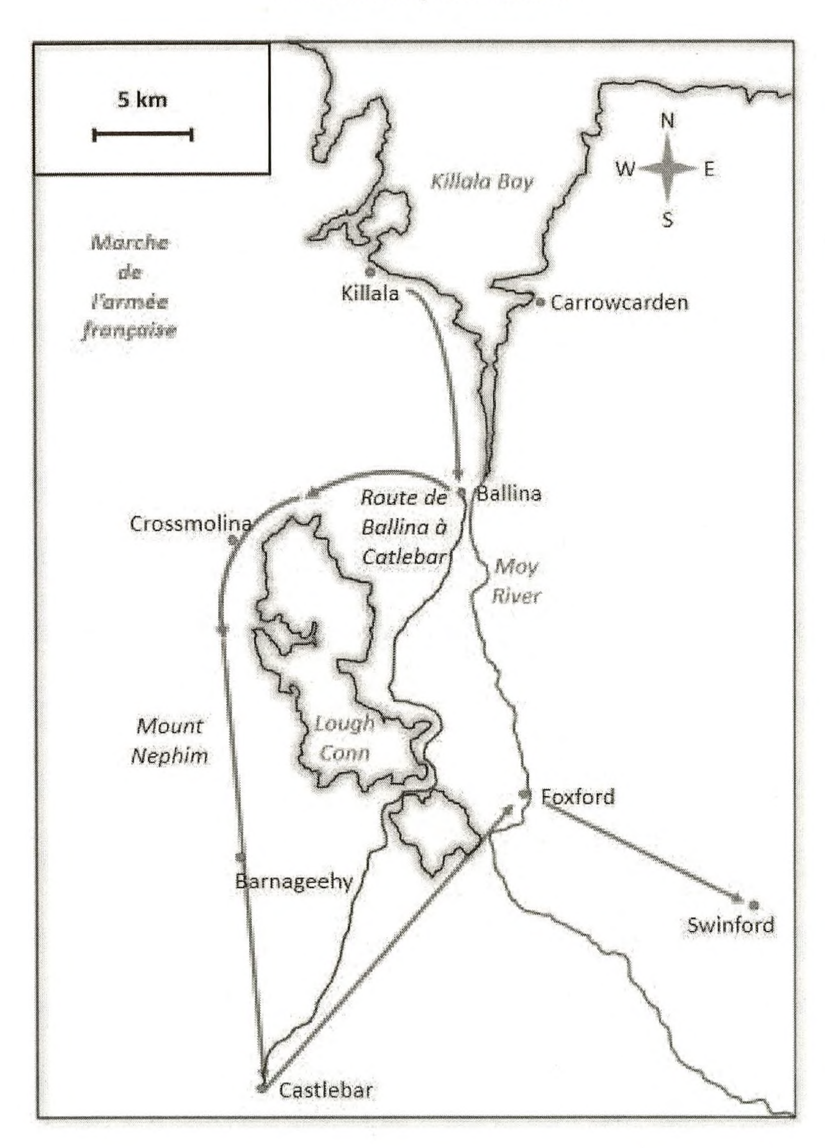
CARTES

I. Le Connaught

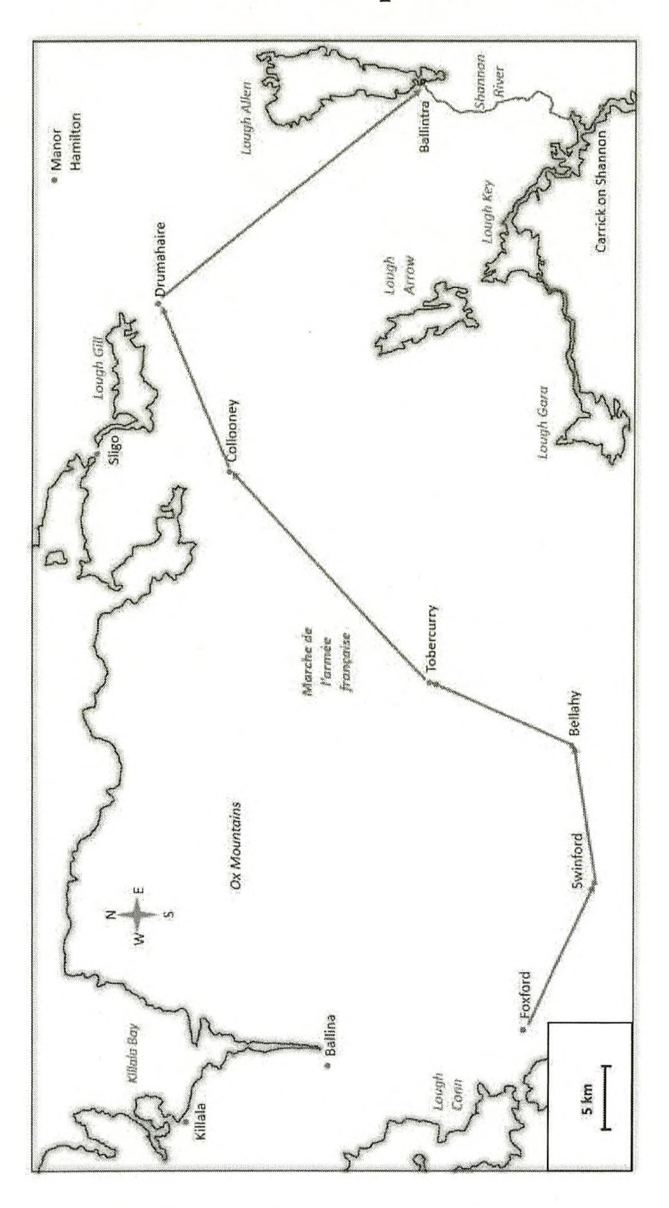



12 km
Sligo
Manor Hamilton
Drumahaire
Killala
Collooney
SLIGO
Ballina
Crossmalina
Tobercurry
LEITRIM
Ballynamore
Foxford
Swinford
Carrick on Shannon
Newport
MAYO
Boyle
Mohill
Ballaghadereen
Castlebar
CAVAN
Ballinlough
Westport
ROSCOMMON
Longford
Claremorris
Ballyhaunis
Granard
Roscommon
LONGFORD
Hollymount
GALWAY
Tuam
WESTMEATH
Athlone
Vers Dublin
Galway

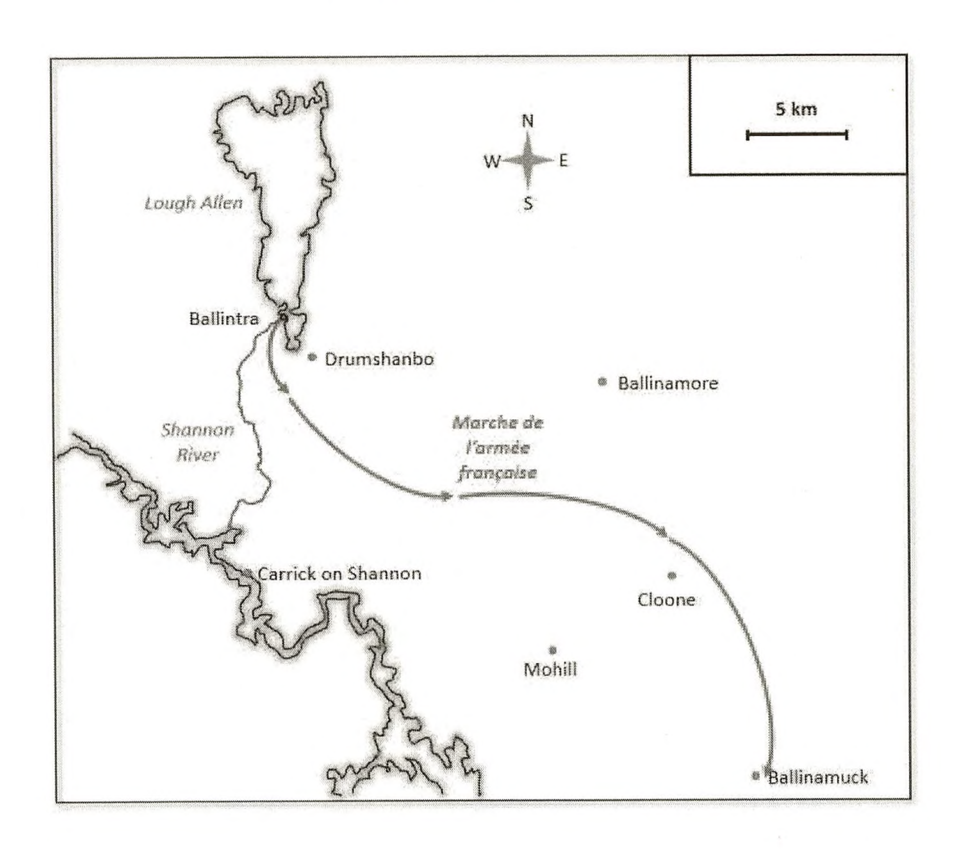
II. Région de Killala, Ballina, Castlebar, Foxford



III. Marche de Humbert de Foxford à Ballintra (4 – 7 septembre 1798)



IV. Fin de l'expédition française (7 septembre 1798)



Création de couverture et mise en page : Publishroom Factory
Couverture : © l'illustration provient du livre original en anglais, publié à New York en 1890
Traduit de l'anglais par Henri Dehollain

Dépôt légal : octobre 2021

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie ICN

L'INVASION DES FRANÇAIS EN IRLANDE EN 1798

Ce livre plonge le lecteur dans un épisode fascinant du XVIIIème siècle, qui vit la rencontre de deux mondes profondément différents: la France Révolutionnaire et l'Irlande. Au cours de l'Histoire, ce fut l'une des très rares occasions durant lesquelles des troupes régulières françaises prirent pied dans l'île d'Émeraude. Cet épisode est d'autant plus marquant que le corps expéditionnaire français, venu défier la puissance anglaise, fut bien accueilli par la grande majorité de la population locale, alors que tout l'en séparait sur le plan des mentalités, notamment au sujet de la religion.

S'appuyant sur les récits de témoins oculaires, l'auteur nous fait revivre ces journées palpitantes dans un style enlevé. Peuplé d'anecdotes pleines de vie, son récit comporte aussi des scènes empreintes de romantisme et de poésie.

Il nous fait partager son admiration pour l'endurance et la bonne humeur des troupes françaises qui mirent plusieurs fois en déroute des forces britanniques très supérieures en nombre avant de s'incliner au bout de quelques jours. Il montre aussi comment les chefs français, surmontant leurs préjugés anti-religieux, surent se concilier la population – catholique dans son écrasante majorité – tout en protégeant les protestants contre la soif de vengeance de certains éléments catholiques.

Pour la première fois, ce petit ouvrage est disponible en français. Nul doute que les lecteurs francophones liront avec plaisir ces pages où s'entremêlent l'Histoire de la France et celle de l'Irlande.

Traduit de l'anglais par Henri Dehollain





979-10-236-2158-7
15€